

*LUCIDA
INTERVALLA*

PRILOZI ODELJENJA ZA
KLASIČNE NAUKE

BR. 41

FILOZOFSKI FAKULTET
U BEOGRADU
2012.

Lucida intervalla – Prilozi Odeljenja za klasične nauke
Periodično izdanje Filozofskog fakulteta u Beogradu
ISSN 1450-6645
Izlazi jedanput godišnje

Uredništvo

Marjanca Pakiž (gl. i odg. urednik),
Aleksandar Loma, Vojin Nedeljković, Boris Pendelj,
Sandra Šćepanović, Divna Soleil, Dragana Dimitrijević,
Dejan Matić (Najmingen, Holandija),
Daniel Marković (Sinsinati, SAD)

Prelom

Svetislav Bajić

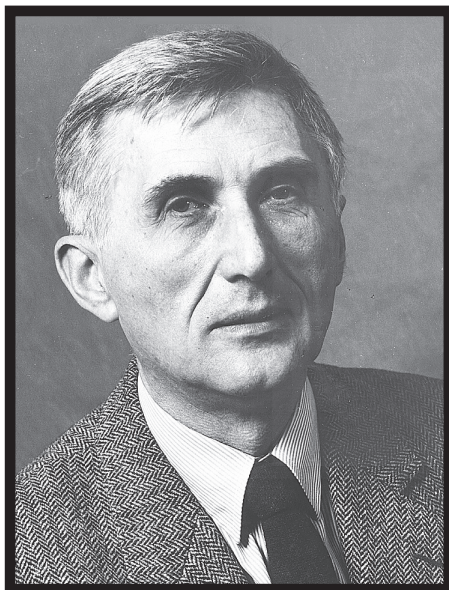
Adresa

Čika-Ljubina 18–20, 11000 Beograd
tel. +381 11 2639 628

Žiro račun

840-1614666-19, s pozivom na broj 0302

Na osnovu mišljenja Ministarstva nauke
(413-00-1080/2002-01)
ova publikacija oslobođena je plaćanja opšteg poreza na
promet, shodno čl. 11 st. 7 Zakona o porezu na promet.



Slobodan Dušanić
1939—2012

klasični filolog
profesor Filozofskog fakulteta
član Srpske akademije

FUNCTOQUE IN NOBIS HABITABIT CORPORE LUMEN.

Jean-Paul Brachet
Université de Paris-Sorbonne

Le *tribūnus* et le commandement d'un tiers de l'armée

Abstract: Cette étude traite d'un héritage institutionnel indo-européen à Rome et dans d'autres secteurs du domaine indo-européen: le «commandant d'un tiers de l'armée». On s'efforce de montrer que, derrière le latin *tribūnus*, primitivement «chef d'un tiers de l'armée», se trouve une fonction manifestement héritée, qui a des parallèles dans le domaine germanique ancien, notamment dans les institutions des Anglo-Saxons ; mais surtout, on rencontre plusieurs allusions significatives à cette fonction dans la littérature scandinave médiévale (*Guta saga*, *Völsungasaga*, *Hlöðskviða*, *Þiðrekssaga*). Nous terminons par un examen morphologique du substantif *tribus* et du verbe *tribuere*.

Mots-clés: Latin, institutions romaines, tribu, tribun, institutions indo-européennes, tripartition, littérature scandinave médiévale.

Abstract: The purpose of the present paper is to demonstrate that, behind the Latin *tribūnus*, there is a function inherited from the Indo-European time (what we call «héritage institutionnel»): «leader of a third of the army». This function occurs in the old Germanic field, especially in the Old Saxon institutions, but, above all, it is significantly alluded to several times in the medieval Scandinavian literature (*Guta saga*, *Völsungasaga*, *Hlöðskviða*, *Þiðrekssaga*). We study these passages from a comparative view point. At the end we propose an examination of the morphology of *tribus* and of the verb *tribuere*.

Key words: Latin, Roman institutions, tribe, tribune, Indo-European language and society, mediaeval Scandinavian literature.

Tres faciunt collegium.
Digeste, 50, 16, 85

L'étymologie de *tribus* admise depuis le XIX^e s., qui voit dans ce nom un composé du nombre «3» et de la racine **b^hū-* — étymologie qui avait reçu la caution de Brugmann¹ —, ne fait plus aujourd'hui l'unanimité. Des doutes

1) C'est dans un article sur ombr. *purditom* que Brugmann évoque comme allant de soi cette étymologie. Le sens de *tribus* serait alors celui de «tiers», ce qui est très possible, puisque le latin n'a pas vraiment de nom du «tiers», l'expression analytique *tertia pars* étant visiblement le substitut

ont surgi chez les auteurs au sujet du rapport entre *tribus* et le nombre «3». Il est vrai que le dictionnaire Ernout-Meillet était déjà dubitatif sur la question². Dans le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste ne se montrait pas affirmatif non plus³. Beaucoup plus près de nous, D. Briquel reste lui-aussi réservé: «On n'est même pas sûr que le terme de tribu se rattache vraiment au nom de nombre trois!»⁴ Au demeurant, la racine **b^hū-* a servi de base au nom de la «tribu» en grec: φῦλον, φῦλή⁵. Il ne serait pas étonnant qu'on retrouvât la même racine dans le mot latin qui désigne sensiblement la même réalité. Cependant, l'analyse formelle de *tribus* laisse ouverte d'autres possibilités. Nous aborderons ici la question non pas frontalement, mais à partir de l'étude, menée avec des données comparatives, de la fonction du *tribūnus* comme «chef d'un tiers de la communauté». D'abord, dans le domaine germanique de l'aire indo-européenne est attesté un partage en trois de l'unité territoriale ou de la communauté. Sans doute ne faut-il pas faire un usage abusif de la division ternaire. Bien avant Dumézil, G. Bloch retrouvait la division ternaire dans les institutions d'un grand nombre de peuples, de culture indo-européenne ou non⁶. Néanmoins, ce principe de répartition semble avoir connu une extension particulière chez les peuples de tradition indo-européenne. Mais, si la division ternaire paraît relativement répandue, il est plus intéressant, et plus probant, de parvenir à retrouver la fonction de

d'un mot disparu. Brugmann retrouvait dans *tribus* une évolution sémantique comparable à celle de all. *Stadtviertel* ou fr. *quartier*, mots qui ont perdu leur rapport étymologique avec «4».

2) s.v. *tribus*: «On a émis l'hypothèse qu'il aurait existé à l'origine trois *tribus*... et que *tribus* renfermerait **tri-* "trois"».

3) I, p. 258-259. Benveniste évite de prendre parti.

4) *Histoire romaine*, ch. II. La lente genèse d'une cité, p. 82. Le WOU, s.v. *trifu*, passe en revue les différentes hypothèses étymologiques émises pour lat. *tribus* et ombr. *trifu*, sans prendre parti, et en se montrant très négatif («Étymologie unbekannt»). L'analyse traditionnelle, avec «3» et la racine **b^hū-*, n'est plus considérée que comme une hypothèse parmi les autres.

5) Cf. A. Burger, *Les mots de la famille de φύω en grec ancien*, Paris, 1925, ch. IV. Les formes nominales isolées, p. 81-88, qui note que φῦλή est un terme administratif, qu'on trouve en prose attique et dans les inscriptions, tandis que φῦλον est un mot littéraire, peu spécialisé, «race, engance, clan, tribu, peuple» (Hom.+). Les φυλαί sont une institution bien attestée en milieu dorien. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, 1933, p. 240, range φῦλον et φυλή parmi les «quelques dérivés en -lo- plus ou moins clairs». Il est vrai qu'ils ne s'intègrent à aucune série reconnaissable de dérivés en -lo-. Tout au plus pourrait-on rapprocher, pour le sens, φῦλον «troupe, groupe» de ὄχλος «foule, populace», dont la base n'est pas évidente.

6) Voir sa thèse *Les origines du sénat romain. Recherches sur la formation et la dissolution du sénat patricien*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 29, 1883. Le chapitre premier de la première partie est consacré à «la division ternaire dans les institutions politiques des anciens» (Germanis, Celtes, Sémites, Grèce, Italie), les chapitres II et III sont consacrés à «la division ternaire à Rome», il y est question notamment des trois *tribus*. Bloch retient pour sa part le rapprochement avec «3» tant pour lat. *tribus* que pour ombr. *trifu*.

tribūnus «chef d'un tiers» hors d'Italie, sous une autre forme. C'est ce que nous croyons pouvoir faire grâce aux textes islandais anciens, qui attestent l'usage d'une répartition en tiers de l'ensemble des guerriers.

1. Quelques rappels institutionnels.

Comme il ne s'agit pas ici d'une recherche d'histoire, mais bien plutôt d'une étude des représentations qui ont sous-tendu les appellations de *tribus* et *tribūnus*, il serait trop long et inutile pour notre propos de faire un rappel de l'histoire des institutions latines et romaines, en évoquant toutes les vicissitudes et avatars de *tribus* et *tribūnus*. Il suffira de signaler quelques éléments pertinents, parfois peu mis en relief. Si *tribus* n'est de toute évidence pas hérité, ce n'est quand même pas un mot complètement isolé ; il a un correspondant ombrien, *trifu*, qui ne nous apprend malheureusement rien sur la préhistoire du mot ni de la chose. Il apparaît seulement que dans cette langue, *trifu* doit se comprendre par rapport à *tota* «cité dans son ensemble» ; le WOU propose «wahrscheinlich der Landbezirk einer politischen Gemeinde im Ggs. zur Stadt, *tota*»⁷. Les Tables de Gubbio ne permettent pas de cerner de plus près le sens de *trifu*. Autre point important à retenir, les «tribus» latines ou ombriennes sont des subdivisions de l'unité, qui est première, comme l'avait bien vu il y a longtemps G. Bloch: «cette Rome triple a-t-elle existé dès l'origine, ou bien est-elle issue du rapprochement successif et fortuit des trois groupes qui la constituent ? La deuxième opinion est tenue pour la plus vraisemblable. Mais la comparaison avec les autres peuples conduit à une conclusion différente. La division tripartite de la cité n'est plus un simple accident de l'histoire romaine. C'est un système préconçu et dont l'on rencontre ailleurs plus d'un exemple.»⁸ Les tribus ne sont pas des composantes primitives qui s'unissent pour former l'unité, c'est l'unité, première, qui est subdivisée. Quant au fait qu'il y aurait eu primitivement trois tribus chez les Romains, les sources anciennes le rappellent unanimement:

Cass. Dio fr. 5, 8: εἰς τρεῖς ἐνεμήθησαν μοῖρας κληθείσας τρίβους τοῦτ' ἔστι τριτῦας, ἅς καὶ φυλὰς ὠνόμασαν Ἕλληνας.

7) WOU, s.v. *trifu*.

8) *Les origines du sénat romain*, p. 2. Cf. aussi Täubler, *Die umbrisch-sabellischen und die römischen Tribus*, p. 4: [die Wortbedeutung] «zeigt, daß die Tribus nicht etwa als Kleinstamm in sich abgeschlossen und unverbunden, sondern daß sie Teil eines Stammganzen ist.», et p. 5-6: «...», daß die Dreiteilung eine administrative Gliederung innerhalb der Gemeinde gewesen sei und daß die Tribus den griechischen Phylen entsprochen hatten.»

Plut. Rom. 20, 2: φυλὰς δὲ τρεῖς καταστήσαντες ὠνόμασαν τοὺς μὲν ἀπὸ Ῥωμύλου Ῥαμνήνης, τοὺς δ' ἀπὸ Τατίου Τατιήνης, τρίτους δὲ Λουκερήνης (...) Ὅτι δ' ἦσαν αἱ φυλαὶ τοσαῦται, τοῦνομα μαρτυρεῖ τρεῖς γὰρ ἔτι νῦν τὰς φυλὰς καλοῦσι καὶ τριβούρους τοὺς φυλάρχους.

Nous notons ici que Plutarque présente explicitement les tribuns primitifs comme chefs, commandants des tribus, «phularques».

Les historiens modernes ne semblent pas remettre en cause l'existence de trois tribus primitives archaïques, celles qui sont connues, selon la tradition, comme les Ramnes, Titienses et Luceres⁹. La réorganisation des tribus est rapportée à Servius Tullius: «l'attribution à Servius Tullius de la création de quatre tribus urbaines, à noms topographiques, rompant avec l'ancienne organisation en trois tribus "génétiques", est clairement attestée par toutes les sources.»¹⁰

En ce qui concerne l'organisation de l'armée romaine très ancienne, nous pouvons supposer, d'après les témoignages, que la *legiō* la plus archaïque se composait de trois unités tactiques, de 1000 hommes chacune, fournies par les trois tribus¹¹:

Varr. L.L. 5, 89: *milites, quod trium milium primo legio fiebat ac singulae tribus Titiensium, Ramnium, Lucerum milia militum mittebant.*

«Le mot *milites* vient de ce qu'à l'origine la légion comportait trois mille hommes, et que chacune des tribus, *Titienses*, *Ramnes* et *Luceres*, fournissait un millier de soldats.» (trad. Collart)

Ces trois unités étaient chacune commandées par un *tribūnus*:

Varr. L.L. 5, 81: *tribuni militum, quod terni tribus tribubus Ramnium, Lucerum, Titium olim ad exercitum mittebantur.*

«L'appellation de tribuns militaires vient de ce qu'autrefois on en envoyait trois aux armées, un pour chacune des trois tribus *Ramnes*, *Luceres*, *Tities*.» (trad. Collart)

Ces principes d'organisation avaient déjà été admis par Mommsen: «*Milites, das zweifellos von mille abgeleitet ist, zeigt als ursprüngliche grosse*

9) Accorder à ces trois composantes, comme a voulu le faire Dumézil, une valeur fonctionnelle est un autre débat, qui ne nous occupe pas ici. D'ailleurs, cette tentative ne paraît plus rencontrer l'adhésion des savants actuels.

10) Janine Cels-Saint-Hilaire, *La République des tribus. Du droit de vote et de ses enjeux aux débuts de la République romaine* (495-300 av. J.-C.), Toulouse, 1995, p. 102. Les circonstances de l'apparition des tribus rurales sont moins faciles à préciser.

11) Du même coup, on est amené à accepter la relation étymologique entre *miles* et *mille*, parfois contestée, mais défendue p. ex. par P. Flobert, «Le nom des vélites», *Revue de philologie*, 44/1, 1970, p. 224-227.

Einheit das Tausend ; dies ist sodann das Contingent der Tribus und somit stellt das Heer der dreieinigen Gemeinde, die *legio*, sich auf 3000 Mann. Also haben die drei *tribuni militum*, welche nachher gemeinschaftlich die Legion befehligen, ursprünglich, wie die alte griechische Benennung χιλίαρχος dies anzeigt, in dem Bundesheer jeder für sich 1000 Mann geführt.»¹² Récemment, D. Briquel écrit : «Il n’y a pas lieu de mettre en doute la véracité de nos sources qui nous présentent l’armée romaine, pour cette époque, comme organisée suivant le schéma des trois tribus, celles-ci donnant lieu à l’existence de trois centuries de cavaliers portant leur nom.»¹³

On voit par là que les *tribūnī* ont eu dès l’origine des fonctions militaires. Reste à savoir comment le terme de *tribūnus* en est venu à s’appliquer aux fonctions purement civiles du tribunat de la plèbe. Varron avait son hypothèse :

Varr. L.L. 5, 81: *tribuni plebei, quod ex tribunis militum primum tribuni plebei facti, qui plebem defenderent, in secessione Crustumerna.*

«on parla de tribuns de la plèbe, parce que les tribuns de la plèbe, chargés de défendre la plèbe, furent initialement créés à partir des tribuns militaires, lors de la sécession à Crustumernum.»

Même si on n’accepte plus comme telle l’explication de Varron, le lien entre les tribuns militaires et les tribuns de la plèbe est indiscutable ; c’est qu’à une époque ancienne, *tribūnus* n’était à la base ni spécifiquement civil ni spécifiquement militaire, les deux domaines n’étant pas encore différenciés.

2. Le partage en trois de l’unité administrative ou territoriale chez les Germains.

2.1. Les *ridings* de l’Angleterre saxonne.

Une division administrative tripartite est connue dans quelques régions de l’Angleterre saxonne ; on admet qu’elle a été apportée par les Scandinaves. L’absence d’unité politique de l’Angleterre saxonne avait pour conséquence une certaine diversité d’institutions. Toutefois, la division la plus courante était le *shire* «part» ; au niveau inférieur, les principales subdivisions du *shire*

12) *Römisches Staatsrecht*, III 1, 2^e éd., Leipzig, Hirzel, p. 105-106. Opinion reprise par Bouché-Leclerc, *Manuel des institutions romaines*, Paris, Hachette, 1886, p. 266.

13) *Histoire romaine*, p. 82.

sont le *hundred* et le *wapentake*. Dans certaines régions, il a existé des unités intermédiaires entre le *shire* et les *hundred* ou *wapentake*. Parmi elles se trouve le *riding*, c'est-à-dire le «tiers». Le mot, d'origine norroise, est connu dans les lois sous la forme latinisée *trithinga*¹⁴, qui laisse supposer un vieil-anglais **þriðing* ou **þriding*. Les attestations se trouvent dans les lois d'Édouard le Confesseur:

Leges Edw. Conf. 31: erant etiam alie potestates super wapentagiis, quas trehingas uocabant, scilicet terciam partem prouincie. Et qui super ipsam dominabantur, uocabantur trehinghef, ad quos deferebantur cause que non poterant diffiniri in wapentagiis. Et quod Angli uocabant hundredum, isti uocabant wapentagium; et quod illi uocabant tria hundreda uel quatuor uel plurima, isti uocabant trehing. Et quod in trehingis non poterat diffiniri, in syra seruabatur.

«There were still other jurisdictions over the wapentakes that they called *trehings*, namely the third part of the district. And those who presided over it were called *trehinghef*, to whom were referred the cases that could not be decided in the wapentakes. And what the English called a hundred, these called a wapentake; and what the former called three hundreds, or four, or many, the latter called a *trehing*. And what could not be decided in the *trehings* was reserved for the shire.»¹⁵

Trithing provient du scandinave *þriðjungr* «tiers»¹⁶. La forme usuelle par la suite est *riding*¹⁷. Seul le *Yorkshire* et la partie du *Lincolnshire* appelée *Lindsey* ont connu la division en *ridings*¹⁸.

14) Les variantes, au moins graphiques, de *trithing* sont nombreuses. Elles viennent de ce que le mot était inanalysable pour ceux qui l'employaient.

15) Lequel est dérivé de *þriði* «troisième» au moyen du suffixe très courant *-ung*, germ. **-unŷa- < *nko-*, qui indique souvent une filiation, une parenté, ou tout simplement une dépendance.

16) Se reporter à l'*Oxford English Dictionary*, s.v. *riding* et *trithing*, et à *The Oxford Dictionary of English Etymology*, éd. C. T. Onions, 1966, s.v. *riding*. La disparition de la dentale initiale est due à un mauvais découpage des formes **Est- West- Nort- þriding*, la séquence *-tþ-* s'étant réduite à un *-t-*, rattaché par les locuteurs au premier composant.

17) Cf. O'Brien, n. 109 p. 276.

18) Voir les introductions de Maillefer et Peel. Le titre de *Guta saga* «saga des Gotlandais» n'est bien sûr pas authentique, il est dû à un philologue suédois du XIX^e s. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une «saga» au sens habituel du terme, mais d'un récit, écrit par un clerc, et fait de traditions légendaires et historiques sur l'île. Le gutnique est le dialecte ancien, éteint, de l'île de Gotland; c'est du scandinave oriental, proche du vieux suédois. Le début du texte est expliqué dans Chr. Bord, *Introduction à l'étude de la langue norroise*, p. 199-201.

2.2. Un mythe fondateur: la *Guta saga* («Histoire des Gotlandais»).

Le texte très court appelé habituellement *Guta saga*, et écrit en dialecte gutnique¹⁹, s'ouvre par un récit des origines mythiques de l'île, qui fait état d'un partage originel en trois du territoire. Nous donnons ci-après la traduction de J.-M. Maillefer:

«Gotland fut découvert pour la première fois par un homme qui s'appelait Thjelvar. À cette époque, Gotland était une île enchantée qui, le jour, s'enfonçait sous les eaux, et, la nuit, faisait surface. Cet homme fut le premier à introduire le feu dans l'île et, depuis, elle n'a jamais plus sombré. Thjelvar avait un fils qui s'appelait Hafdhi. La femme de Hafdhi se nommait Vitstjärna. Ils furent les deux premiers habitants de Gotland. La première nuit, alors qu'ils dormaient côte à côte, Vitstjärna fit un songe: il lui sembla que trois aigles étaient accrochés ensemble sur sa poitrine et qu'ils sortaient de son sein. Elle raconta ce rêve à Hafdhi son mari. Celui-ci l'interpréta ainsi:

Tout est lié,
Ce pays sera entièrement colonisé,
Et nous aurons trois fils.
À tous il donna un nom avant qu'ils fussent nés:
Guti possédera Gotland,
Graipr s'appellera le second,
Et Gunnfjaun le troisième.

Ils partagèrent ensuite Gotland en trois *tredingar*, de telle sorte que Graipr reçût le *treding* septentrional, Gutu le *treding* central et Gunnfjaun le *treding* méridional.»²⁰

Des modernes se sont demandé si la tripartition ici évoquée avait un fondement historique. Il est certain qu'il ne s'agit pas d'histoire, mais d'un récit mythique fondateur, qui montre le partage en trois, à des fins de gouvernement, d'une unité territoriale. On voit bien sur cet exemple que l'unité est première, les trois futurs chefs, dont les noms sont liés par l'allitération, étant en outre issus des mêmes parents.

19) *Guta saga*, p. 132-133.

20) Le roi Budli est le père de Brunehilde ; ses descendants s'appellent normalement les Budlungar.

3. «vera höfðingi yfir þriðjungi liðs», ou «être tribūnus».

La comparaison des institutions est sans doute importante, mais il est encore préférable, si cela est possible, qu'elle soit confortée par les textes. Grâce à eux, nous pouvons nous rendre compte dans quelle mesure le partage en trois de l'armée a pu être un procédé usuel et vivant. Or la *Völsungasaga* nous offre par hasard une mention inattendue d'un tel partage. Bien que cette évocation n'ait pas de rapport direct avec l'intrigue proprement dite, il convient d'introduire le passage. Au chapitre 29, Brunehilde vient d'apprendre, par l'indiscrétion de Gudrun, que c'est en réalité Sigurd, et non Gunnar, qui a traversé à cheval le mur de flammes pour l'éveiller et la délivrer. Elle en conçoit une violente affliction, et s'alite. Gunnar son époux la visite et lui demande la raison de son désespoir. Brunehilde, la fière guerrière, lui répond alors: «Qu'as-tu fait de l'anneau que je t'ai remis, que le roi Buðli²¹ me donna la dernière fois que nous nous sommes quittés, quand toi et le roi Gjúki²² vîntes le trouver et menaçâtes de ravager ou de brûler le pays si vous ne m'obteniez pas ? Il eut ensuite un entretien avec moi et demanda lequel je choisirais de ceux qui étaient venus, mais je m'offris à défendre le pays et à être chef d'un tiers de la troupe.»²³ Cette dernière expression, «être chef d'un tiers de l'armée, de la troupe», *vera höfðingi yfir þriðjungi liðs* en langue originale, correspond très exactement à «être tribūnus», en vertu de la valeur bien connue du suffixe*-no-, le «Herrschersuffix». Or, chez les Latins, il existait des *tribūnī* aussi bien dans le domaine civil que militaire, la distinction entre ces deux domaines n'étant guère pertinente en l'occurrence, puisque l'armée se confondait avec l'ensemble des hommes de la communauté en armes²⁴. D'ailleurs, le terme employé dans notre passage de la *Völsungasaga*, *lið*, ne désigne pas spécifiquement les forces armées, mais la tribu, le peuple, voire la famille²⁵. Même le mot le plus usuel pour «armée», v.isl. *herr*, commun à tout le germanique, s'applique d'abord à la masse, à la foule. C'est la même chose

21) Père de Gunnar, époux de Brunehilde, et de Gudrun, épouse de Sigurd ; ses descendants s'appellent les Giukungar.

22) C'est l'«adéquation de l'organisation civile à l'organisation militaire», comme noté par D. Briquel, *Histoire romaine*, p. 82.

23) Comme lat. *gens* p. ex.

24) Le texte original du *Hunnenschlachtlied* est disponible dans *l'Edda* éd. Neckel. Traduction récente de A. Krause, *Die Götter- und Heldenlieder der älteren Edda*. Stuttgart, Reclam, 2004.

25) L'affrontement entre Gots et Huns est évoqué dans le poème vieil-anglais *Widsith*, qui donne des listes de peuples et de rois, et dont la fixation doit se situer à l'époque des «grandes invasions». Cf. Christopher Tolkien, «The Battle of the Goths and the Huns», *Saga-Book* 14, 1953-57, p. 141-163.

que lat. *populus*, qui a désigné le cas échéant la troupe armée, comme le laisse supposer le verbe dénomiatif *populārī* «se comporter en *populus*», c'est-à-dire «dévaster»²⁶. Notre passage de la *Völsungasaga* laisse supposer que la division tripartite de l'«armée» incidemment évoquée était chose courante et habituelle. Il ne peut s'agir que d'un mode de division traditionnel, probablement ritualisé, dépourvu de raison d'être tactique objective. Brunehilde, ainsi qu'elle le dit elle-même, avait simplement exprimé le désir de prendre sa part de la défense du pays.

4. «Un tiers du peuple des Gots ! Voilà de quoi tu seras le seul chef !»

Restons chez les Germains du Nord, qui nous fournissent encore un indice capital pour mieux comprendre le contenu de ce qu'est en latin *tribūnus*. La Saga de Herwör et du roi Heidrek nous a transmis un texte à part, une épopée miniature, en vers, qu'on appelle habituellement, en allemand, *Hunnenschlachtlied*, ou encore *Hlöðskviða* «ballade de *Hlöd*»²⁷. *Heidrek*, roi des Gots, vient de mourir. Lui succède son fils légitime *Angantyr*. Mais *Heidrek* avait laissé un fils naturel, *Hlöd*, qu'il avait eu d'une concubine, une princesse hunnique. Bien décidé à obtenir une part de l'héritage paternel, *Hlöd* va trouver son demi-frère et exige le partage égal du pouvoir dans le royaume des Gots. *Angantyr* refuse, mais offre à *Hlöd* de grandes richesses, de l'or et de l'argent, des femmes, des objets précieux, et il lui propose également de prendre la tête «d'un tiers de la nation des Gots». Juguant ces offres insuffisantes, *Hlöd* rassemble une grande armée de Huns et va attaquer le royaume de son demi-frère. L'affrontement tourne au carnage, les Huns sont massacrés et *Hlöd* périt dans la bataille. Les savants ont cherché des personnages historiques par derrière, en vain. Tout au plus peut-on dire que la trame de l'histoire intègre de façon évidente des données de la période des «invasions barbares», notamment les relations complexes, d'alliance ou d'hostilité, entre Gots et Huns²⁸. L'histoire

26) Pour le rapport entre *populus* et *populārī*, voir P. Flobert, *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, Belles Lettres, 1975, p. 72 n. 2. On peut évoquer les parallèles germaniques, all. *verheeren* «dévaster» sur *Heer* «armée», v.isl. *herja* «dévaster, piller» sur *herr* «armée».

27) Le texte original du *Hunnenschlachtlied* est disponible dans l'*Edda* éd. Neckel. Traduction récente de A. Krause, *Die Götter- und Heldenlieder der älteren Edda*. Stuttgart, Reclam, 2004.

28) L'affrontement entre Gots et Huns est évoqué dans le poème vieil-anglais *Widsith*, qui donne des listes de peuples et de rois, et dont la fixation doit se situer à l'époque des «grandes invasions». Cf. Christopher Tolkien, «The Battle of the Goths and the Huns», *Saga-Book* 14, 1953-57, p. 141-163.

d'Angantyr et de Hlöd, si elle a été fixée sous forme écrite chez les Scandinaves, provient sans doute de traditions germaniques moins nordiques. Mais revenons à ce qui nous concerne en particulier. Angantyr répond à son frère dans les strophes 10 à 13. Nous donnons la strophe 13 en entier, avec la traduction de R. Boyer

| | | | |
|-------------------------------|-----------------------------------|--------------------------------|----------------------------------|
| <i>Mun ek um þik sitianda</i> | <i>sifri mæla,</i> | Tandis que tu siégeras, | Je te couvrirai d'argent, |
| <i>enn ganganda þik</i> | <i>gulli steypa,</i> | Et marcheras, | Je ferai ruisseler sur toi l'or, |
| <i>svá at á vegu alla</i> | <i>velti baugar ;</i> | En sorte que par toutes voies | Rouleront les bracelets ; |
| <i>þriðjung Goðþjóðar,</i> | <i>því skaltu einn [ráða.</i> | Un tiers de la nation des Gots | Tu gouverneras, seul. |

C'est le dernier vers qui évoque le «tiers du peuple des Gots», *þriðjung-Goðþjóðar*, auquel le roi Angantyr offre à son frère de commander seul, ou en propre²⁹. Cette offre présuppose qu'il existait la coutume de répartir la *Goðþjóð*, c'est-à-dire, en fait, les guerriers, en trois, sans que cela remette en cause l'unité d'ensemble du royaume, toujours placé sous l'autorité du seul souverain légitime. Peu auparavant, Angantyr avait signifié à son frère qu'il n'était pas question pour lui de partager le royaume:

| | | | |
|---------------------------------|---------------------------|--------------------------|-------------------------------|
| <i>Bresta mun fyrr, bróðir,</i> | <i>lind in blichvita,</i> | Se fendra, frère, | Le blanc bouclier étincelant, |
| <i>oc kaldr geirr</i> | <i>koma við annann,</i> | Et la froide lance | L'autre froissera, |
| <i>oc margr gumi</i> | <i>í gras hniga,</i> | Maints hommes | Tomberont morts sur l'herbe |
| <i>áðr enn ek Tyrþing</i> | <i>í tvau deila</i> | Avant que j'abandonne | Au descendant de Humli |
| <i>eða þér, Humlungr,</i> | <i>hálfan arf gefa.</i> | Le moitié (de mes biens) | en deux. ³⁰ |

Est-ce à dire qu'il y a là une incohérence? Les deux affirmations d'Angantyr ne se situent pas sur le même plan. Confier à Hlöd le commandement sur un tiers des Gots n'empêchera pas Angantyr de demeurer le seul souverain. L'armée des Gots pouvait donc être divisée en trois parts, dont les chefs respectifs étaient désignés par le roi, qui honorait ainsi certains de ses sujets (Hlöd n'en est que plus vexé, lui qui se considère l'égal d'Angantyr). Il est peu probable que le ou les rédacteurs de la *Hlödskviða* aient

29) Le verbe utilisé est *ráða* (cf. all. *raten*), qui signifie «conseiller» et «diriger, commander». Le vers contient une anacoluthie: *þriðjung* est à l'acc. ; or, comme *ráða* gouverne le datif, le régime est repris par le pronom *því*, qui est au datif, mais neutre. C'est probablement cette anacoluthie qui a conduit F. Genzmer à ne pas traduire ce vers dans sa traduction de *l'Edda*, I. Band. Heldenichtung, Iena, 1928, p. 27.

30) À quoi le mot *Tyrþingr* renvoie-t-il exactement ? c'est à la fois le nom d'une épée magique, qui porte malheur à ses possesseurs, et le nom d'un peuple, sans doute apparenté au nom des *Tervinges* (tribu des Gots). Cf. Boyer, n. 1 au ch. 1.

inventé la formule «tu commanderas à un tiers des Gots». Ils l'ont puisée dans le fonds formulaire traditionnel. Car la *Hlöðskviða* est d'un grand archaïsme. «C'est presque à coup sûr, écrit R. Boyer, le plus ancien des poèmes héroïques du Nord, ou peut-être même de la Germanie s'il faut en croire les savants qui relèvent, dans son énoncé, des mots et des tournures qui renverraient à des parlars sud-germaniques plutôt que proprement scandinaves.»³¹ Peu de risques donc que la tripartition de la *Goðþjóð* soit une invention de poète. Peut-être même la tripartition de l'armée était-elle encore un processus vivant à l'époque de la rédaction du poème. En tout cas, le parallélisme entre la *Völsungasaga* et la *Hlöðskviða* est flagrant ; au *þriðjungr liðs* répond le *þriðjungr Goðþjóðar*. La pratique est la même dans les deux cas. Est-ce un hasard si nous retrouvons la tripartition chez les Gots de la *Hlöðskviða* et dans l'île de Gotland, qui fut peut-être, en des temps très lointains, le ou l'un des berceaux des Gots ?

5. Un tiers du royaume pour récompense.

Dans une saga légendaire, *La saga d'Egil le Manchot et d'Asmund Tueur-de-Guerriers-fauves*³², deux princesses sont enlevées par des animaux monstrueux. Très affligé, et quelque peu désespéré, le roi leur père promet à qui les retrouvera vivantes qu'il lui donnera non seulement ses filles en mariage, mais qu'il ajoutera un tiers de son royaume:

Því skal þau mín orð mega bera, at hverr, sem þat vill vinna til minna dætra at leita eftir þeim, þá skal sá, sem þær finnr, eiga þær ok þriðjung mínis ríkis, en ef þær finnast dauðar, skal sá hafa inn besta jarlsdóm í mínu ríki ok þá gifting, sem hann vill.

«Je ferai savoir ouvertement que je promets à quiconque voudra chercher mes filles que, s'il les trouve, il pourra les épouser et obtiendra le tiers de mon état, mais si on découvre qu'elles sont mortes, celui qui les aura trouvées aura le meilleur comté de mon état ainsi que l'épouse de son choix.»

31) Citée d'après l'édition bilingue de Asdis R. Magnusdottir, *Quatre sagas légendaires d'Islande*, Grenoble, ELLUG, 2002. Les «guerriers fauves» sont les fameux *berserkir*.

32) Trad. Lecouteux, p. 318.

Sans doute la situation est-elle proche de ce qu'on observe dans la *Hlöðskviða*. Le tiers du royaume, *þriðjung ríkis*, est proche du commandement sur un tiers des Gots. Ce tiers serait la récompense, tout comme accorder le pouvoir sur un tiers des Gots était, dans l'esprit du roi Angantyr, une marque d'honneur. On doit avoir là un trait de la civilisation nordique ancienne, trait qui repose plus anciennement sur la possibilité de la tripartition du pouvoir, de la répartition du pouvoir en trois parts. On rejoint ici l'épisode de la *Völsungasaga* étudié précédemment.

6. Les aventures de Dietrich de Bern (Théodoric de Vérone).

Il nous semble retrouver occasionnellement un partage en trois de l'armée, encore une fois dans un récit scandinave. Dans la *Þiðrekssaga*, saga de Dietrich de Bern en version vieux-norvégienne, au moment où les armées de Þiðrek-Dietrich et de Ermenrikr sont sur le point de s'affronter, les deux principaux chefs, Attila d'un côté, allié de Þiðrek, et le roi Ermenrikr de l'autre, répartissent leurs troupes en trois détachements qui, comme par hasard, auront à affronter les trois contingents du camp adverse. Attila forme un contingent comprenant Þiðrek et ses guerriers, un deuxième constitué de chevaliers huns, sous le commandement de Roðingeir, un troisième formé du reste des forces, sous les ordres de Erpr, Ortvin (fils d'Attila) et Þether (frère de Þiðrek):

321 Nu skulut þer svo fara með þenna hær sem ek kenni yðr. Þiðrek konungr skal fara æinn saman með sinn hær. En minn maðr margræfi Roðingæirr hann skal fara með annan flok, með þæim riddarom er ek hæfi fengit Þiðreki konungi. Oc nu allir aðrir menn þæir er saman ero komnir oc æigi ero talldir, þæir skulo fylgja minom sonom oc hinn ungi Þether. Oc þesso jatta allir er Attila konungr hefir boðit.

«Partez avec l'armée comme je vous l'ordonne ! Le roi Thidrek et son armée iront de leur côté. Messire Rodingeir, mon vassal, mènera l'autre troupe, celle des chevaliers que je mets à la disposition de Thidrek. Tous les autres hommes qui sont venus ici et ne sont pas comptés suivront mes fils et messire Thether.» Tous se plièrent à l'ordre du roi.³³

33) Voir G. Zink, *Les légendes héroïques de Dietrich et d'Ernrich*, p. 81-93, «La mort des jeunes princes».

En face, le roi Ermenrikr divise lui-aussi son armée en trois: le premier détachement, commandé par Sifka, affrontera directement Þiðrek, le deuxième, sous les ordres de Reinaldr, affrontera Roðingeyr, le troisième, commandé par Viðga, se chargera des fils d'Attila³⁴. On remarquera la manière répétitive et formulaire dont Ermenrikr procède à la répartition (nous soulignons les adresses aux trois compagnons):

324 *Minn goði vinr Sifka, þu skalt hafa mitt merki oc mina hirð oc æigi minna lið en .vi. þusundrat riddara. En ef þu kemr i vig, þa skaltu hitta Þiðrek konung af Bern. [...] Minn goði frændi Reinalld, þu skalt vera hertogi yfir .v. þusundrað riddara. Þu skallt styra þesso liði til motz við Hyni. [...] Oc enn hæyrdo, goði vinr Viðga, minn hinn bæzti hertogi. Þu skalt hafa i þina fylking .vi. þusundrað riddara. [...] Oc firir hvetvitna fram annat latið þer alldrigi koma hæim með lifi sono Attila konungs.*

«Sifka, mon bon ami, tu porteras ma bannière, tu mèneras ma garde personnelle et au moins six mille chevaliers. Si tu combats, Thidrek de Vérone s'opposera à toi. [...] Reinald, mon cher parent, tu prendras la tête de cinq mille chevaliers, tu les jetteras contre les Huns. [...] Vidga, mon cher ami et mon meilleur duc, écoute-moi ! Tu prendras six mille de tes hommes. [...] Mais surtout ne laisse pas s'échapper vivants les fils d'Attila !»

Entre la tripartition nous avons relevée dans la *Saga de Herwör et du roi Heidrek* et ce qu'on observe dans la *Þiðrekssaga*, il y a une différence importante: l'allusion à «un tiers des Gots» est explicite dans un cas, tandis que, dans l'autre, la répartition en trois contingents des armées qui se font face se tire du contexte, mais reste implicite. On peut dire que l'adresse d'Ermenrikr à ses trois compagnons est une version de la tripartition qui se présente sous l'aspect qualitatif plus que quantitatif, puisqu'il part des trois chefs potentiels pour aller vers les contingents.

7. De «trois» vers l'unité et de l'unité vers «trois».

Suivant les cas, trois composantes de départ produisent une unité, comme à Gotland, ou bien le partage en trois suit la phase d'unité, lorsqu'on divise par exemple un héritage.

34) Les noms évoquent évidemment les jumeaux divins chevalins, Ásvins indiens ou Dioscures grecs.

7.1. L'arrivée légendaire des Saxons en Bretagne.

On connaît la légende de l'arrivée des Saxons en Bretagne, qui auraient été appelés par le roi breton Vortigern pour l'aider à lutter contre les descentes des peuples du Nord de l'île. Les Saxons étaient commandés par deux frères, Hengest («Étalon») et Horsa («Cheval»)³⁵. La troupe des envahisseurs atteint la Bretagne dans trois bateaux, et ils proviennent de trois peuples germaniques. C'est ainsi que Bède le Vénérable et Gildas présentent les choses:

Bède, *Hist.* 1, 15: *tunc Anglorum siue Saxonum gens, inuitata a rege praefato, Britanniam tribus longis nauibus aduehitur. [...] Aduenerant autem de tribus Germaniae populis fortioribus, id est Saxonibus Anglis Iutis.*

«C'est alors (la 449e année de l'incarnation du Seigneur) que les Anglais, ou Saxons, appelés par ledit roi (Vortigern), abordent en Bretagne sur trois grands bateaux. [...] Les arrivants provenaient des trois peuples les plus courageux de Germanie: les Saxons, les Anglais, les Jutes.»³⁶

Gildas, *Excid.* 23, 3: *tum erumpens grex catulorum de cubili laeanae barbarae, tribus, ut lingua eius exprimitur, cyulis, nostra longis nauibus... euectus.*

«Alors le troupeau de chiens, jaillissant du gîte d'une lionne barbare, se transportant dans trois *cyuli*, comme on dit en leur langue, *naues longae* (navires de guerre) dans la nôtre.»³⁷

On assiste ici à la constitution — légendaire, même si la légende s'est réapproprié un fond historique, qu'elle a réorganisé à sa guise — d'un nouveau groupe ethnique et social par la jonction de trois composantes de départ. Les trois composantes ne seront pas à l'origine d'une tripartition

35) *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, I, éd. A. Crépin, M. Lapidge, P. Monat et Ph. Robin, Le Cerf, 2005. *Naves longae* est à traduire par «navires de guerre», comme y incite le texte parallèle de Gildas.

36) Gildas transpose en *cyulis* le v. angl. *cēol*, vha. *kiol*, *kīl*, all. mod. *Kiel*, néerl. *kiel* (> fr. *quille*), v. isl. *kjöll*, qui désigne une sorte de bateau. Angl. mod. *keel* a été réemprunté (au néerl. ?), comme l'indique la non-palatalisation de l'initiale. Traitement anglais normal dans *Cēoles īg* «l'île du bateau» > *Chelsea*.

37) *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, I, éd. A. Crépin, M. Lapidge, P. Monat et Ph. Robin, Le Cerf, 2005. *Naves longae* est à traduire par «navires de guerre», comme y incite le texte parallèle de Gildas.

ultérieure du pays, et la tradition qui s'est imposée ne met pas un chef spécifique à la tête de chacune d'elles ; au contraire, l'ensemble est commandé par deux chefs, qui proviennent d'autres traditions légendaires.

7.2. Le testament de Charlemagne.

Les anciens Germains avaient visiblement le goût de la tripartition. Une tripartition peut-être devenue mécanique. Le testament de Charlemagne (fait en 811) en fournit encore un exemple. Il est évoqué par Eginhard en ces termes :

33. *In qua [descriptione atque diuisione] illud praecipue praecauere uoluit, ut non solum eleimosinarum largitio, quae sollemniter apud Christianos de possessionibus eorum agitur, pro se quoque de sua pecunia ordine atque ratione perficeretur, sed etiam ut heredes sui omni ambiguitate remota, quid ad se pertinere deberet, liquido cognoscere et sine lite atque contentione sua inter se competenti partitione diuidere potuissent. Hac igitur intentione atque proposito omnem substantiam atque suppellectilem suam, quae in auro et argento gemmisque et ornatu regio in illa, ut dictum est, die in camera eius poterat inueniri, primo quidem trina diuisione partitus est. Deinde easdem partes subdiuidendo de duabus partibus XX et unam partem fecit, tertiam integram reseruauit. Et duarum quidem partium in XX et unam partem facta diuisio tali ratione consistit, ut, quia in regno illius metropolitanae ciuitates XX et una esse noscuntur...*

Vnius autem partis quam integram reseruari uoluit talis est ratio ut...

«En y procédant (au testament), il a voulu non seulement assurer une distribution méthodique et raisonnable de sa fortune sous formes d'aumônes, suivant la tradition chrétienne, mais aussi et surtout mettre ses héritiers à même de reconnaître clairement et sans aucune ambiguïté ce qui doit leur revenir et de faire entre eux sans contestation ni dispute un partage équitable.

Conformément à cette intention et à ce dessein, il a commencé par diviser en trois toutes les sommes et les biens meubles qui, sous forme d'or, d'argent, de pierres précieuses ou d'ornements royaux, ont pu être trouvés à ce jour, comme il a été dit, dans sa chambre. Il en a intégralement réservé un tiers ; puis il a subdivisé les deux autres tiers en vingt et une parts correspondant aux vingt et une cités métropolitaines comprises, comme on le sait, dans son royaume...

Pour le tiers mis en réserve, il a décidé qu'il en serait fait l'usage suivant...» (trad. Halphen, Belles Lettres, 1938)

On ne voit pas de raison objective au découpage préliminaire en trois (qui n'est d'ailleurs pas forcément la solution la meilleure d'un point de vue arithmétique), si ce n'est une habitude quelque peu mécanique de tripartition de l'héritage. Il s'agit ici de l'héritage matériel, alors que dans la *Guta saga* ou dans *Beowulf*, nous avons rencontré le partage en trois du pouvoir entre les fils — Charlemagne n'avait pas trois fils entre lesquels répartir son trône, puisqu'il ne lui restait plus que Louis, futur Louis le Pieux. Mais le principe reste le même.

8. Partage en trois du groupe et motif des «trois frères allitérants».

À la question de la tripartition du groupe se rattache, selon nous, le motif que nous proposons d'appeler des «trois frères aux noms allitérants»³⁸. Il apparaît par exemple dans *Beowulf* ; au début du texte, le poète évoque la généalogie du roi Hrothgar, fils de Healfdene, petit-fils d'un Beowulf (distinct du héros éponyme de l'œuvre),

*Op þæt him eft onwōc
hēah Healfdene ; hēold þenden lifde,
gamol ond gūð-rēouw, glæde Scyldingas.
Ðæm fēower bearn forð gerīmed
in worold wōcun, weoroda ræs Swan
Heorogār ond Hrōdgār ond Hālgā til ;
hȳrde ic þæt ... Onelan cwēn
Heaðo-Scilfingas heals-gebedda.*

Voici qu'à son tour lui (Beowulf l'ancien) naquit
Le grand Healfdene, qui toute sa vie,
Ardent au combat même vieux, gouverna les
[Scyldiens heureux.
Il eut quatre enfants qui dans cet ordre
Vinrent au monde et furent meneurs d'armées:
Heorogar, et Hrothgar ainsi qu'Halga le Bon.
On dit que la fille épousa le roi Onela,
Qu'elle partagea la couche du Belliqueux Scyffien.

Healfdene eut donc quatre enfants, les fils occupant, comme il se doit, la place centrale, et un vers à eux trois seuls. La fille n'existe, comme il est encore dans l'ordre des choses, que par le beau mariage qu'elle fait avec un prince de son rang. La qualification de «meneurs d'armées», *weoroda ræs Swan*, ne concerne en fait que les fils. Les noms des trois garçons sont

38) Gildas transpose en cyulus le v. angl. *cēol*, vha. *kiol*, *kīl*, all. mod. *Kiel*, néerl. *kiel* (> fr. *quille*), v. isl. *kjöll*, qui désigne une sorte de bateau. Angl. mod. *keel* a été réemprunté (au néerl. ?), comme l'indique la non-palatalisation de l'initiale. Traitement anglais normal dans Cēoles *ig* «l'île du bateau» >Chelsea.

liés par l'allitération, selon un procédé fort ancien, que l'on retrouve par exemple dans la *Guta saga*, que nous avons évoquée précédemment:

Guti possédera Gotland,
Graipr s'appellera le second,
Et Gunnfjaun le troisième.

Sans doute, dans la *Guta saga*, les trois garçons ne sont pas proprement fils de roi, mais ils sont tout de même héritiers, étant appelés à se répartir le pouvoir dans l'île, qui est de fait placée sous l'autorité de leur père (lequel y a apporté le feu, c'est-à-dire la civilisation). Dans *Beowulf*, les trois héritiers potentiels du royaume de Healfdene paraissent rejoindre le partage en trois du corps civique: bien qu'il ne soit pas question explicitement de partager son royaume en trois, Healfdene a trois fils, Heorogar, Hrothgar et Halga, qui seront tous les trois des chefs de guerre, *weoroda rāswan*.³⁹ Du point de vue formel, tout est parfaitement calibré, les trois noms occupent exactement un vers, le troisième étant déterminé par un adjectif, *til* «brave, bon», selon un schéma épique hérité⁴⁰. On ne peut faire mieux pour assurer la liaison étroite de ces trois noms, qui forment une unité. C'est en quelque sorte l'unité en trois composantes. Une interprétation fonctionnelle des quatre noms (incluant la fille), de type dumézilien, a été proposée par J. Haudry⁴¹. Pour notre part, nous nous engageons dans une autre voie que l'analyse trifonctionnelle (avec laquelle elle n'est pas nécessairement incompatible). Ces trois frères dont les noms allitèrent font irrésistiblement penser aux trois Horaces et aux trois Curiaces, dont les noms respectifs ne sont plus seulement allitérants, mais franchement semblables. Le combat des Horaces et des Curiaces, le 3 contre 3, est peut-être la version quintessenciée, réduite aux seuls chefs (ou représentants des trois tiers), d'un affrontement entre deux armées de trois groupes chacune.

39) Sans doute Noé a-t-il lui aussi trois fils, Sem, Cham et Japhet, responsables de la répartition ultérieure des peuples et des langues. Bien que les rédacteurs de la version finale de *Beowulf* aient connu le christianisme, il est peu probable que les trois fils de Healfdene proviennent de la tradition biblique. Étant donné les valeurs attachées au nombre «3», aucune civilisation n'a le monopole de la tripartition.

40) Crépin, *Beowulf*, p. 37 note: «Les trois noms dont le dernier s'augmente d'une qualification forment un schéma traditionnel en indo-européen (par exemple *Illiade*, 1, 145 «Ajax, Idoménée ou le divin Ulysse», *Énéide*, 4, 510-511 «L'Érèbe, le Chaos et la triple Hécate»)».

41) «*Beowulf* dans la tradition indo-européenne», *Études indo-européennes*, 9, 1984, et 19, 1986. Halga, dont le nom est transparent (*hālīg* [> *holy*] «saint, sacré») représenterait la fonction religieuse, Heorogar et Hrothgar, la fonction guerrière (*gār* «javelot, arme offensive», *heoru* «épée», *hroth-* «gloire», sens non attesté directement pour vieil-anglais *hrōð*), la fille, la troisième fonction, production-reproduction.

9. Triade rythmique ou triade fonctionnelle ?

9.1. «*mundi regna triformis*» (Ovide, *Métamorphoses*, 15, 859).

Au plan cosmique, le monde des Grecs est soumis à une triple autorité divine, les trois fils de Cronos: Zeus, Poséidon, Pluton. Cette tripartition continue la triade naturelle, terre, ciel, mer, plus ancienne sans doute, et attestée également, à titre de «mérisme» dénotant la totalité du monde ; ainsi, évoquant le bouclier d'Achille fabriqué par Héphestos, le poète concentre les trois termes en un vers totalisant:

Il. 18, 483: ἐν μὲν γαῖαν ἔτευξ', ἐν δ' οὐρανὸν, ἐν δὲ θάλασσαν.

On retrouve les trois mêmes composantes dans le serment prononcé par Héra et Calypso, *Iliade*, 15, 36-38 et *Odyssée*, 5, 184-186:

Ἰστω νῦν τόδε Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὑπερθε
καὶ τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅς τε μέγιστος
ὄρκος δεινότατος τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσι.

«Que m'en soient témoins la terre et le ciel immense au-dessus de nous ainsi que l'eau courante du Styx, lui par qui les dieux bienheureux jurent le plus grand et le plus redoutable serment.»

Les trois parts des Cronides ne sont pas homogènes, alors que la tripartition du groupe social semble être purement quantitative, et produire des parts homogènes. Peut-être est-ce la tripartition du pouvoir dans le plan cosmique, le macrocosme, qui fonde la tripartition du pouvoir social, dans le microcosme. Malheureusement, dans l'ensemble indo-européen, aucune tradition ne fournit à la fois la tripartition cosmique et la tripartition sociale. Cela nous conduit à poser une question plus générale à propos de la tripartition: est-ce le partage en trois du groupe qui est fondamental, ou est-ce la tripartition du pouvoir, qui entraîne nécessairement celle du groupe ? Il nous semble que c'est plutôt la tripartition du pouvoir qui, en dernière instance, est première.

9.2. Conclusion: le «2» et le «3» et l'expression de la totalité.

Ainsi qu'Aristote l'avait dit, *De caelo*, I 268a, la triade est l'expression de la totalité⁴². On en a un exemple supplémentaire avec les Moires grecques. Dans le célèbre mythe d'Er l'Arménien, *République*, X, Platon évoque les Moires, qui sont censées être trois, pour représenter les trois moments du temps, passé, présent, avenir:

Rep. 10, 617-b-c: ἄλλας δὲ καθημένας πέριξ δι' ἴσου τρεῖς, ἐν θρόνῳ ἐκάστην, θυγατέρας τῆς Ανάγκης, Μοίρας, λευχειμονούσας, στέμματα ἐπὶ τῶν κεφαλῶν ἐχούσας, Λάχεσιν τε καὶ Κλωθῶ καὶ Ἄτροπον, ὑμνεῖν πρὸς τὴν τῶν Σειρῆνων ἄρμονίαν, Λάχεσιν μὲν τὰ γεγονότα, Κλωθῶ δὲ τὰ ὄντα, Ἄτροπον δὲ τὰ μέλλοντα.

«Trois autres femmes, assises alentour à intervalles réguliers, chacune sur un trône, filles de Nécessité, les Moires, vêtues de blanc et la tête couronnée de bandelettes, Lachésis, Clôthô et Atropos, accompagnant l'harmonie des Sirènes, chantent, Lachésis le passé, Clôthô le présent, Atropos l'avenir.»

Le passé, le présent et l'avenir englobent la totalité du déroulement temporel, et répondent aux «commencement», «milieu» et «fin» du *De caelo* d'Aristote. Le nom des trois Nornes scandinaves (Urð «passé», Verdandi «devenir en cours» et Skuld «ce qui doit arriver») a des chances d'être une adaptation savante de la triade grecque.

Le partage en trois du groupe est ainsi plutôt l'expression de l'unité en trois constituants⁴³, et il n'est donc pas nécessairement fonctionnel. La tripartition qui se laisse repérer dans la *Völsungasaga* et la *Hlödskviða* ainsi que celle qui se devine derrière lat. *tribus* ne l'est certainement pas. Lorsque la communauté, du moins sa part masculine, était appelée aux armes, on la répartissait en trois, chacune des parties étant placée sous l'autorité d'un «chef de tiers». La notion portée par *tribūnus* «chef d'un tiers» prend place

42) Ce que Vendryes avait repéré dans la littérature celtique, mais aussi à travers les Horaces et les Curiaces par exemple ; cf. encore «L'unité en trois personnes chez les Celtes».

43) Lucien Gerschel, «La conquête du nombre. Des modalités du compte aux structures de la pensée», *Annales E. S. C.*, 17, 1962, p. 691-714. Le rythme ternaire est privilégié dans bien des cas, notamment dans les formules, slogans et devises divers (*ueni, uidi, uici*, «liberté, égalité, fraternité», «travail, famille, patrie», «ein Volk, ein Reich, ein Führer», etc.).

dans une perspective indo-européenne. Chez les anciens Scandinaves, il n'existe pas de nom pour incarner l'idée de «chef d'un tiers», mais la répartition en tiers est bien attestée. Apparemment, seul le latin a disposé d'un terme spécifique pour désigner cette fonction, qui résultait d'une habitude de répartir le corps des guerriers en trois. Pour autant, ce n'est pas parce le latin *tribūnus* désigne le «chef d'un tiers» que le nom même doit nécessairement porter formellement la trace du nombre «3». Cela étant, il est assez tentant de mettre le *tri-* initial de *tribūnus* en relation avec «3».

Partage en trois du corps des guerriers, groupe de trois frères héritiers du pouvoir, combat de trois contre trois sont des variations sur une même base, une division en trois du groupe social. Pour le reste, il serait sans doute imprudent de vouloir pousser trop loin les spéculations arithmologiques. Pour les valeurs attachées au «3» comme «nombre marginal», on peut toujours consulter Gerschel⁴⁴. On ne doit pas oublier que, pour beaucoup de cultures archaïques, dont la culture indo-européenne, «un» n'étant pas un nombre, «trois» est en fait le second nombre véritable⁴⁵. Peut-on articuler la tripartition que nous venons d'étudier avec la tripartition fonctionnelle que semblent avoir connue les Indo-Européens, si l'on suit Dumézil ? Nous n'avons pas de moyen direct de mettre en relation ces faits qui appartiennent à des ordres différents. C'est pourquoi nous nous bornerons à parler de tripartition rythmique plus que fonctionnelle.

A côté du «3», la culture indo-européenne pouvait aussi exprimer la totalité par le «2». Il en est ainsi des nombreux et fameux «mérismes», moyen poético-rhétorique systématiquement utilisé par l'indo-européen pour exprimer la totalité⁴⁶. Cependant, comme West le montre bien, le «mérisme», bien que reposant fondamentalement sur une opposition binaire, s'élargit parfois d'un troisième terme. C'est le cas, par exemple, pour la triade temporelle, passé, présent, avenir, en indo-européen, «ce qui a été, ce qui est, ce qui sera». Il s'agit là d'une triade «naturelle», en quelque sorte⁴⁷. On peut encore penser au modèle que fournissait la langue, puisque l'indo-

44) Voir p. ex., dans le *BSL* 29, 1929, l'article de M. Lejeune, «Grec *πρωτος*», «La notion de l'unité n'est qu'une conquête tardive de l'abstraction numérique» (p. 117), et les procès verbaux des séances, p. II-IV, où L. Lévy-Bruhl rappelle que pour beaucoup de sociétés primitives, «un» ne paraît pas être un nombre, alors que «deux» l'est.

45) Bonne étude dans M. L. West, *Indo-European Poetry and Myth*, «Polar expressions (merisms)», p. 99-104. Quant à savoir, comme il l'affirme, si «one may say that bipolarity (not trifunctionality) is the fundamental structuring principle of Indo-European thought» (p. 100), c'est un autre débat.

46) Cf. Empédocle B 21, 9: *πάνθ' ὅσα τ' ἦν ὅσα τ' ἐστὶ καὶ ἔσται*. Autres exemples dans West p. 103.

47) *Cours*, 2^e éd., p. 309-310. Le dérivé est en germ. commun **dructi-na-z*.

européen connaissait trois genres grammaticaux. Faut-il considérer que le «3» est, pour les Indo-Européens, un «2» augmenté ? Comme on sait, le «2» et le «3», qui sont les deux vrais premiers nombres pour la plupart des cultures anciennes, sont incommensurables. Certaines données de la nature apparaissent formées de trois composantes, comme l'écoulement du temps, d'autres de deux, comme plusieurs membres et organes du corps.

Quoi qu'il en soit, dans le cas qui nous préoccupe, le partage en trois n'est pas qualitatif — à la différence des mérismes, dont les termes ne sont pas homogènes —, il est simplement quantitatif. Pour autant, il manifeste bien une manière très ancrée de se représenter la totalité, l'unité au travers d'une trinité.

Nous terminerons par l'examen de la formation de *tribus* et des mots de sa famille.

10. *Tribus, tribūnus, tribuere*: remarques morphologiques.

10.1. *Tribūnus* et le «Herrschersuffix» *-no-.

Tribūnus «chef d'une *tribus*» est dérivé de *tribus* au moyen du fameux «Herrschersuffix» *-no-, autrement appelé «suffixe de Hoffmann»⁴⁸ ; la valeur de ce suffixe a d'abord été mise en évidence par Saussure à propos des dérivés germaniques d'un nom de l'armée: v.isl. *dróttinn*, v.sax. *dryhten* «chef d'armée» à partir de v.norr. *drótt*, v.angl. *dryht*, m.h.a. *truht*, cf. got. *drauhtinon* «στρατεύεσθαι»⁴⁹. Ajoutons le got. *þiudans* «chef de la tribu, roi» (traduit βασιλεύς), got. *kindins* «gouverneur»⁵⁰ (traduit ἡγεμῶν), gr. κοίρανος⁵¹. Tou-

48) Le substantif de base n'est pas attesté en gotique, mais on a v.isl. *kind* < **kindi*- < **genti*- «famille, espèce, groupe» (cf. lat. *gens, gentis*). Pour plus de détails, se reporter aux dictionnaires: Lehmann, *A Gothic Etymological Dictionary*, Brill, Leiden, 1986, s.v. *kindins*, De Vries, *Altnordisches etymologisches Wörterbuch*, Brill, Leiden, 1962, s.v. *kind*, Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. 23^e éd. refondue par E. Seebold, Berlin, de Gruyter, 1995. Pour toutes les formes germaniques, voir également Meid 1967 p. 109-110.

49) Dérivé d'un nom du groupe tribal en armes, **korio-*, disparu en grec, mais connu en germanique (got. *harjis*, v. norr. *herr*, v. angl. *here*, all. mod. *Heer*) et en celtique: *corios* bien attesté en composition dans des noms de peuples gaulois, *Tri-corii*, *Petru-corii*, etc., dans *corionos* «chef (d'armée)» (superposable à v.norr. *herjann*, épithère d'Odin), m.irl. *cuire* «troupe, foule». Cf. Delamarre 2003 p. 125-126.

50) Meid, «Das Suffix -no- in Götternamen», note d'emblée une «ausserordentliche Seltenheit der Herrschaftbezeichnungen auf -no-» (p. 77).

51) «Védique *dámūnas-*, latin *dominus* et l'origine du suffixe de Hoffmann».

tefois, les dérivés en *-no- ne désignent pas toujours des chefs, loin de là⁵². Selon W. Meid, l'idée de domination présente dans plusieurs dérivés n'est pas attachée au suffixe en soi, mais résulte d'une réinterprétation: «celui de la tribu, celui qui incarne la tribu» par excellence aurait pu aboutir à une désignation du «chef»⁵³. Cependant, il est possible qu'il y ait eu deux suffixes distincts, *-no- et *-h₃nh₂-, si l'on accepte l'analyse récente de G. Pinault⁵⁴: le sème de domination serait imputable au «Herrschersuffix», qui remonterait en ultime analyse à la racine *h₃enh₂- «jouir, profiter de»⁵⁵. On aurait au départ d'anciens composés dont le second membre aurait été réinterprété comme un suffixe, selon un schéma banal. La filière sémantique irait alors de «qui tire profit de», «qui a sous son contrôle» à «qui possède», «qui domine»⁵⁶.

10.2. Le verbe *tribuere*.

Le verbe *tribuere* apporte des indices qui vont dans le sens de l'analyse de *tribus* que nous défendons. Il est traité par X. Mignot parmi les «dénomina-tifs à finale -uere»⁵⁷, *acuere*, *metuere*, *statuere*, *tribuere*, verbes qui ne forment pas une unité. Le sens premier de *tribuere* doit être «partager en trois»⁵⁸, comme en témoigne le participe *tribūtus* dans *comitia tribūta* «assemblée qui comporte trois composantes». Le verbe *tribuere* est certainement secondaire par rapport à l'adjectif *tribūtus*. Plus précisément, *tribūtus* «qui comporte trois composantes», «qui est divisé en trois» est à l'origine un adjectif en *-to- du type de *lūnātus* «en forme de lune», *orbītus* «en forme

52) Verbes dénomina-tifs latins, p. 232-243.

53) Norden, *Alt-Germanien*, p. 184 n. 3: «dritteln», «diviser en trois».

54) On ne peut exclure que l'ombrien *trifu* soit emprunté. C'était l'avis de Devoto, jugé certes sans preuve par le WOU, mais ce n'est pas à écarter complètement. Cela étant, *trifu* présente un traitement italice de *b^h intérieur, ce qui ne plaide pas tellement en faveur de l'emprunt (ou alors à une date vraiment ancienne); situation toute différente de *kvaistur* p. ex., dont la labio-vélaire initiale prouve l'emprunt au latin.

55) Il y a certes quelques masculins dans la 4^e déclinaison, mais il faudrait pouvoir expliquer pourquoi ils se distinguent du cas général.

56) En synchronie, on constate une certaine variété: «Comme premier membre de composé, nous pouvons avoir *tri-*, *ter-*, *trium-*, *terti-*, *trit-*», écrit L. Nadjó, «Réflexions sur les composés nominaux latins ayant comme premier membre le nombre trois», p. 122.

57) *Römisches Staatsrecht*, III 1, p. 95 n. 2: «Die von Pott vorgeschlagene, von Corssen gebiligte Auffassung des Wortes als eines Compositum von *tres* und *fu-*, ‚Dreiwesen‘, ‚Dreistamm‘, ist dem umbrischen wie dem lateinischen Sprachgebrauch zuwider; die umbrische *trefo* hat anscheinend mit der Zahl nichts zu thun und die römische *tribus* ist sachlich nicht die Dreiheit, sondern immer das Drittheil, wie das Wort schon von den Alten gefasst wird.»

58) Ce qui distingue nettement le cas du latin de celui du grec, où la base verbale φϒ- reste reconnaissable (sauf sans doute dans ὑπερφίαλος), ou encore du sanskrit.

de cercle», et non du type *barbātus* «pourvu d'une barbe»⁵⁹. Cela confirme que *tribus* avait bien au départ le sens de «tiers». Une fois estompé le rapport étymologique avec «trois», *tribuere* a pris le sens de «répartir en un certain nombre de subdivisions», sens le plus courant en latin classique, connu surtout par la rhétorique judiciaire:

Cic. *Brut.* 152: *artem quae doceret rem uniuersam tribuere in partes.*

«l'art à même d'apprendre à diviser un tout en ses parties.»

Cic. *Fin.* 2, 17: *omnem uim loquendi, ut iam ante Aristoteles, in duas tributam esse partes.*

Cic. *Or.* 16: *nec uero sine philosophorum disciplina genus et speciem cuiusque rei cernere neque eam definiendo explicare nec tribuere in partis possumus.*

«sans l'enseignement des philosophes, nous serions incapables de discerner le genre et l'espèce de chaque chose, ni de l'expliquer en la définissant, ni de la diviser en ses parties constitutives.»

Tribuere a été relayé par *distribuere*, plus étoffé:

Cic. *Rep.* 2, 39: *populum distribuit in quinque classis.*

Le *tribūtum* est l'«(impôt) réparti en trois», c'est-à-dire celui qui pèse sur chacune des *tribus* primitives:

Varr. *L.L.* 5, 181, 1: *tributum dictum a tribubus, quod ea pecunia, quae populo imperata erat, tributim a singulis pro portione census exigebatur.*

«Le mot *tributum* (contribution) vient de *tribus* (les tribus) parce que cette redevance, qui était infligée à la population, était perçue dans le cadre de la tribu (*tributim*) sur chacun proportionnellement à son cens.» (trad. Collart)

L'emploi triactanciel de *tribuere* comme verbe de destination, de transfert (type *dare*), flanqué d'un bénéficiaire au datif, est secondaire et s'explique à partir de l'emploi premier: «partager (en trois)», «répartir» quelque chose entre des classes ou des individus, d'où attribuer, accorder, etc. À cela s'ajoute évidemment, le cas échéant, les modifications apportées par les préverbes. Des exemples montrent comment se fait, très simplement, le passage de «répartir une somme d'argent» à «distribuer, accorder»:

59) Si les adjectifs *probus* et *superbus* ont été thématés, ce ne sera pas le cas dans la formation du substantif.

Cic. *Cluent.* 74: HS DCXL *quadragenis milibus nummum in singulos iudices distributis.*

«six cent quarante mille sesterces, répartis entre les juges, à raison de quarante mille par tête.» (trad. Boyancé), c.à.d. «six cent quarante mille sesterces sesterces *distribués* aux juges».

Même schéma d'évolution pour *dispertior*, qui va de «répartir» à «accorder»:

Cic. *Cluent.* 69: *illo absoluto pecuniam illam aut iudicibus dispertiendam aut ipsi esse reddendam.*

«après son acquittement, cet argent devait être distribué aux juges ou bien lui être rendu.»

Puis, pour achever l'évolution, un bénéficiaire au datif supplante le circonstanciel introduit par *in*:

Caes. *Ciu.* 1, 39, 3: *simul a tribunis militum centurionibusque mutuas pecunias sumpsit ; has exercitui distribuit.*

«Il emprunta aux tribuns des soldats et aux centurions de l'argent, qu'il distribua à son armée.» (trad. Fabre, CUF)

10.3. Morphologie de *tribus*.

10.3.1. La racine **b^hū-* dans *tribus*?

Si *tribus* désigne bien le tiers de l'effectif (masculin) de la communauté, comment en faire l'analyse morphologique ? Il apparaît d'emblée exclu de faire remonter ce mot à l'indo-européen. C'est un terme latin, au plus partagé par d'autres langues de l'Italie⁶⁰ ; c'est un féminin, ce qui est usuel pour un nom de 4^e déclinaison⁶¹. Si l'on admet que le premier élément est bien «3» (pour les Latins, si la fin de *tribus* était obscure, le début renvoyait à «3»), *tribus* est du côté de *triplex*, *tripudium*, *triceps*, *trifidus*, *tricornis*, c'est-à-dire des formations généralement motivées dans lesquelles le *i* ne s'est pas syncopé devant consonne, à la différence de ce qu'on observe dans *ter*

60) Rappelons que les désinences nominales de 3^e déclinaison, nominatif mis à part, commencent par voyelle: *-em, -is, -ī, -e* ; *-ēs, -um, -ibus*. Cette dernière désinence est significative: le *i* a été extrait des ci-devant «thèmes en *-i-*» pour élargir la désinence héritée *-bus*, qu'on trouve encore en tant que telle dans *būbus*, mot hors paradigme, et quelques noms de 4^e déclinaison.

61) Un sort comparable a été fait à des noms de 5^e déclinaison comme *diēs, spēs, rēs*: le *ē* est radical à l'origine, mais ces noms sont traités comme ceux qui sont suffixés en *-ē-* ou *-iē-*, tel *māteriēs*.

< *tris (cf. τρίς) et tertius < *tri-tios (cf. τρίτος)⁶². Mais tertius et ter sont des formes héritées, tandis que tri- apparaît comme premier élément de composé dans les formations latines transparentes, car tri-, appuyé par les cas où la syncope ne se produisait pas — devant voyelle, dans triennium p. ex. —, est mieux reconnaissable et par conséquent mieux motivé. En tout cas, tripudium, avec son degré o — fait d'alternance rare en latin —, ou triplex sont certainement des formes plutôt anciennes, et pourtant, le premier élément en est bien tri-. Que faire ensuite du second élément de tribus ? Assez peu de racines semblent être possibles à cette place. Si l'on pose la racine *b^hū-, on ne peut assurément pas avoir un bahuvrīhi, car tribus ne signifie pas «entité qui a trois *b^hū-». Les composés en tri- sont normalement multiplicatifs ; or tribus signifie «tiers», et non «triple», comme l'avait fait justement remarquer Mommsen, qui était hostile à l'étymologie par tri- et *b^hū-⁶³. Le rapprochement, au moins direct, avec τριφυλος ou δι-/τριφυής est donc fallacieux. En outre, tribus n'est pas un adjectif, ni, semble-t-il, un ancien adjectif. Il n'existe pas non plus, en aucune langue, de nom-racine *b^hū- désignant la tribu en tant que telle. De toute façon, en latin, il n'y a pas de forme nominale tirée de *b^hū-. Cette racine a produit des formes verbales, comme on sait, on la trouve dans des éléments morphologiques, et elle apparaît comme second élément de composé, mais elle n'a pas donné de nom ni d'adjectif. On ne trouvera donc pas en latin d'équivalent de φῦλον, qui serait en fū-. En revanche, nous avons en latin des adjectifs composés intéressants, dont le second membre provient de *b^hū- : dubius, qui s'applique à ce qui se développe en deux branches, d'où «douteux, incertain», probus «qui se développe tout droit»⁶⁴ ou superbus «qui se développe au-dessus», «qui dépasse»⁶⁵. Dans tous ces cas, il est évident que c'est l'élément pré-

62) On peut toujours consulter M. Lejeune, «*aisu- "dieu" et la quatrième déclinaison italique», BSL 67, 1973, p. 129-137, qui traite spécifiquement de *aisu- et non des noms de 4^e déclinaison en général dans les langues italiques.

63) Michael Weiss, «Cui bono ? The beneficiary phrases of the Third Iguvine Table», in Verba docenti. Studies in historical and Indo-European linguistics presented to Jay H. Jasanoff by students, colleagues, and friends, éd. A. Nussbaum, Ann Arbor-New York, Beech Stave Press, 2007, p. 365-378. Exposé de la thèse de Weiss dans Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages, éd. M. de Vaan, Brill, Leyde, 2008, s.v. tribus.

64) Römisches Staatsrecht, III 1, p. 95 n. 2 : «Die von Pott vorgeschlagene, von Corssen gebilgte Auffassung des Wortes als eines Compositum von tres und fu-, ‚Dreiwesen‘, ‚Dreistamm‘, ist dem umbrischen wie dem lateinischen Sprachgebrauch zuwider ; die umbrische trefo hat anscheinend mit der Zahl nichts zu thun und die römische tribus ist sachlich nicht die Dreiheit, sondern immer das Drittheil, wie das Wort schon von den Alten gefasst wird.»

65) Parallèle à, mais indépendant (au moins pour des raisons sémantiques) de sk. prabhú (-bhū), prabhavá «qui se développe au-dessus des autres, éminent, puissant».

fixal qui porte la charge sémantique. Le second composant ne sert plus en fait qu'à adjectiviser le mot. Son importance sémantique est quasi nulle. Du point de vue fonctionnel, l'ancienne racine **b^hū-* n'a plus guère qu'un rôle morphologique, permettre la création d'un adjectif composé. En synchronie, elle n'est bien entendu même plus identifiable comme telle⁶⁶. Elle est donc réduite de fait au rang d'élément morphologique, sorte de suffixe de formation d'adjectifs. On peut imaginer que la racine **b^hū-* ait connu le même sort dans la formation d'un substantif⁶⁷, même si ce substantif n'a pas de parallèle. Dans *tribus*, seul l'élément initial porte l'information (c'est lui seul que les Latins rapportent à «3»). La suite ne ferait alors que donner une assise morphologique au terme ainsi créé. On obtient un sens très général pour l'ensemble, «tiers» en l'occurrence.

Un second élément de composé issu de **-b^hū-* devrait aboutir à **-bū-*, mais le latin a évité les thèmes nominaux radicaux terminés par voyelle, longue ou brève, qu'il aurait eu de la peine à décliner⁶⁸. Les seuls qui existent sont des monosyllabes, à voyelle systématiquement longue, tels *uīs*, *spēs*, *rēs*. Le premier est hors paradigme. Les deux autres ont rejoint non sans hésitation la 5^e déclinaison, qui concentre nombre de marginaux de la morphologie nominale latine. Sans doute le latin aurait-il pu élargir un **tribū-* hérité avec le suffixe *-t-*, comme il a fait pour *sacerdōs/sacerdō-t-, dōs/dōt-*, ou *pedes/ped-i-t-, eques/equ-i-t-*. Mais certaines formes originelles d'un **tribū-* hérité étaient viables: gén. sg *tribūs*, abl. *tribū*, nom. et acc. pl. *tribūs*, gén. pl. *tribuūm*, dat.-abl. pl. *tribūbus*. Toutes ces formes sont semblables à un type paradigmatique latin, celui que nous appelons habituellement la 4^e déclinaison. D'où l'absorption de *tribus* par la 4^e déclinaison, moyennant un arrangement limité: le *u*, qui était radical, a été intégré à la terminaison, et il s'est abrégé. Ainsi *tribus* a-t-il pu rejoindre le type *manus* et les noms en *-tus*⁶⁹. Le *trifu* (acc.) ombrien se range lui-aussi dans la 4^e déclinaison, avec son gén. *trifor* < ** trifous*, etc.⁷⁰

66) Comparable à gr. ὑπερφυής ou ὑπερφιάλος.

67) Ce qui distingue nettement le cas du latin de celui du grec, où la base verbale φυ- reste reconnaissable (sauf sans doute dans ὑπερφιάλος), ou encore du sanskrit.

68) Si les adjectifs probus et superbus ont été thématés, ce ne sera pas le cas dans la formation du substantif.

69) Un sort comparable a été fait à des noms de 5e déclinaison comme diēs, spēs, rēs : le ē est radical à l'origine, mais ces noms sont traités comme ceux qui sont suffixés en ē- ou -iē-, tel māteriēs.

70) On peut toujours consulter M. Lejeune, «*aisu- "dieu" et la quatrième déclinaison italique», BSL 67, 1973, p. 129-137, qui traite spécifiquement de *aisu- et non des noms de 4e déclinaison en général dans les langues italiennes.

10.3.2. Explication alternative: la racine $*d^h e h_1-$.

Une solution alternative a été proposée récemment par M. Weiss⁷¹, qui maintient le nombre «3» comme premier terme, ce qui semble raisonnable. D'après M. Weiss, le second membre serait la racine $*d^h e h_1-$, et il pose un adjectif $*tri-d^h h_1-o-$ «en trois parties», comparable aux adverbes multiplicatifs sanskrits comme *dvīdhā*, *trīdhā*. D'abord adjectif, ce $*tri-d^h h_1-o-$ aurait été substantivé, et aurait à cette occasion été transformé en thème en $-u-$, d'où $*tri-d^h h_1-u-$ «tiers». La difficulté est alors de rendre compte du traitement labial de la «sonore aspirée» intérieure. Il faut admettre que $*d^h$ intérieur devant u est passé à b par assimilation, comme cela s'est produit après u (*iubere* étant le cas d'école de cette évolution). De toute façon, on n'a pas d'autre exemple de $*d^h$ intérieur devant u . Cette proposition de M. Weiss peut trouver un appui dans les adverbes multiplicatifs latins en $-fāriam$, $bi-$, $quadri-$, $multi-fāriam$. Le second élément peut être un dérivé en $-ārius$ sur base $*-d^h h_1-o-$. Dans cette hypothèse, le traitement de $*d^h$, inattendu à l'intérieur, pourrait s'expliquer par un net sentiment de la composition du mot, qui aurait favorisé l'aboutissement spirant, normal à l'initiale (traitement probable dans *inferus*). Cela étant, la proposition de M. Weiss n'a rien qui lui permette de s'imposer définitivement.

Enfin, pour en terminer avec *tribus*, rappelons le dérivé peu fréquent *tribūlis* «qui appartient à la même tribu». En latin, on ne voit guère comme formation parallèle que *sodālis* «qui est de la même $*soda$ (confrérie)»⁷², et *aequālis* «du même âge», qui est tributaire du même modèle⁷³. Les trois sont solidaires par le sens («qui est de la même catégorie») et la forme, ils constituent un micro-système⁷⁴. On peut ajouter *contubernālis*, qui com-

71) Michael Weiss, «Cui bono ? The beneficiary phrases of the Third Iguvine Table», in *Verba docenti. Studies in historical and Indo-European linguistics presented to Jay H. Jasanoff by students, colleagues, and friends*, éd. A. Nussbaum, Ann Arbor-New York, Beech Stave Press, 2007, p. 365-378. Exposé de la thèse de Weiss dans *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, éd. M. de Vaan, Brill, Leyde, 2008, s.v. *tribus*.

72) Voir Ch. Kircher-Durand, «Les dérivés en $-lis$ », in *Grammaire fondamentale du latin. IX. Création lexicale: la formation des noms par dérivation suffixale*, textes rassemblés et édités par Ch. Kircher-Durand, Peeters, 2002, p. 196-197. Les dérivés en $-ūlis$ ne sont que 6, tous relevant du vocabulaire institutionnel. La séquence $-ālis$ s'est étendue au-delà des thèmes en $-a$. Toutefois, *sodālis* doit bien reposer sur un substantif $*soda$ disparu.

73) Voir Ch. Kircher-Durand, «Les dérivés en $-lis$ », in *Grammaire fondamentale du latin. IX. Création lexicale : la formation des noms par dérivation suffixale*, textes rassemblés et édités par Ch. Kircher-Durand, Peeters, 2002, p. 196-197. Les dérivés en $-ūlis$ ne sont que 6, tous relevant du vocabulaire institutionnel. La séquence $-ālis$ s'est étendue au-delà des thèmes en $-a$. Toutefois, *sodālis* doit bien reposer sur un substantif $*soda$ disparu.

74) Bien que *aequālis* repose sur un adjectif, non sur un substantif.

porte le même suffixe dans le même emploi, et qui est bâti non pas directement sur *taberna*, mais sur *contubernium*. Le parallèle entre *tribūlis* et *sodālis*, surtout, est intéressant. *Sodālis* est connu en emploi institutionnel dès l'inscription du Lapis Satricanus (*suodales*), qu'on peut dater de la charnière entre 6^e et 5^e s. av. notre ère.

Bibliographie

Beowulf. Édition revue, nouvelle traduction, introduction et notes de André Crépin. Le Livre de Poche, «Lettres gothiques», 2007.

BLAIR, Peter Hunter. *An Introduction to Anglo-Saxon England*. Third edition with a new introduction by Simon Keynes. Cambridge, 2003. HMa 794ba 8°

BORD, Christophe. *Introduction à l'étude de la langue norroise (scandinave médiéval)*. Paris, L'Harmattan, 2004.

BRUGMANN, Karl. «Umbrisch *purditom*.» *Indogermanische Forschungen*, 18, 1905-1906, p. 531-534.

Didrik af Berns Saga. Éditée par C. R. Unger. Christiania, Feilberg & Landmark, 1853.

Saga de Théodoric de Vérone. Traduction française de Claude Lecouteux. Paris, Honoré Champion, 2001.

Edda. Die Lieder des Codex Regius. Éd. Gustav Neckel. 5^e éd. revue et corrigée par Hans Kuhn. Heidelberg, Carl Winter, 1983.

Guta saga. The History of the Gotlanders. Edited by Christine Peel. Viking Society for Northern Research, University College, Londres, 1999.

Guta saga, Histoire des Gotlandais. Introduction, traduction, commentaires par Jean-Marie Maillefer, *Études germaniques*, 40, n°2, avril-juin 1985, p. 131-140.

Hervarar saga ok Heiðreks. With notes and glossary by G. Turville-Petre. Introduction by Christopher Tolkien. Viking Society for Northern Research, Londres, 1956.

Histoire romaine. I. *Des origines à Auguste*. Sous la direction de F. Hinard, Paris, Fayard, 2000.

MEID, Wolfgang, 1957 : «Das Suffix *-no-* in Götternamen». *Beiträge zur Namenforschung*, 8, p. 72-108 et 113-126.

— 1967: *Germanische Sprachwissenschaft III, Wortbildungslehre*. Göschen.

MIGNOT, Xavier, *Les verbes dénominatifs latins*. Paris, Klincksieck, 1969.

NADJO, Léon. «Réflexions sur les composés nominaux latins ayant comme premier membre le nombre trois.» *De lingua latina nouae quaestiones* (actes du X^e Colloque international de linguistique latine, Paris-Sèvres, 19-23 avril 1999), Peeters, 2001, p. 121-131.

NORDEN, Eduard. *Alt-Germanien. Völker und Namengeschichtliche Untersuchungen*. Teubner, Leipzig-Berlin, 1934.

O'BRIEN, Bruce. *God's Peace and King's Peace. The Laws of Edward the Confessor*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1999. M8=21041

PINAULT, Georges-Jean, 2000: «Védique *dámūnas-*, latin *dominus* et l'origine du suffixe de Hoffmann». *BSL* 95, p. 61-118.

Saga de Hervör et du roi Heidrekr. Trad. fr. par R. Boyer. Paris, Berg international, 1988.

TÄUBLER, Eugen, *Die umbrisch-sabellischen und die römischen Tribus*, Heidelberg, Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, 1929-30, 4. Abhandlung, Carl Winter, 1930.

VARRON, *De lingua Latina* livre V.Éd., trad. et comm. par J. Collart. Paris, Belles Lettres, 1954.

WOU = UNTERMANN, Jürgen. *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*. Heidelberg, Carl Winter, 2000.

ZINK, Georges. *Les légendes héroïques de Dietrich et d'Ermrich dans les littératures germaniques*. Bibliothèque de la Société des Études germaniques, III, Lyon, IAC, 1950.

Rezime

Tribun i komanda nad trećinom vojske

Ovaj rad ima za cilj da osvetli jednu institucionalnu shemu kojoj je bez sumnje odgovarala i određena praktična dimenzija. Služimo se komparativnom metodom kako bismo potvrdili značenje, a istovremeno i etimologiju reči *tribūnus*. Naspram rimskom institucionalnom terminu *tribūnus* stoji germanska oznaka, u analitičkom i tekstualnom obliku, za funkciju koja deluje sasvim uporedivo: upravljanje trećinom vojske. Povezivanje etimologije reči *tribus* sa brojem „3“, koje se javlja već u XIX veku, nije više opšteprihvaćeno jer argumenti koje nam pruža latinski jezik nisu dovoljno čvrsti — i to uprkos brojnim afirmacijama samih Rimljana, za koje se čini da ih ne treba dovoditi u sumnju. Mi se vraćamo ovom pitanju preko izvedenice *tribūnus*, čije je osnovno značenje „vođa, komandant jedne *tribus*“, u skladu sa frekventnom vrednošću sufiksa *-no-. Izgleda da upravljanje trećinom vojske predstavlja funkciju koja je posvedočena počev od indoevropskog doba. Izvori koji nas upućuju na takav zaključak su *Völsunga-saga* i *Saga Hervöra i kralja Heidreka*, koje tu funkciju nedvosmisleno pominju. Čini se da je u indoevropskom kulturnom krugu grupa slobodnih ljudi, koja se pretvarala u vojsku u slučaju potrebe, imala trojnu podelu, pri čemu je svakom trećinom upravljao „vođa trećine“. Takva se situacija očito sreće i u prvobitnom Rimu, u kome je grupa građana bila trojno podeljena, na *tribus*, pri čemu je svaka trećina bila prvobitno pod upravom jednog *tribūnus*. Do prvobitnog značenja reči *tribūnus*, a time i reči *tribus*, došli smo dakle posrednim putem, izučavanjem predstava.

Orsat Ligorio
Faculteit der Geesteswetenschappen, Leiden

Stlat. *sta berber* »?«

Apstrakt: Stlat. *berber* (CIL I² 2), nepoznatog značenja i porijekla, predstavlja izvjestan etimološki izazov. U članku najprije raspravljamo o prijedlozima Pisanija (1975) i Katza (1998), a zatim predlažemo novu etimologiju.

Ključne riječi: *Carmen arvale*, starolatinski, etimologija.

Abstract: OLat. *berber* (CIL I² 2) of unknown meaning and origin presents a certain challenge for the etymologist. The paper first discusses proposals of Pisani (1975) and Katz (1998) and then ventures to propose a new etymology.

Key words: *Carmen arvale*, Old Latin, etymology.

Stlat. riječ *berber* nema poznatog značenja. Javlja se samo jednom u trećem kolonu *Carmen arvale* (CIL I² 2): *satur fu, fere Mars, limen sali, sta berber*. V. i Ernout (1973: 107sq.). Katz prevodi (1998: 215): »Be sated, fierce Mars, leap over the threshold, stand *berber*«. Walde-Hofmann (1938: 101), Ernout-Meillet (1951: 124) i de Vaan (2008: 70sq.) svi listom od etimologije odustaju. U ovom ćemo članciću pokušati značenje i porijeklo te riječi protumačiti.

Upoređujući hom. πέρθω »razarati« i stlat. *berber*, Pisani (1975 : 4sq.) *pace* Dirichs (1934: 70) predlaže derivatum na *-er* od ie. korijena *b^herd^h- u značenju »razarač«. No, ovaj korijen, koji se inače rekonstruira na temelju skr. *śatá-bradhna-* »100 Metallspitzen habend« i steng. *bred* znači upravo »Brett« (Pokorny 1959: 138) i, čini se, nije povezan sa grč. πέρθω, čija je etimologija zapravo nepoznata, v. Chantraine (1974: 886). Što se drugih Pisanijevih prijedloga tiče – naime, formalno zahtijevnih veza ili sa lat. *morbus* ili sa *rabies* – tu se radi o čistim nagađanjima pa ih stoga nećemo ovdje razmatrati.

Za razliku od Pisanija, Katz (1998: 214sq.) stlat. *berber* izvodi od ie. korijena *d^herǵ^h- »halten, festhalten, stützen« (Pokorny 1959: 253) putem pit. derivatuma *ferχ-ro- u značenju »firm, still« postulirajući u isti mah dva nova zakona: prvo, pit. *rχ > *rf i drugo, pit. *rf > *rb. U skladu bi sa tim zakonima pit. *ferχro- najprije dalo pit. *ferfro-, a onda pit. *ferbro-. Osim

što je čitava stvar osnovana na upitnoj paraleli sa av. *dərəzra* »firm, solid«, Driessen (2001: 58sq.) i de Vaan (2008: 70sq.) kritiziraju ovakvu Katzovu metodologiju. Naime, oba su pravila skovana *ad hoc*. (V. Katzovu reakciju u Katz 2006).

Mi pak, na tragu prvobitne Nordenove (1939) ideje, vjerujemo da stlat. *berber* predstavlja redupliciran a ne deriviran oblik, ali se – što se toga tiče – sa Nordenom ne slažemo da *berber* znači »daj, daj«. Courtney (1995: 88) taj prijevod naziva »plainly unacceptable«. Umjesto toga, vjerujemo da stlat. *berber* krije tzv. *endungslose Lokativ* d^hu^{er} od ie. *d^hu^{er̥}- »Tür« (Pokorny 1959: 278sq.). Up. av. *dvarə* »at the door« od ie. lok. d^hu^{er}. Ie. univerbirani reduplikat *d^hu^{er}-d^hu^{er} zatim pravilno daje pit. *ferber sa ie. *d^hu^{er} > pit. *f-, kao u lat. *forum* od ie. d^hu^{oro-}, i sa ie. *-rd^h- > pit. *-rb-, kao u lat. *verbum* od ie. *u^{er}d^ho-; na koncu se pit. *ferber pravilno asimilira u stlat. *berber* putem *barba*-pravila, tj. kao lat. *barba* od pit. *farba.

Prema tome, *satur fu, fere Mars, limen sali, sta berber* mi bismo radije preveli ovako: »Be sated, fierce Mars, leap over the threshold, stand at the door«.

Literatura

- CHANTRAINE, P. 1974. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. Sv. III. Paris: Klincksieck
- COURTNEY, E. 1995. *Musa lapidaria : A selection of Latin verse inscriptions*. Atlanta: Classical studies.
- DİRİCHS, J. 1934. *Die uralteinische Reklamestrophe*. Heidelberg: Winter.
- DRIESSEN, M. 2001. On the etymology of Lat. *urbs*. *Journal of Indo-European Studies* 29, 41–67.
- ERNOUT, A. 1973⁴. *Recueil de textes latins archaïques*. Paris: Klincksieck.
- ERNOUT, A. – Meillet, A. 1951³. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris: Klincksieck.
- KATZ, J. 1998. Testimonia Ritus Italici. *Harvard Studies in Classical Philology* 98, 183–217.
- KATZ, J. 2006. The „Urbi et Orbi-Rule“ Revisited. *Journal of Indo-European Studies* 34, 319– 361.

- NORDEN, E. 1939. *Aus altrömischen Priesterbüchern*. Lund.
- PISANI, V. 1975³. *Testi latini arcaici e volgari*. Torino: Rosenberg & Sellier.
- POKORNY, J. 1959. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Bern: Francke.
- VAAAN, Michiel de. 2008. *Etymological Dictionary of Latin and other Italic Languages*. Leiden/Boston: Brill.
- WALDE, A. – Hofmann, J.B. 1938. *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. Sv. I. Heidelberg: Winter.

Summary

OLat. *sta berber* „?“

Being of both unknown meaning and origin, OLat. *berber* (CIL I² 2) puzzled the etymologists over the past century. Pisani (1975) proposed a connection with Gr. *πέρθω* “destroy” whereas Katz tried to connect it with Av. *dərəzra* “firm, solid”. After having dismissed these proposals, the paper argues for an unverbated flat locative *d^huēr-d^huēr as the eventual etymon with the OLat. phrase *sta berber* meaning “stand at the door”.

Igor Javor

Filozofski fakultet, Novi Sad

Pesma o štitu – prilog komparativnom izučavanju pseudo-Hesiodovog Heraklovog štita

Apstrakt: Štit se kao predmet pesme i priče, ali i kao povod za njihovo nastajanje, u klasičnoj književnosti pojavljivao u različitim oblicima i funkcijama. Razumevanju njegove geneze kao pesničkog predmeta, koji je svoj potencijal na najvišem stupnju ostvario u čuvenim opisima Ahilejevog i Enejinog štita, značajno bi moglo doprineti i komparativno čitanje bezmalo zaboravljene pesme o Heraklovom štitu, čiji je književni značaj u odnosu na velike epove antike često osporavan na osnovu neargumentovanih sudova autoriteta. Cilj ovoga rada je da ukaže na mogućnost interpretacije izvesnih delova pesme o Heraklovom štitu sa tačke gledišta koja bi podrazumevala postojanje jednog zajedničkog epskog inventara iz koga su epski pevači Ahilejevog i Heraklovog štita mogli da crpe svoju građu stvarajući dve analogne ekfraise istog imaginarnog predmeta.

Gljučne reči: Heraklov štit, Ahilejev štit, Homer, Hesiod, ekfraise, epika.

Abstract: Shield as a subject of singing and storytelling in the classical literature, but also as a motive for their emergence, appears in a great number of different forms and functions. A significant contribution to understanding its genesis as a poetic subject, which had realized its full potential in famous descriptions of the shield of Achilles and the shield of Aeneas, could be provided through comparative reading of nearly forgotten poem on the shield of Herakles, forgotten because its literary significance was, often on the basis of unfounded persuasions of the authorities, a subject to serious impugment, especially in its relation to the greatest classical epics. The main goal of this paper is to point out the possibility of interpretation of certain parts of the poem on the shield of Herakles from the point of view that takes into account existence of a common epic inventory from which epic singers of the shield of Achilles and the shield of Herakles could draw their material in creating two analogous *ekphrases* of the same imaginary object.

Key words: Shield of Herakles, Shield of Achilles, Homer, Hesiod, ekphrasis, epics.

Unutar bogatog i raznovrsnog korpusa tekstova okupljenih oko mita o Heraklu koji su se u manjoj ili većoj meri održali sve do našeg vremena u celosti je sačuvana i pesma od 480 heksametara, poznata pod nazivom *Heraklov štit* (Ἀσπίς Ἡρακλέους). Interesantno je da okosnicu ovog neobičnog i kratkog epa o najvećem heroju drevne Helade ne čini opis nijednog

od dvanaest Heraklovih glavnih podviga, već jedan sporedni i manje poznati događaj u njegovoj herojskoj biografiji – megdan sa Aresovim sinom Kiknom, koga je Herakle usmratio u dvoboju. Kompoziciono, tekst se može podeliti na tri zasebne, smisaono zaokružene celine. U prvoj, koja obuhvata stihove 1-56 opisani su događaji koji su prethodili Heraklovom rođenju. Saznajemo kako je Alkmene, Heraklova majka, prebegla sa svojim mužem Amfitrionom u Tebu zato što joj je ubio oca, Elektriona.¹ Zbog svog greha Amfitrion nije smeo da deli postelju sa ženom sve dok ne opere Elektrionovu krv sa svojih ruku – dok ne osveti njenu braću. Dok je Amfitrion izvršavao zadatak prevari ga Zevs i uzevši njegov lik obleži Alkmenu. Iste noći vrati se kući Amfitrion okončavši svoj podvig i legne sa ženom. Pošto je zatrudnela sa bogom i junakom Alkmene rodi blizance Herakla i Ifikla. Druga celina, koja se pomalo nespretno nadovezuje na Heraklovo poreklo započinje, pripovešću o njegovom dvoboju sa Kiknom, Aresovim sinom, u stihovima 57–140. Herakle i Jolaj, sin Ifiklov, susreću se sa Kiknom i Aresom u svetome gaju Pagasijskog Apolona, koji ih podstiče da zapodenu bitku sa bogom i njegovim sinom. Herakle obraćajući se Jolaju dalje razvija priču o svome poreklu i sudbini Alkmene, Amfitriona i Ifikla, a potom jedan drugog ohrabruju da uđu u boj. Zatim sledi opis Heraklovog oružanja, koje kulminira u razvijenom opisu Heraklovog štita u stihovima 141–316, i koji se može posmatrati kao treća zasebna celina koja u funkciji retardacije prekida drugu na dva dela. Na kraju, u drugom delu druge celine u stihovima 317–418 nizom razvijenih poređenja opisan je dvoboj između Herakla i Kikna. Savladavši Kikna Herakle se suočava i sa Aresom te uz Ateninu pomoć uspeva da ga rani u bedro. Ranjenog boga Strah i Užas odnose na Olimp, a Herakle i Jolaj nastavljaju svoj put ka gradu Trahinu. Pjesma se završava opisom Kiknove sahrane, nakon čega saznajemo da je reka Anaur na Apolonov zahtev odnela Kiknov grob zbog toga što je pljačkao putnike koji su nosili žrtve u Apolonovo proročište.

1) Ovaj deo odnosi se na priču o tome kako je Tafije, Posejdonov sin i Pelopov unuk, zbog zločina prognan iz Tebe u daleke krajeve gde je postao vladar plemena Telebonaca i Tafeljana (koji su po njemu dobili ime). Posle izvesnog vremena Tafije se vratio u Mikenu i zatražio od Elektriona, sina Persejevog, da mu preda žezlo, a kada je ovaj to odbio Tafijeji ljudi mu opljačkaju stoku i pobiju osam sinova koji su istupili u odbranu očevo vlasništva. Elektrion tada željan osвете pođe za njima, a prepusti tron nećaku Amfitrionu iz Trojena obećavši mu da će ga oženiti svojom kćerkom Alkmenom kada se vrati. Potom kralj Elide javi Amfitrionu da je ukrađena stoka kod njega na šta mu Amfitrion plati otkup i pozove Elektriona da prepozna stoku. Ovaj prepoznajući svoje vlasništvo odbije da Amfitrionu nadoknadi novac za otkup pitajući se kako Elidani uopšte mogu da trguju tuđim vlasništvom i zašto se Amfitrion upleo u prepirku. Amfitrion tada u besu zavilita svoju batinu na jednu kravu u stadu, batina udara u kravli rog i odbivši se od njega ubije Elektriona. Tada Amfitrion iz Mikene protera njegov ujak Stenel i on sa Alkmenom pribegne u Tebu.

Mnogobrojni pokušaji da se odredi književnoistorijski kontekst *Hera-klovog štita*, prvenstveno u odnosu na Homerovo i Hesiodovo stvaranje, već nedugo nakon njegovog nastanka postali su predmet još uvek nerazjašnjene problematike vezane za izvore, atribuciju i datiranje ovoga teksta. Na osnovu nevelikog broja sačuvanih svedočenja jasno je da ni među antičkim autorima nije postojala saglasnost oko toga ko je autor *Štita* niti kada je ovaj tekst mogao da nastane. Međutim, indikativno je to da se ova drevna problematika prvenstveno zasnivala na pitanju da li je njegov pesnik bio Hesiod. Ovu nedoumicu nalazimo u sačuvanom *hypothesis*-u ispred teksta *Štita*, u čijem trećem delu saznajemo da je Aristofan Vizantinac odricao autorstvo Hesiodu smatrajući ga podražavanjem homerskog opisa Ahilejevog štita. Aristofanovom stavu suprotstavljena su mišljenja Megakla Atinjanina, Apolonija i Stesihora, koji su pesmu smatrali autentičnom.² Osim dubioznog *hypothesis*-a čiji je autor ostao nepoznat, svedočenja o Hesiodu kao autoru nalazimo i kod Polibija (*Istorije*, V, 1)³ i Ateneja (*Gozba sofista*, V)⁴, dok je Longin u svom spisu *O uzvišenom* (IX) u vezi sa ovim pitanjem ostao suzdržan.⁵

Međutim, čini se da je Aristofanovo usamljeno mišljenje ostvarilo mnogo snažniji uticaj na kasnije proučavaoce i priređivače ovoga teksta od njemu suprotstavljenih stavova upravo zahvaljujući argumentu da je nastao podražavanjem čuvenog Homerovog opisa Ahilejevog štita.⁶ Autori-

2) „Της Ασπίδος ἡ ἀρχὴ ἐν τῷ δ' Καταλόγῳ φέρεται μέχρι στίχων ν' καὶ τ'. ὑπώπτευκε δὲ Ἀριστοφάνης, οὐχ ὁ κωμικὸς ἀλλὰ τις ἕτερος, γραμματικὸς, ὡς οὐκ οὔσαν αὐτὴν Ἡσιόδου, ἀλλ' ἑτέρου τινὸς τὴν Ὀμηρικὴν ἀσπίδα μιμήσασθαι προαιρουμένου. Μεγακλῆς δὲ ὁ Ἀθηναῖος γνήσιον μὲν οἶδε τὸ ποίημα, ἀλλως δὲ ἐπιτιμᾷ τῷ Ἡσιόδῳ. ἄλογον γὰρ φησι ποιεῖν Ἐφαιστον τοῖς τῆς μητέρος ἐχθροῖς ὄπλα παρέχοντα. Ἀπολλώνιος δὲ ὁ Ῥόδιος ἐν τῷ γ' φησὶν αὐτοῦ εἶναι, ἐκ τε τοῦ χαρακτήρος καὶ ἐκ τοῦ τὸν Ἰόλαον ἐν τῷ Καταλόγῳ εὕρισκειν ἠνιοχοῦντα τῷ Ἡρακλεῖ. ὡσαύτως δὲ καὶ Στησίχορος φησιν Ἡσιόδου εἶναι τὸ ποίημα.” Hesiod, *The Epics of Hesiod, with an English commentary* by Frederick A. Paley, Whittaker and Co, London, 1861. str. 110.

3) Polybius, *Historiae*, Theodoros Büttner-Wobst after L. Dindorf, Teubner, Leipzig, 1893.

4) Athenaeus, *The Deipnosophists, or banquet of the learned*, translated by C. D. Yonge, Henry G. Bohn, London, 1854.

5) „ὦ ἀνόμοιον γε τὸ Ἡσιόδειον ἐπὶ τῆς Ἀχλῦος, εἶγε Ἡσιόδου καὶ τὴν Ἀσπίδα θετέον: τῆς ἐκ μὲν ὀνῶν μῦξαι ῥέον“ („Koliko je samo drugačiji ovaj opis kod Hesioda, ukoliko mu se *Štit* uopšte i može pripisati, u kome za Maglu kaže: kapljaše joj iz nosa.“) Longinus, *On the Sublime*, William Rhys Roberts, Cambridge University Press, Cambridge, 1907.

6) Vidi: Hesiodos, *Hesiodi Scutum Herculis*, lectionibus commentarioque instruxit David Iacobus van Lennep, Ioannem Müeller, Amstelodami, 1854, str. 5; Anon, „Life and Writings of Hesiod“, *The Quarterly Review*, No. CXIII, vol. XLVII, London, march-july 1832, str. 30; Hesiod, *The Works of Hesiod*, translated from Greek by Thomas Cooke; John Wood and Ch. Woodward, London, 1740³. str. xlii-xliii; Johann Joachim Eschenburg, *Manual of Classical Literature*, translated by N. W. Fiske, Key and Biddle, Philadelphia, 1836. str. 182; Karl Otfried Müller, *History of the Literature of Ancient*

tet vizantijskog gramatičara, koji je inicirao nastajanje izvesnog naučnog konsenzusa u vezi sa poreklom ovoga teksta, značajno je uticao i na to da se za vreme njegovog nastanka uzima period između VII i VI veka p.n.e, a ne doba u kome su živeli Homer i Hesiod⁷. Tako je pretpostavka da se radi o podražavanju Homera dobila i svoju hronološku potkrepljenost.⁸ Međutim, ukoliko se uzme u obzir nepouzdanost svedočenja i nedostatak čvrstih dokaza na osnovu kojih bi se moglo opovrgnuti Hesiodovo autorstvo *Heraklovog štita*, kao i činjenica da nam je tačna hronologija života Homera i Hesioda još uvek nepoznata, hipoteza o mogućoj imitaciji Homera postaje gotovo podjednako dokaziva kao i hipoteza o mogućnosti da je Homer podražavao Hesioda.⁹

Upravo zahvaljujući protejskoj prirodi odnosa teksta *Heraklovog štita* i Homerovih epova u ovome radu pokušaćemo da sagledamo problematiku njihovog odnosa iz jedne drugačije perspektive – ne u smislu izdavanja izvesnih posrednih i neposrednih uticaja, već u smislu postojanja jednog zajedničkog epskog inventara koji je pevačima Heraklovog i Ahilejevog štita bio na raspolaganju u svoj svojoj disperzivnosti varijanti i izražajnih rešenja. Stoga, cilj ovoga rada sastojće se u tome da se ukaže na mogućnost tumačenja opisa Heraklovog štita kao jedne ravnopravne varijante ekfrazе istoga predmeta koji opisuje i Homer, a ne kao posledice podražavanja predloška datog u opisu Ahilejevog i drugih štitova kod Homera. Pri tome ćemo se ograničiti isključivo na analizu opisa samoga štita u *Heraklovom štitu* (141–316) ukazujući na one elemente koji u izvesnoj meri korespondiraju

Greece, Baldwin and Cradock, London, 1840. str. 96, 99. Albin Lesky, *Povijest grčke književnosti*, preveo Zdeslav Dukat, Golden marketing, Zagreb, 2001. str. 110. August Musić, *Povijest grčke književnosti, dio I: Povijest grčke poezije u klasično vrijeme*, Matica hrvatska, Zagreb, 1893.

7) Vidi: Karl Otfried Müller, *History of the Literature of Ancient Greece*, Baldwin and Cradock, London, 1840. str. 99; Thomas Alan Sinclair, „Hesiod“, u: *The Oxford Classical Dictionary*, ed. M. Cary et al, Clarendon Press, Oxford, 1957. str. 424; Richard Janko, „The ‘Shield of Heracles’ and the legend of Cycnus“, *Classical Quarterly*, 36, I, 1968. str. 38-59; Richard P. Martin, „Pulp epic: the Catalogue and the Shield“, *The Hesiodic Catalogue of Women, Constructions and Reconstructions*, ed. Richard Hunter, Cambridge University Press, Cambridge, 2005. str. 167; Hesiod, *Theogony, Works and Days, Shield*, translation, introduction and notes by Apostolos N. Athanassakis, The John Hopkins University Press, Maryland, 2004², str. 113.

8) Na ovu problematiku ukazao je i Nađ: „Učenjaci su požurili da Hesiodu poreknu autorstvo samo na osnovu datiranja. Tako im je mnogo lakše da nipodaštavaju umetničke kvalitete teksta smatrajući da se radi samo o jednoj imitaciji.“ Gregory Nagy, *Greek Mythology and Poetics*, Cornell University Press, Ithaca, 1990. str. 79.

9) Istraživanja koja su sproveli Edwards i Nađ pokazala su da je stih u *Štitu* jednako star ili čak i stariji od stiha Homerovih u obliku u kom ih imamo danas. G. P. Edwards, *The Language of Hesiod in its Traditional Context*, Blackwell, Oxford, 1971. Navedeno prema: Richard P. Martin, „Pulp epic: the Catalogue and the Shield“, *The Hesiodic Catalogue of Women, Constructions and Reconstructions*, ed. Richard Hunter, Cambridge University Press, Cambridge, 2005. str. 172.

sa opisima štitova kod Homera, ali i posebno analizirajući mesta koja nemaju svog parnjaka ni u jednoj drugoj antičkoj ekfrazi štita i koja ovome tekstu obezbeđuju istinsku umetničku vrednost i neosporiv književni značaj.

Već na samom početku opisa Heraklovog štita susrećemo se sa jednom neverovatnom izjavom – ništa ga nije moglo probiti ni slomiti. Nakon toga pred čitaocem se otkrivaju neobični materijali od kojih je štit načinjen u stihovima 141–143¹⁰:

πᾶν μὲν γὰρ κύκλω τιτάνω λευκῶ τ' ἐλέφαντι
ἤλεκτρον θ' ὑπολαμπὲς ἔην χρυσῶ τε φαεινῶ
λαμπόμενον, κυάνου δὲ διὰ πτύχεσ ἠλήλαντο.

obrubljen ceo u gleđi i beloj slonovoj kosti,
jantaru jošte i zlatu što sijaše na njemu jako;
ležahu jedna na drugoj plaveć' se skovane ploče.¹¹

Osim zlata (141), srebra (183, 188), kalaja (208), bakra (243) i adamanta, koji verovatno označava čelik kao najtvrdi materijal (231)¹², otkrivamo da su u kovanje štita uključeni i slonovača i tri misteriozna elementa. Prvi je τίτανος, titanos, bela zemlja ili gips nepoznatog porekla i osobina. Evelin-Vajt i Mazon¹³ smatraju da se radi o nekoj vrsti emajla, a Ceces navodi da je titanos mešavina gipsa i belanceta iz jajeta; u svakom slučaju izuzetno neobičan materijal za sklapanje štita. Drugi je ἤλεκτρον, elektron ili elektrum, koji se često prevodi kao jantar, ali za koga Plinije smatra da je mešavina zlata i srebra u razmeri 3:1¹⁴. Zanimljivo je da ovog materijala nema na Ahilejevom, ali ga zato ima na Enejinom štitu (*Eneida*, VIII, 624). Treći je κύανος, kijanos, takođe nepoznati materijal tamnoplave boje, kojim su

10) Izrađujući Ahilejev štit Hefest koristi četiri elementa – zlato, srebro, bakar i kalaj – kojima kao poznate materijale u izradi oružja možemo dodati još i bronzu, gvožđe, olovo i cink. Vidi: Johann Joachim Eschenburg, *Manual of Classical Literature*, translated by N. W. Fiske, Key and Biddle, Philadelphia, 1836, str. 407.

11) Svi navodi teksta *Heraklovog štita*, ukoliko nije drugačije naznačeno, dati su prema izdanju: *Hesiod, the Homeric Hymns and Homerica*, with an English translation by Hugh G. Evelyn-White, Harvard University Press, Cambridge, William Heinemann, London, 1914. Prevod: I. J.

12) Klaus Fittschen, *Der Schild des Achilleus, Archaeologia Homerica*, Bd. 2, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1973. str. 20.

13) *Hesiod, the Homeric Hymns and Homerica*, with an English translation by Hugh G. Evelyn-White, Harvard University Press, Cambridge, William Heinemann, London, 1914; „Štit“, preveo Vojin Nedeljković, *Vidici*, br. 257/8, Beograd, 1988, str. 62.

14) Pliny the Elder, *The Natural History*, John Bostock, M.D., F.R.S. H.T. Riley, Esq., B.A, Taylor and Francis, London, Red Lion Court, Fleet Street, 1855. (XXXVII, 11).

predstave na štitu podeljene u koncentrične krugove¹⁵ ili, prema drugom tumačenju, radijalne segmente na kojima su prikazane različite scene. Tačno poreklo ova tri materijala, koji treba da potkrepe neuništivost Heraklovog štita, ostaje nerazjašnjeno. Oni su možda označavali određene rude ili okside koji su imali veliku čvrstoću i otpornost pa su zbog toga mogli da se koriste u pravljenju štitova. Međutim, iako ostaje nepoznato zašto o njima nema gotovo nikakvog pomena u drugim opisima oružja, oni bi mogli da upućuju na jednu stariju tehniku izrade koja je koristila elemente u njihovom prirodnom stanju i koja je prethodila tehnikama topljenja i izdvajanja čistih metala i stvaranja legura koje se javljaju na opisima drugih štitova.

Za navođenjem materijala sledi opis scena izrađenih na štitu (144–313). U centru se nalazi aždaja okružena sa dvanaest zmija, čija je uloga da zastrašuju Heraklove neprijatelje škrgućući zubima dok je junak u boju. Ova slika ukazuje na jednu od najstarijih funkcija koju je štit mogao preuzeti od egide, funkciju apotropēja, koja simbolički nadgrađuje doslovnu ulogu štita kao zaštite od neprijateljskih udaraca i projektila. Takav je slučaj i sa glavom Gorgone na Ateninoj, odnosno Zevsovoj, egidi u *Ilijadi* (V, 741–742)¹⁶ kao i na opisu Agamemnonovog štita u istome spevu (XI, 36–37) 17. U Homerovom opisu ovoga štita nalazimo i izraz μέλανος κύανιοι (XI, 35)¹⁸ koji bi mogao da upućuje na neidentifikovani materijal na Heraklovom štitu – κύανος. Osim toga, štitu se pripisuje i epitet πολυδαίδαλον, bogato ukrašen, koji, kako je pokazao Albert Bejts Lord, kod Homera jedino na ovome mestu stoji uz štit, a koji nalazimo i na Heraklovom štitu (315), dok se na ostalim mestima vezuje za oklop (Parisov u *Il.* III, 358; Menelajev u IV, 136; Hektorov u VII, 252 i Odisejev u XI, 436). Ovo je navelo Lorda da zaključiti kako Heraklov štit može da se dovede u mnogo snažniju vezu sa Agame-

15) Klaus Fittschen, *Der Schild des Achilleus, Archaeologia Homerica*, Bd. 2, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1973, str. 20.

16) „ἐν δέ τε Γοργεῖ κεφαλῇ δεινοῖο πελώρου
δεινῆ τε σμερδνῆ τε, Διὸς τέρας αἰγιόχοιο.”

[„na njoj je glava Gorge strahovite nemani one,
grozna i užasna, čudo to egidonoše Diva.”]

Svi navodi iz *Ilijade* dati su prema izdanju: Homer, *Homeri Opera in five volumes*, Oxford University Press, Oxford, 1920. [Homer, *Ilijada*, preveo Miloš N. Đurić, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd, 2002.].

17) „τῆ δ' ἐπὶ μὲν Γοργῶ βλοσυρῶπις ἐστεφάνωτο
δεινὸν δερκομένη, περὶ δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε.”

[„I mrkogleda Gorga na štitu bila je onde
s pogledom strašnim, a behu oko nje Dimos i Fobos.”]

18) „λευκοί, ἐν δὲ μέσοισιν ἔην μέλανος κύανιοιο.”
[„belih kvrga, a srednja od plavkastog bejaše nada”].

mnonovim, nego sa Ahilejevim štitom.¹⁹ Na kraju predstava o aždaji i zmi-jama na Heraklovom štitu (144–163) može se povezati i sa opisom Tifona na Hipomedontovom štitu koji Eteoklu opisuje glasnik u *Sedmorici protiv Tebe* (489–498)²⁰.

Stihovi 146–160, koji popunjavaju prostor između slike aždaje i slike dvanaest zmijskih glava, predstavljaju izuzetno problematično mesto u pesmi. Nakon opisa aždaje pesnik opisuje Eridu, koja lebdi nad aždajinom glavom (147–149), dodajući da je ona oduzela pamet mnogima:

οἵτινες ἀντιβίην πόλεμον Διὸς υἱὶ φέροειν

koji se začinjat' boja sa Divovim namere sinkom. (150)

Ovaj stih se, međutim, u istom obliku ponavlja i posle opisa zmija (163), zbog čega ga mnogi autori smatraju za interpolaciju. Dalje, stihovi 151–153:

τῶν καὶ ψυχὰὶ μὲν χθόνα δύμεναι Ἄιδος εἴσω
κάκκιον, ὅστέα δὲ σφι περὶ ῥίνοιο σαπείσης
Σειρίου ἀζαλέοιο μελαίνῃ πύθεται αἶψ.

Njihove duše pod zemlju siđu u Hadovo carstvo dok na zemljici crnoj pod Sirius-zvezdom što suši i pali, trunu im kosti i koža se kida na njima.

mogli bi se dovesti u vezu sa Ilijadom (I, 3–4)²¹ i Odisejom (XII, 45–46) 22. Za stihove 154–155, u kojima se javljaju neobične personifikacije Pote-re (Προῖωξις), Bega (Παλίωξις), Tutnjave (Ῥομαδος) i Pomora ljudskog

19) Albert Bates Lord, *The Singer Resumes the Tale*, Cornell University Press, Ithaca, 1995, str. 87.

20) Aeschylus, *Aeschylus*, with an English translation by Herbert Weir Smyth, Ph. D. in two volumes. Vol. I, *Seven Against Thebes*, Herbert Weir Smyth, Harvard University Press, Cambridge, 1926. [Ešhil, Sofoklo, Euripid, *Sabrane grčke tragedije*, preveli Koloman Rac i Nikola Majnarić, I. P. Lim, Beograd, 1990.]

21) „πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν ἠρώων, αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κύνεσσιν“
[„duše pak mnogih junaka jakih posla Aïdu, a njih učini same da budu pljačka za psine“]

22) „...πολύς δ' ἄμφ' ὅστεόφιν θίς ἀνδρῶν πυθομένων, περὶ δὲ ῥίνοι μινύθουσι.“
[„...a leže oko njih gomile kosti mnogih istrulih ljudi, na telima sahne im koža.“]

(Ἀνδροκτασίη), kojih nema kod Homera, ali se poslednja javlja kod Hesioda (Th. 228), kao i za stih 160, naučnici smatraju da su poslužili za ukla-panje stihova koje u identičnom obliku nalazimo u Ilijadi, upravo u opisu Ahilejevog štita (XVIII, 535–538). To su stihovi 156–159:

ἐν δ' Ἔρις ἐν δὲ Κυδοιμός ἐθύνεον, ἐν δ' ὀλοῇ Κῆρ,
ἄλλον ζῶν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον,
ἄλλον τεθνηῶτα κατὰ μόθον ἔλκε ποδοῖν:
εἶμα δ' ἔχ' ἄμφ' ὤμοισι δαφοινεὸν αἵματι φωτῶν.

Svađa se navali, Strava, pa još i smrtonosna Kera
jednog tek ranjenog držeć', a drugoga čitavog jošte,
trećega već ubijenog po boju vukuć' za noge:
plašt joj bejaše rumen na plećima od krvi ljudske²³

Iz navedenih razloga cela se deonica od 150. do 160. stiha smatra za interpolaciju bez koje bi se logično na sliku aždaje, zaključno sa stihom 149, nadovezivala slika zmija koje su škripom zuba plašile Heraklove protivnike u stihovima 161–162 i 164–167:

ἐν δ' ὀφίων κεφαλαὶ δεινῶν ἔσαν, οὐ τι φατειῶν,
δώδεκα, ταὶ φοβέεσκον ἐπὶ χθονὶ φύλ' ἀνθρώπων [...]
τῶν καὶ ὀδόντων μὲν καναχὴ πέλεν, εὖτε μάχοιτο
Ἀμφιτρωνιάδης, τὰ δ' ἔδαιετο θαυματὰ ἔργα.

I zmijskih dvanaest glava neizrečnih stajahu tamo:
plašahu one plemena junaka mnoga zemaljska [...]
jer šrgutahu zubima strašno dok Amfitritonov
sin u tom bejaše boju; a blistaše čudesno delo.

Zastrašujuće zmije na Heraklovom štitu deo su jedne u antičkoj knji-ževnosti neponovljene pesničke tehnike u kojoj kretanje tela na površini štita nije rezultat imaginacije samoga opisivača koji nepokretne predmete stavlja u akciju kako bi življe dočarao svoj opis, kakav je slučaj sa Ahileje-

Homer, *Homeri Opera in five volumes*, Oxford University Press, Oxford, 1920. [Homer, *Odiseja*, preveo Miloš N. Đurić, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd, 2002.].

23) Neznatna razlika pojavljuje se u prvom od navedenih stihova. Kod Homera stoji ὀμίλεον (nađu se), dok u *Heraklovom štitu* čitamo ἐθύνεον (navale).

vim štitom, već imanentnog svojstva opisanog predmeta koji je predstavljen kao živa i promenljiva celina.

Posle ovog opisa sledi opis borbe lavova i veprova (168–177), koji prati i borba Lapita i Kentaura (178–190), jedan od omiljenih motiva u antičkom pesništvu i slikarstvu. Poslednju sliku u kojoj se nabrajaju dva tabora junaka načinjenih na štitu od srebra i zlata Vilijam Talman vidi kao savršen primer paralelne strukture u epskom pripovedanju u kojoj se dva elementa postavljena jedan *nasuprot* drugog (Lapiti i Kentauri) dovode u ravnotežu kroz upotrebu identičnih sintaksičkih obrazaca i izraza. Talman ovakvu strukturu suprotstavlja kružno organizovanom pasažu koji prethodi.²⁴ U njemu se prvo pripoveda o dva čopora koji kidišu jedni na druge, da bi se potom opis preselio na jednu konkretnu sliku lava i dva zaklana vepra. Na kraju, ova slika se opet zaokružuje u predstavi o celini dva tabora koji se međusobno napadaju. Ovde se, dakle, dva elementa (veprovi i lavovi) postavljaju u cikličnu strukturu opšte-pojedinačno-opšte, odnosno opšte *naspram* pojedinačnog i pojedinačno *naspram* opšteg. Na ovakvim mestima može se delom uočiti kako je funkcionisao složeni mehanizam formu-*lâ* koje je usmena književnost razvijala tokom više stotina godina kako bi sačuvala sećanje na svoje priče i tok njihovog izlaganja sve dok one konačno nisu dobile priliku da se utvrde kao pisani tekst.

Stihovi 191–200, koji slede za opisom borbe Lapita i Kentaura, zatvaraju niz ratnih predstava na štitu. U njima su prikazani Ares, kako pod punom ratnom opremom i u društvu svojih sinova, Straha i Užasa, bodri vojnike u boju, i Atena, koja se noseći egidu, koplje i zlatni šlem priključuje bici.²⁵ Kao antiteza slikama rata i ratnih užasa dolazi slika zbora bogova na Olimpu praćenog Apolonovom svirkom i pesmom Muza (201–206) o kojima govori i Hesiod (*Th.* 36–40). Potom se u stihovima 207–215 opisuje luka izrađena od „ključala kalaja“, materijala o čijoj upotrebi svedoči i *Teogonija* (862–864), a koju izvesni autori smatraju za alegoriju vezanu za mit o Perseju, koji će biti opisan odmah nakon slike ribara koji sedi na žalu spremajući se da baci svoju mrežu u vodu (213–215). Naime, ribar bi mogao biti Diktus, koji je iz mora izvukao drveni kovčeg u kome su bili Danaja i mali Persej.²⁶ Prema ovom tumačenju, Diktus

24) William G. Thalmann, *Conventions of Form and Thought in Early Greek Epic Poetry*, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, 1984, str. 24.

25) U sličnim okolnostima dva božanstva se javljaju i u opisu Ahilejevog štita u *Ilijadi* (XVIII, 516–519).

26) Nakon što je Danaja zatrudnela sa Zevsom, koji joj se javio u vidu zlatne kiše, i rodila Perseja, njen otac Atkvisije u strahu od proročanstva da će ga sa prestola zbaciti sopstveni unuk stavi majku i dete u drveni kovčeg i baci ih u more. Na obali ostrva Perifoks pronašao ih je ribar Diktus, brat ostrvskog kralja Polidekta.

čeka Perseja da se vrati iz pohoda na Gorgone. Ovaj pohod opisan je u stihevima 216–237 i može se dovesti u direktnu vezu sa apotropejskom funkcijom egide koja se transponovala i na Heraklov štit. Naime, Persej u svojoj torbi nosi glavu Meduze, koja će, kako stoji u mitu, kao votivni dar Ateni završiti na njenoj egidi, a kasnije i na Agamemnonovom štitu. Mit o ubijanju Meduze takođe je neraskidivo vezan za štit kao apotropejon pošto Persej ubija ovo čudovište, koje je skamenjivalo pogledom, tako što nalazi njegov odraz na svom štitu od medi, kako navodi Apolodor u *Biblioteci* (II, 4.2). Persej, pored štita, na svome pohodu nosi i tri magična predmeta koji treba da mu obezbede zaštitu, a koje opisuje i Apolodor (II, 4.3) – krilate sandale Hermesove, Hadovu kapu nevidimku i srebrnu torbu u kojoj nosi glavu čudovišta.

Slika Perseja koji u trku beži od Gorgona nakon što je izvršio svoj podvig (228–233) nesumnjivo predstavlja jednu od najvećih novina u tehnici konstituisanja retoričke figure ekfrazе:

αὐτὸς δὲ σπεύδοντι καὶ ἐρρίγοντι ἑοικῶς
Περσεὺς Δαναΐδης ἐπιταίνετο. ταὶ δὲ μετ' αὐτὸν
Γοργόνες ἄπλητοὶ τε καὶ οὐ φαταὶ ἐρρώοντο
ίμεναι μαπέειν. ἐπὶ δὲ χλωροῦ ἀδάμαντος
βαίνουσέων λάχεσκε σάκος μεγάλῳ ὀρυμαγδῶ
ὀξέα καὶ λιγέως (Moj kurziv)

I Persej, Danaje sinak, na štitu stajaše tako
kao da hrleć' u strahu od nevolje opružen beži.
Srljahu za njim Gorgone neizrečne hoteć' junaka
stići; dok zeleno bledim adamantom trčahu oni,
oštru po štitu jeku i tutnjavu dizahu glasnu
na sve strane... (Moj kurziv)

Ona se prvenstveno očituje u sinestetičkoj prirodi opisa prizorâ na štitu. Naime, pored opisivanja scena rečeničnim konstrukcijama sa glagolima kretanja kojima se postiže efekat iluzije pomeranja figura na njegovoj površini, kakav je ranije bio slučaj sa slikom dvanaest zmijskih glava, na Heraklovom štitu postoji i karakteristično svedočenje o prisustvu akustičkih efekata. To svedočenje se, međutim, ne odnosi na tumačenje određenog prizora zatvorenog u domen sopstvene priče u kojoj bi neka situacija mogla da se „pročita” sa onomatopejskim implikacijama. Drugim rečima, zvuk nije deo predstavljenog sveta na štitu koji je pored svojih vizuelnih

karakteristika obogaćen i slojem zvučanja, već se ukazuje na akustičku vezu predstavljene stvarnosti na štitu sa samim fizičkim karakteristikama materijala od koga je štit izrađen. To znači da dočarani zvuk nije uslovljen kontekstom same priče koja je slikovito opisana na površini štita, već kontekstom sudara te priče sa realnošću predmeta koji je opisuje – on ne nastaje u predstavljenom svetu Perseja i Gorgona, već u svetu Herakla i njegovog štita, koji odzvanja zbog njihove trke. Susret imaginacije sa stvarnošću njenog medijuma ili, tačnije, dva različita stupnja imaginacije, pošto je i sam štit njen produkt, ima za posledicu da se *poesis* ostvare u isticanju Hefestovog rukotvorstva neprestano smenjuje sa *poesis*-om sprovedenim kroz pesnikov opis njegovog dela, pri čemu se na prvom stupnju ekfrazе javlja svedočenje o samome predmetu (Hefest ima ulogu ποιητής-a), dok se na njenom drugom stupnju prodire dublje u okolnosti događaja na koje predmet upućuje (pesnik ima ulogu ποιητής-a). Karakterističnost ovoga opisa verovatno na najbolji mogući način ukazuje na onu složenu sveobuhvatnost značenja pojma ποιεῖν u odnosu na više diferencirani pojam τέχνη, donoseći nove i interesantne uvide u prirodu klasične oralne tradicije i poetike.

Slična pitanja se otvaraju i u prizoru koji prethodi ovome opisu gde je Persej predstavljen kako „lebdi“ bez oslonca nad štitom (216–218):

ἐν δ' ἦν ἠκυόμου Δανάης τέκος, ἰππότα Περγσεύς,
οὐτ' ἄρ' ἐπιψάυων σάκεος ποσὶν οὐθ' ἑκάς αὐτοῦ

Lepokose Danaje sinak lebdeše atlija Persej
stopalom ne tičuć zemlju, već nad njom postavljen vešto

Neobičan položaj junaka nagoni i samoga opisivača da prokomentariše kako prizor „čudo beše za oko“ (219)²⁷. Na ovome mestu, kao i na prethodnom, određivanje okolnosti u kojima se nalazi Persej uslovljeno je medijumom na kome je predstavljen. On kao da se na trenutak odvaja od površine štita da bi u sledećem već trčao po njemu stvarajući buku na metalu. Opis Heraklovog štita tako stvara iluziju da je čitalac u stvari posmatrač jednog realnog štita koji mu stoji pred očima. Ova iluzija se ostvaruje dvostruko – tako što čitaoca čini posmatračem prizora na štitu, ali istovremeno i sudio-

27) Upravo ovo „čudo“ (θαῦμα), kako naglašava Beker, predstavlja najvažnije sredstvo u izgradnji upečatljive ekfrazе. Andrew Sprague Becker, *The Shield of Achilles and the Poetics of Ekphrasis*, Rowman and Littlefield, London, 1995, str. 34.

nikom događaja koji su predstavljeni na njemu. Opis materijala tako već na početku pretvara slušaoca priče u gledaoca fizičke površine štita i priprema ga za prizore koji će na njemu biti opisani i u koje će neminovno i sam biti uvučen. Sa druge strane, čitaoci se neprestano „izvlače“ iz priče o događajima na štitu i vraćaju u svet opisivača zahvaljujući njegovim formulaičnim izrazima-komentarima, kakav je na primer izraz „ko da su živi“, koji nas podsećaju „da ‘gledamo’ ljudski odgovor na predstavljene pojave, a ne same te pojave”.²⁸ Međutim, čak i tada ostajemo u svetu Herakla i Kikna slušajući i gledajući svedočenje o čudu koje može da bude samo proizvod magije jednoga boga kakav je bio Hefest, čija je kovačnica bez konkurencije dala gotovo sve predmete koji su bili vredni ekfrazе u epskom junačkom pesništvu antike.²⁹ Osim na prisustvo pripovedača Heraklov štiti na kraju ukazuje i na problematičnost samoga jezika pomoću kojega pripovedač treba da pretvori vidljive predstave u reči. To se može uočiti i na osnovu upotrebe prideva „neizreciv“, koji se pojavljuje uz aždaju (οὗ τι φατειός, 144), glave zmija (οὗ τι φατειῶν, 161) i Gorgone (οὐ φαται, 230).³⁰ Različite tehnike pretakanja slika u reči, a zatim njihova ponovna transformacija u slike i zvukove sa jasnim ciljem oživljavanja statičnih prizora u ekfrazama na Heraklovom štitu mogu se tumačiti kao jedna poetička konstanta koja je neraskidivo vezana za ovu retoričku figuru i koja je potvrđena i na drugim opisima štitova u antici. Međutim, ono što ovu ekfrazu čini posebnom u odnosu na ostale ekfrazе slavnih antičkih štitova i drugih Hefestovih tvorevina jeste činjenica da se ove tehnike ne ograničavaju samo na opisivanje prizora u njihovom međusobnom odnosu, već se obogaćuje i kroz ukazivanje na njihove odnose prema medijumu na kome su predstavljeni i, konačno, u odnosu na funkcije i karakteristike samoga medijuma.

Persejeva avantura otvara novi niz ratnih slika koje su predstavljene u stihovima 238–270. U prvom delu (238–247), koji je nelogično prekinut svedočenjem o Hefestovom rukotvorstvu u stihu 244, opisuje se opsada nepoznatog grada:

ἄνδρες ἐμαρνάσθην πολεμῖα τεύχε' ἔχοντες,
τοὶ μὲν ὑπερ σφετέρης πόλιος σφετέρων τε τοκῆων

28) Ibid.

29) v. Marie Delcourt, *Héphaïstos ou la légende du magicien*, Les Belles Lettres, Paris, 1982.

30) Zbog toga Beker zaključuje da „Heraklov štiti eksplicitno ukazuje na odnos između publike i opisivača, opisivača i jezika opisa, opisa i vizuelne reprezentacije, i, konačno, vizuelne reprezentacije i njenog referenta.” Andrew Sprague Becker, *The Shield of Achilles and the Poetics of Ekphrasis*, Rowman and Littlefield, London, 1995, str. 36.

λοιγὸν ἀμύνοντες, τοὶ δὲ προθέειν μεμαῶτες.
πολλοὶ μὲν κέατο, πλέονες δ' ἔτι δῆριον ἔχοντες
μάρνανθ'· αἶ δὲ γυναῖκες εὐδμήτων ἐπὶ πύργων
χαλκῶν ὄξυ βόων, κατὰ δ' ἔδρύπτοντο παρειάς,
ζωῆσιν ἱκελαί, ἔργα κλυτοῦ Ἥφαιστοιο.
ἄνδρες δ', οἱ πρεσβῆες ἔσαν γῆράς τε μέμαρπεν,
ἄθροοι ἔκτοσθεν πυλέων ἔσαν, ἂν δὲ θεοῖσι
χειῖρας ἔχον μακάρεσσι, περὶ σφετέροισι τέκεσσι
δειδιότες.

Iza se borahu ljudi oružje noseći bojno:
grad svoj branjahu jedni, od propasti očeve svoje,
drugi ga razruši' šćahu i odneti sve iz njega,
mrtvi već ležahu mnogi, a drugi se borahu jošte.
Ridahu žene na kulama građenim lepo od medi
gorko i obraze svoje kidahu k' o da su žive;
takvo bejaše delo rukotvorca Hefesta slavnog.
Skupe se napolju ljudi mnogi što starost ih uze
pod svoje, dizahu ruke ka blaženim bozima oni
moleć' za svoje se mlade i strahujuć' njima za život.

Ova slika predstavlja verovatno jednu od najupečatljivijih podudarnosti sa Ahilejevim štitom i mogla bi da ukaže na postojanje zajedničkog epskog inventara iz koga su oba pevača uzimala svoju građu, pri čemu je efekat koji postiže pevač *Heraklovog štita* nesumnjivo mnogo snažniji od svedenijeg svedočenja u *Ilijadi* (XVIII, 509–515):

τὴν δ' ἑτέρην πόλιν ἀμφὶ δὺω στρατοὶ ἦατο λαῶν
τεύχεσι λαμπόμενοι: δίχα δὲ σφισιν ἦνδανε βουλή,
ἠὲ διαπραθέειν ἢ ἀνδιχα πάντα δάσασθαι
κτῆσιν ὄσσην πτολίεθρον ἐπήρατον ἐντὸς ἔεργεν:
οἱ δ' οὐ πω πείθοντο, λόχω δ' ὑπεθωρήσσοντο.
τεῖχος μὲν ῥ' ἄλοχοί τε φίλαι καὶ νῆπια τέκνα
ῥύατ' ἐφεσταότες, μετὰ δ' ἀνέρες οὐς ἔχε γῆρας:

A drugi grad su dva opkolila tabora sjajuć'
u ruhu bojnom, a želja u duši im dvoguba beše;
il' da se razruši grad il' na dva se podeli dela

sve što umilni grad imanja u sebi ima.
Još ih ne slušahu, no zasedu spremahu tajno.
Samo su žene i luđana deca na zidu
stajali braneći grad i s njima slabotinje starci.

U drugome delu (248–270) slika opsade grada se pretapa u opštu sliku boja čiji je efekat pojačan opisom nezasutih Kera, koje piju krv palim ratnicima i koje se izjednačuju sa Mojrama, Atropom, Klotom i Lahesom, u stihovima 258–260. Zbog toga što je do ovoga izjednačavanja dve različite grupe božanstava došlo tek u kasnijim verzijama mitova ovi stihovi se smatraju za interpolaciju.³¹ Slike rata na kraju ponovo smenjuju slike mira u stihovima 271–312, u kojima je opisano svatovsko veselje u gradu, koji je verovatno mitska Teba. Ova slika je u analognom, mada dosta sažetijem maniru opisana i na Ahilejevom štitu (XVIII, 490–496), gde se takođe svedoči o sceni dovoženja mlade na kolima u bračnu ložnicu kod ženika, svadbenim pesmama i kolu momaka i devojaka, što ukazuje na još jedan karakteristični epski topos koji je bio predmet različitih književnih obrada.

Na opis grada nastavlja se i opis seoskih radova³² u stihovima 286–301, čije elemente nalazimo i na Ahilejevom štitu. Motiv žetve iz stihova 288–291 u sličnom obliku javlja se i kod Homera (XVIII, 550–554), dok se između opisa radova u vinogradu iz stihova 292–301:

οἱ δ' ἐτρούγων οἶνας δρεπάνας ἐν χερσὶν ἔχοντες,
οἱ δ' αὐτ' ἐς ταλάρους ἐφόρουν ὑπὸ τρουγητήρων
λευκοὺς καὶ μέλανας βότρουας μεγάλων ἀπὸ ὄρχων,
βριθομένων φύλλοισι καὶ ἀργυρέης ἐλίκεσσιν.
οἱ δ' αὐτ' ἐς ταλάρους ἐφόρουν. παρὰ δέ σφισιν ὄρχος
χρῦσεος ἦν, κλυτὰ ἔργα περιφρονος Ἥφαιστοιο,
σειόμενος φύλλοισι καὶ ἀργυρέησι κάμαξι,
τοῖ γε μὲν αὖ παίζοντες ὑπ' ἀυλητήρι ἕκαστος
βριθόμενος σταφυλῆσι: μελάνθησάν γε μὲν αἶδε.
οἱ γε μὲν ἐτρέπεον, τοῖ δ' ἦρουν.

drugi kosir u ruci držeć' otkidahu grožđe,
potom u korpe skupljači stavljahu grozdove zrele

31) Njih nalazimo, verovatno isto kao naknadno dodate, i u *Teogoniji* (217-219). Hesiod, *Theogony, Works and Days*; Theognis, *Elegies*, translated by Dorothea Wender, Penguin Books, Harmondsworth, 1977. [Hesiod, *Teogonija*, preveo Marko Višić, Unireks, Podgorica, 2008².]

32) O privrednim i društvenim okolnostima u Homerovim i Hesiodovim epovima vidi: William Bruce, *The State of Society in the Age of Homer*, Belfast, 1827.

velike, crne i bele, između dugačkih loza
teške što behu od lista i imahu kolje od srebra.
Treći prebirahu grožđe u korpama, za njima zlatan
stajаше vinograd – sjajno rukotvorca Hefesta delo,
zbijahu nanovo šale prateći pesmu frulaša.
Treptaše lišće na njemu, a kolje od srebra je im' o,
težak on beše od grožđa što zrélo je postajuć' crno.
Jedni su gnječili grožđe, a sok ceđahu drugi

i stihova 561–563 i 567–568³³ u opisu Ahilejevog štita može uspostaviti jedna veoma upečatljiva paralela kako po motivima tako i po njihovoj organizaciji u celinu prikazane slike. Opis vinograda na Heraklovom štitu u stihovima 293–300, međutim, po mišljenju većine proučavalaca predstavlja dve različite varijante nesrećno spojene u jednu celinu. Mazon pretpostavlja da su stihovi 293–295 interpolacija zbog toga što je loza nelogično opisana kao otežala od lišća, a ne od ploda. Sa druge strane, i stihovi 296–300 mogu da budu interpolacija u kojima se, kao što je bio slučaj i sa opisom Persejevog podviga, javlja neobičan prekid da bi se posvedočilo o Hefestovom rukotvorstvu u stihu 298, ali oni obezbeđuju jasniji i logičniji opis od prve celine.

Na kraju niza scena na štitu predstavljeni su i lov i trka dvokolica (302–313) koja bi mogla da se dovede u vezu sa igrama u Patroklovu čast, koje Ahejci organizuju u XXIII pevanju *Ilijade*. Kompozicija prizora na štitu ciklično se zatvara opisom okeana po kome plove labudovi na obodu štita u stihovima 314–317:

ἀμφὶ δ' ἴτυν ῥέεν Ὀκεανὸς πλήθοντι ἑοικώς,
πᾶν δὲ συνεῖχε σάκος πολυδαίδαλον, οἳ δὲ κατ' αὐτὸν
κύκνοι ἀερσιπῶται μεγάλ' ἤπνον, οἳ ῥά τε πολλοὶ
νῆχον ἐπ' ἄκρον ὕδωρ: παρὰ δ' ἰχθύες ἐκλονέοντο.

33) „ἐν δ' ἐτίθει σταφυλῆσι μέγα βροίθουσαν ἀλωήν
καλὴν χρυσεῖην: μέλανες δ' ἀνὰ βότρους ἦσαν,
ἐστῆκει δὲ κάμαξι διαμπερὲς ἀργυρῆσιν...
παρθενικαὶ δὲ καὶ ἡῖθεοι ἀταλά φρονέοντες
πλεκτοῖς ἐν ταλάροισι φέρον μελιγδέα καρπόν.”
„Vinograd izradi potom i velik i obilan grožđem,
lep i zlatan, te svi već grozdovi bejahu crni,
a na srebrnom kolju se vite povijahu loze...
Devojke mlade i momci pored njih veseli slatko
nošahu medeno grožđe u koševima pletenim.”

S kraja na obodu štita ležaše golem Okean,
talasa mnogo u njemu bogato sazdanih beše;
Lebdehu labudi nad njim visoko klikćući snažno,
drugih pak plovljaše mnogo, a plivahu uz njih i ribe.

koji na mnogo upečatljiviji i slikovitiji način opisuje isti predmet predstavljen ivici Ahilejevog štita (XVIII, 607–608):

ἐν δ' ἐτίθει ποταμοῖο μέγα σθένος Ὀκεανοῖο
ἄντυγα πὰρ πυμάτην σάκεος πύκα ποιητοῖο.

Najzad veliku vodu okeansku izradi silnu
s kraja uz ivicu štita što čvrsto bejaše složen.

Na osnovu svega navedenog jasno je da su predstave na Heraklovom štitu imale sve uslove da se u autoritativnom kontekstu problematike atribucije i datiranja teksta odrede kao slaba imitacija dva epičara, odnosno kao imitacija opisa homerskog štita. Međutim, ukoliko se opis Heraklovog štita podvrgne jednom analitičkom čitanju sa aspekta retoričke figure ekfrazе, na čije smo mogućnosti i implikacije težili da ukažemo u ovome radu, može se uočiti kako Heraklov štit u izvesnom broju svojih pesničkih osobenosti postiže mnogo snažniji efekat od drugih sličnih opisa kod Homera i u antičkoj književnosti uopšte. Ako se tome pridoda i činjenica da se oživljavanje prizora na Ahilejevom (i kasnije Enijinom) štitu u određenoj meri može tumačiti i u funkciji amplifikacije samog stvaralačkog čina boga Hefesta (zbog toga što su oba štita prikazana u svome nastajanju), pre nego u funkciji njihovih imanentnih karakteristika, Heraklov štit, kao jedini predstavljen u vidu zavišenog proizvoda božanske kovačnice, nesumnjivo zaslužuje posebno mesto u klasičnoj epskoj tradiciji. U njegovim fantastičnim prizorima, koji i samoga opisivača nagone da zastane pred čudom čineći da Homer na momente izgleda čak pomalo indiferentan prema svom predmetu u odnosu na utisak koji na pesnika koliko i na čitaoca ostavlja ovo neobično delo, ipak se može pronaći i nešto više od slepog podražavanja već postojećih epskih obrazaca. To je i razlog više da se njegove intertekstualne relacije sa Homerovim i Hesiodovim epovima oslobode od svake autoritativne jednosmernosti koja bi počivala na neubedljivoj pretpostavci o direktnim uticajima, i postave u analitički kontekst koji bi omogućio da se epskoj građi pri-

stupi sa svešću o zajedničkoj oralnoj tradiciji, čije se bogatstvo tema i oblika u ovim delima otelotvorilo samo kao još jedna od nebrojenih mogućnosti kombinovanja materijala kojim je raspolagala.

Literatura

AESCHYLUS, *Aeschylus*, with an English translation by Herbert Weir Smyth, Ph. D. in two volumes. Vol. I, *Seven Against Thebes*, Herbert Weir Smyth, Cambridge: Harvard University Press 1926.

ANON, „Life and Writings of Hesiod“, *The Quarterly Review*, No. 113, vol. 47, London 1832.

ATHENAEUS, *The Deipnosophists, or banquet of the learned*, translated by C. D. Yonge, London: Henry G. Bohn 1854.

BECKER, Andrew Sprague, *The Shield of Achilles and the Poetics of Ekphrasis*, London: Rowman and Littlefield 1995.

BRUCE, William, *The State of Society in the Age of Homer*, Belfast 1827.

DELCOURT, Marie, *Héphaistos ou la légende du magicien*, Paris: Les Belles Lettres 1982.

EDWARDS, G. P, *The Language of Hesiod in its Traditional Context*, Oxford: Blackwell 1971.

ESCHENBURG, Johann Joachim, *Manual of Classical Literature*, translated by N. W. Fiske, Philadelphia: Key and Biddle 1836.

ESHIL/ SOFOKLO/ EURIPID, *Sabrane grčke tragedije*, preveli Koloman Rac i Nikola Majnarić, Beograd: I. P. Lim 1990.

FITTSCHEN, Klaus, *Der Schild des Achilleus*, *Archaeologia Homerica*, Bd. 2, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht 1973.

HESIOD, *Hesiod, the Homeric Hymns and Homerica*, with an English translation by Hugh G. Evelyn-White, Cambridge: Harvard University Press; London: William Heinemann 1914.

HESIOD, *Teogonija*, preveo Marko Višić, Podgorica: Unireks 2008.

HESIOD, *The Epics of Hesiod*, with an English commentary by Frederick A. Paley, London: Whittaker and Co 1861.

HESIOD, *Theogony, Works and Days; Theognis, Elegies*, translated by Dorothea Wender, Harmondsworth: Penguin Books 1977.

HESIOD, *Theogony, Works and Days, Shield*, translation, introduction and notes by Apostolos N. Athanassakis, Maryland: The John Hopkins University Press 2004.

HESIOD, *The Works of Hesiod*, translated from Greek by Thomas Cooke, London: John Wood and Ch. Woodward 1740.

HESIODOS, *Hesiodi Scutum Herculis, lectionibus commentarioque instruxit* David Iacobus van Lennep, Amstelodami: Ioannem Müeller 1854.

HOMER, *Homeri Opera in five volumes*, Oxford: Oxford University Press 1920.

HOMER, *Ilijada*, preveo Miloš N. Đurić, Beograd: Zavod za udžbenike i nastavna sredstva 2002.

HOMER, *Odiseja*, preveo Miloš N. Đurić, Beograd: Zavod za udžbenike i nastavna sredstva 2002.

JANKO, Richard "The 'Shield of Heracles' and the legend of Cycnus", *Classical Quarterly*, 36, I, 1968. pp. 38-59.

LESKY, Albin, *Povijest grčke književnosti*, preveo Zdeslav Dukat, Zagreb: Golden marketing 2001.

LONGINUS, *On the Sublime*, William Rhys Roberts, Cambridge: Cambridge University Press, 1907.

LORD, Albert Bates, *The Singer Resumes the Tale*, Ithaca: Cornell University Press 1995.

MARTIN, Richard P, "Pulp epic: the Catalogue and the Shield", *The Hesiodic Catalogue of Women, Constructions and Reconstructions*, ed. Richard Hunter, Cambridge: Cambridge University Press 2005.

MUSIĆ, August, *Povijest grčke književnosti, dio I: Povijest grčke poezije u klasično vrijeme*, Zagreb: Matica hrvatska 1893.

MÜLLER, Karl Otfried, *History of the Literature of Ancient Greece*, London: Baldwin and Cradock 1840.

NAGY, Gregory, *Greek Mythology and Poetics*, Ithaca: Cornell University Press 1990.

NEDELJKOVIĆ, Vojin, „Štit“, *Vidici*, br. 257/8, Beograd 1988.

PLINY THE ELDER, *The Natural History*, John Bostock, M.D., F.R.S. H.T. Riley, Esq., B.A, London: Taylor and Francis 1855.

POLYBIUS, *Historiae*, Theodorus Büttner-Wobst after L. Dindorf, Leipzig: Teubner 1893.

SINCLAIR, Thomas Alan „Hesiod“, u: *The Oxford Classical Dictionary*, ed. M. Cary et al, Oxford: Clarendon Press 1957.

THALMANN, William G, *Conventions of Form and Thought in Early Greek Epic Poetry*, Baltimore and London: The John Hopkins University Press 1984.

Summary

Poem of the shield – a contribution to comparative study of the pseudo-Hesiodic Shield of Herakles

The paper elaborates one of the most troublesome texts in classical literature, the *Shield of Herakles*, the poem consisting of 480 hexameters which is usually attributed to Hesiod Ascraean. The first part of the paper deals with still unresolved issues of placing the text within the history of classical literature. We discuss the question of the poem's authorship, which has been denied to Hesiod on the basis of a testimony of Aristophanes of Byzantium. The issue of not knowing the author raises the question of dating. It is believed today, based on the opinions of authorities, that the *Shield* was created after the time of Hesiod, for which there is no convincing evidence whatsoever. Furthermore, it is thought that the *Shield of Herakles* is an inferior imitation of the *Shield of Achilles*, described in the Book 18 of Homer's *Iliad*, even though the opposite could be claimed as well, and with the same level of certainty.

Based on such reasons, the analysis of the *Shield* in the second part of the paper is conducted in the context of literary relations with epics of Homer and Hesiod. However, our analysis does not take into consideration the undisputed authority of these two poets, which has often been the manner in which studies of this type were composed, but it instead rests on the idea of a possible broader epic oral tradition from which both these authors of the greatest ancient Greek heroic and genealogical epics and the author of the *Shield of Herakles* could draw their inspiration.

The main goal of this study is to help that the *Shield of Herakles*, the text almost forgotten due to its less than admirable reputation, acquires the same literary significance that all other epics have. Perceiving it in such a way would enable us to redefine certain issues of formation and development of the classical epic.

Alain Blanchard

Professeur émérite à la Sorbonne (Paris IV)

La double mort du poète Théocrite

Abstract: Depuis L.C. Valckenaer en 1747, l'authenticité de l'*Idylle* IX – attribuée jusque-là à Théocrite par toute la tradition – a été très généralement suspectée. Mais la découverte en 1989, par C. Meillier, d'un acrostiche numérique dans les neuf derniers vers permet de montrer, par l'absurde, qu'on ne saurait attribuer le poème à un autre auteur.

Mots-clés: Théocrite, *Idylle* IX, acrostiche numérique, tradition des textes.

Abstract: Since L.C. Valckenaer in 1747, it has been generally agreed that *Idyll* IX – ascribed to Theocritus by the whole tradition before – was spurious. But since C. Meiller discovered in 1989 a numerical acrostic in the last nine lines, it would be absurd to ascribe the poem to another author.

Key words: Theocritus, *Idyll* IX, numerical acrostic, textual tradition.

Il n'est pas très prudent pour un amateur de structures numériques de présenter ses calculs à des philologues: la patience de ces derniers est vite lassée par l'aridité des chiffres et une telle lassitude a tôt fait de s'envelopper dans le manteau du scepticisme. Aussi bien ne trouvera-t-on ici, et seulement en préambule à cette communication¹, que quelques opérations arithmétiques très simples, à seule fin de montrer de quel côté pourrait se trouver l'imprudence. Il existe donc, dans le *corpus Theocriteum* traditionnel, un étrange objet, l'*Idylle* IX, dont l'authenticité, pour reprendre la formule d'une édition française récente, «ne trouve plus guère de défenseurs à notre époque»², cela en raison de sa langue et de ses incohérences, du moins celles que, depuis Lodewijk Caspar Valckenaer en 1747, les commentateurs, parfois très acerbes, n'ont cessé de faire remarquer³. Comme on sait, l'*Idylle* IX consiste

1) Communication présentée à l'Association pour l'encouragement des études grecques en France lors de sa séance du 5 mars 2012.

2) F. Frazier, Introduction et notes à Théocrite, *Idylles* I-XI, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 185.

3) On se reportera pour un premier aperçu des critiques de ces commentateurs à l'édition par Ph. E. Legrand des *Bucoliques grecs*, Paris, Belles Lettres, 1927, t. II, p. 22-29, qui se justifie ainsi d'avoir mis l'*Id.* IX dans le «Pseudo-Théocrite». Autres bilans dans l'édition de A. S. F. Gow, *Theocritus edited with a translation and commentary*, vol. II, Cambridge, 1952², p. 185-186, et dans celle de F.

en un bref concours de chant opposant le bouvier Daphnis, qui fait l'éloge de la vie bucolique en été, et Ménéalcas, à la fois berger et chevrier⁴, qui se livre à semblable éloge en ce qui concerne l'hiver: cette fois, ni vainqueur ni vaincu, contrairement à ce qui se passe dans les deux grands concours de chants que sont les *Idylles* V et VIII, mais, après que les prix ont été donnés à chacun des deux compétiteurs, voilà que, dans les neuf derniers vers, le poète, organisateur du concours et qui avait interpellé directement Daphnis et Ménéalcas au début du poème avant de décrire simplement le déroulement des opérations, le poète donc reprend la parole pour dire adieu au Muses bucoliques, délivrant à son tour, dans les six derniers vers, un chant exaltant l'amour qu'il leur porte. Or Claude Meillier, qui croyait à l'authenticité de l'*Idylle* IX et faisait de ses neuf derniers vers la conclusion d'un recueil de dix idylles dû à Théocrite, y a découvert un acrostiche numérique, découverte qu'il a exposée dans la *Revue des Études Grecques* de 1989⁵:

| | | | | | | | | |
|------------|-------------|-----------|-------------|------------|-------------|-------------|------------|-------------------|
| B | T | M | T | I | T | O | A | Γ |
| <u>2 +</u> | <u>19 +</u> | <u>12</u> | <u>19 +</u> | <u>9 +</u> | <u>19 +</u> | <u>15 +</u> | <u>1 +</u> | <u>3</u> |
| 33 | | | 66 | | | | | total: 99. |

Je suis très sensible, pour ma part, au rapport un tiers / deux tiers, qui résulte de ces deux additions et qui confirme celui du nombre des vers, 3 et 6, composant ce final. Mais ce qui réjouissait beaucoup Meillier et lui paraissait significatif, c'était que ce chiffre 66 évoquait, par isopséphie, le nom de Daphnis, patron mythique de la poésie bucolique, ainsi caché parmi les neuf Muses⁶:

Frazier, signalée ci-dessus. Pour ce qui est des incohérences, c'est affaire de goût littéraire et il ne saurait être question de s'y aventurer ici. Les critiques d'ordre linguistique (dialecte), initiées par Valckenaer, paraissent plus sérieuses. On n'oubliera pas cependant que la langue de Théocrite, dans ses idylles bucoliques, est une langue artificielle, littéraire, et qu'on ne saurait lui appliquer les mêmes règles de reconnaissance qu'aux véritables documents dialectaux, révélés par l'épigraphie. De fait, que reproche-t-on, dans ce domaine, à l'*Idylle* IX ? Ses formes contractes: ᾠδᾶ, v. 1-2, 28, 32, παρών, v. 29, παρόντος, v. 21, οὔσιν, v. 27 ? Mais on en trouve dans les idylles non suspectées, ainsi l'*Id.* I, v. 145, 148, III, v. 38, V, v. 31. La particule ἄν (au lieu de κα ou κε), v. 24 ? On la trouve (en composition) dans l'*Id.* VII, v. 53. Quant à πρός (au lieu de ποτί), on le trouve également ailleurs, seul (*Id.* V, v. 93) ou en composition (*Id.* III, v. 19). On n'oubliera pas non plus que Théocrite a pu varier dans ses choix au long d'une carrière que l'on ne saurait a priori enfermer dans des limites trop étroites.

4) Visiblement, l'intention du poète est de faire, dans une idylle conclusive, avec seulement deux personnages, le rappel des trois grandes catégories de pasteurs: bouviers, bergers et chevriers.

5) C. Meillier, «Acrostiches numériques chez Théocrite», REG 102, 1989, p. 332.

6) Cette dernière suggestion de Meillier permet au moins de gloser sur l'origine du choix des deux nombres neuf et dix dont la combinaison structure jusque dans le détail le recueil bucolique de Théocrite (voir le tableau dans A. Blanchard, «Le recueil des *Idylles* bucoliques de Théocrite. Un

$$\Delta A \Phi N I \Sigma$$

$$4 + 1 + 21 + 13 + 9 + 18 = 66.$$

Six ans plus tard, faisant dans *Lustrum* un survol des études sur Théocrite parues depuis 1950, Adolf Köhnken a balayé d'un revers de main la découverte de Meillier, la qualifiant d'invraisemblable *Zahlenspiel*⁷. Jugement, je pense, bien expéditif et propre à faire passer à côté de l'essentiel. Pour faire ses calculs, Meillier avait considéré la valeur numérique de l'alphabet à vingt-quatre lettres qui sert à noter les ordinaux, valeur illustrée par le nombre de chants de *l'Iliade* ou de *l'Odyssée* et le premier auquel on peut songer dans le cas d'un acrostiche. Mais, comme me l'a fait remarquer Jean Irigoien, si l'on utilise, pour calculer la valeur numérique de l'acrostiche, non plus l'alphabet à vingt-quatre lettres qui sert à noter les ordinaux mais l'alphabet à vingt-sept lettres qui sert à noter les nombres cardinaux, on obtient la même proportion un tiers / deux tiers avec 342 d'un côté et 684 de l'autre, raffinement qui montre de toute évidence que quelque chose d'important est ici signalé. De fait, ce à quoi Köhnken n'avait apparemment pas songé – non plus que Meillier d'ailleurs –, c'est que le total de l'acrostiche numérique des neuf derniers vers, calculé dans le système des ordinaux, soit 99 (33 + 66), multiplié précisément par le nombre de ces vers, 9, donne 891, ce qui est par excès, à une unité près, le total des 890 vers des dix idylles bucoliques que la tradition met en tête du corpus des idylles de Théocrite – si l'on ne tient pas compte de *l'Idylle* II qu'une partie de la tradition, la famille vaticane qui sert traditionnellement de référence, intercale dans le lot bien qu'elle ne soit pas bucolique. Bien plus, ce que ni Meillier ni Köhnken n'avaient, là encore, songé à observer, c'est que si l'on fait le total des vers des cinq idylles I, III, V, VII, XI d'un côté, et des cinq autres idylles, IV, VI, VIII, IX, X de l'autre, on obtient 594 vers d'un côté et 296 vers de l'autre, soit 66 x 9 dans un cas et 33 x 9, à une unité près, dans l'autre, c'est-à-dire, très

itinéraire de reconstruction», communication au colloque «Philosophie et création esthétique» (Université de Nancy II, 13-14 mai 2004) ; publication: A. Blanchard (éd.), *Dans l'ouvrage du poète. Structures et nombres de la poésie grecque antique*. Paris, PUPS (coll. Hellenica), 2008, p. 113 ; J. Dion (éd.), *La Création littéraire et les nombres. Études dans les littératures grecque et latine*, Nancy, 2012, p. 97-98): neuf est le nombre des Muses, l'idée de Muse étant appelée par l'adresse aux Muses bucoliques en tête de l'ensemble de neuf vers qui clôture *l'Id.* IX ; six peut représenter Daphnis si l'on admet l'isopsépie possible dans les six derniers vers de cet ensemble. Les esprits de nature sceptique pourront s'en tenir au seul fait qui s'impose absolument: celui de l'importance des nombres six et neuf.

7) A. Köhnken, «Theokrit 1950-1994 (1996)», *Lustrum* 37, 1995, p. 232.

exactement les proportions observées dans l'acrostiche numérique final de l'*Idylle IX*⁸. Nous n'avons donc plus affaire ici à un simple acrostiche, mais à un cryptogramme certifiant l'authenticité d'un corpus de textes. Mais mon but n'est pas de montrer que certains philologues, et parmi les meilleurs, vont parfois trop vite en besogne et ne prennent pas garde à tout ce que peut cacher un texte; je voudrais au contraire sauver ce qui peut l'être de leur travail critique – que j'ai pu qualifier ailleurs⁹ d'hypercritique – en revenant sur la double mort de Théocrite, je veux dire d'une part sa mort physique, d'autre part sa mort symbolique comme véritable père d'un genre littéraire.

N'attendez pas de moi que je vous fasse des révélations sur le lieu et la date de la mort physique de Théocrite: je les ignore tout autant que vous. Je dirai simplement que cette mort fut prématurée, c'est-à-dire qu'elle a surpris le poète alors qu'il n'avait pas terminé un travail en cours. Sans doute était-il vieux, si les cheveux blancs qu'il avoue dans l'*Idylle XXX*, v. 13, ne sont pas un pur thème littéraire. En tout cas, c'est mon hypothèse, il avait fait, tardivement, le projet de rassembler en un recueil soigneusement organisé dix idylles de type bucolique, sélectionnées, pour la plupart au moins, dans le reste de son œuvre¹⁰ et, bien évidemment, ayant été écrites à des dates différentes¹¹. Si le type de structure rassemblant ainsi les idylles bucoliques

8) Il faut souligner ici que, dans le cas de la poésie de Théocrite, il s'agit de proportions et d'harmonie (et secondairement, dans le cas de l'acrostiche numérique, d'une garantie d'authenticité). On fera la distinction nécessaire avec les cas d'isopsépie que l'on rencontre éventuellement dans la Bible ou dans des textes chrétiens, même si cela se trouve éventuellement ici (voir ci-dessus, n. 6). S'il convient d'opérer un rapprochement, c'est avec l'architecture qu'il faut le faire. Bien des archéologues admettent en effet que les monuments grecs de l'antiquité classique ont été construits selon des proportions mathématiques très strictes.

9) A. Blanchard, «Le procès en authenticité des *Idylles VIII et IX* de Théocrite: critique et hypercritique», in P. Hummel et F. Gabriel (dir.), *Vérité(s) philologique(s). Études sur les notions de vérité et de fausseté en matière de philologie*, Paris, Philologicum, 2008, p. 35-53.

10) Cette œuvre comportait-elle d'autres idylles bucoliques que celles qui composent le recueil ? Dans le *corpus Theocriteum*, on en repère deux, les *Id.* XX et XXVII, mais elles ne sont pas considérées comme authentiques, voir, par exemple, les éditions de Legrand, II, p. 39-41 et 99-103, et de Gow, II, p. 364-365 et 485, et je ne vois aucun argument pour les défendre au contraire de ce qui peut être fait pour les *Id.* VIII et IX.

11) Gow, dans son édition, I, p. xxvii-xxviii, estime que les idylles bucoliques (moins VIII et IX considérées comme non authentiques) ont été écrites en un espace de temps réduit en raison de leur unité d'inspiration. Il suit Wilamowitz en considérant l'*Id.* XI (le cyclope) comme écrite la première et l'*Id.* VII (les Thalysies) comme écrite la dernière du groupe. V. Di Benedetto, «Omerismi e struttura metrica negli idilli dorici di Teocrito», *ASNP* 25, 1956, p. 48-60, par deux voies différentes, est arrivé à l'ordre XI, X, V, III, I, IV, VI (ou VI, IV), la VII précédant la I ou suivant la VI. Après lui, K. Gutzwiller, *Theocritus' Pastoral Analogies. The Formation of a Genre*, Madison, 1991, p.105-133, a argumenté en faveur

et expliquant leur nombre n'avait rien de bien original pour un poète grec – c'est celle dont, pour nous modernes, Paul Maury a fourni une première approche grâce à Virgile¹² et que j'ai cherché à préciser dans le domaine grec¹³ –, l'idée de composer un tel recueil à partir de pièces distinctes était sans aucun doute assez nouvelle et témoigne d'une certaine ambition: donner aux idylles bucoliques un nouveau relief par leur regroupement, sinon, peut-être, tenter de cette manière un essai sans exemple de poésie totale tant par la diversité des thèmes abordés, reprenant à l'occasion son bien à la philosophie, que par la diversité des genres poétiques anciens utilisés – épopée, tragédie, comédie, pour ne prendre que les plus grands –, culminant et se perdant dans un genre nouveau: le genre bucolique¹⁴.

Tout le matériel nécessaire était-il disponible pour la construction d'un recueil imaginé avec tant de rigueur dans ses parallélismes thématiques et ses équilibres numériques ? On peut en douter et j'admets fort bien que l'*Idylle* VIII qui fait pièce à l'*Idylle* V – ce sont les deux grands concours de chants du recueil – est une création secondaire, contre laquelle cependant les commentateurs ont eu tort de s'acharner. Création secondaire aussi l'*Idylle* IX, qui contient le code du recueil et contre laquelle les commentateurs se sont également déchaînés de façon excessive. Les *Idylles* VIII et IX ne sont pas, de toute évidence, des poèmes parfaitement polis, mais leurs imperfections ne sauraient suffire à mettre en cause leur attribution à Théocrite: on peut penser que, réalisant le grand projet de sa vieillesse et arrivé à la seconde partie de son recueil, après le gros effort que lui avait demandé la première partie, la plus longue, le poète a été pris de court. Le phénomène pourrait en particulier être détecté au niveau du procédé que Théocrite semble avoir utilisé pour obtenir les équilibres numériques voulus, procédé consistant à ajouter ici ou là un vers préexistant, devenu ainsi un vers formulaire à la mode homérique. L'opération est parfaitement réussie dans la première partie du recueil (celle qui totalise 66 x 9 vers), comme en témoigne la comparaison de l'*Idylle* I, v. 13 (je cite chaque fois les vers en question avec un peu de leur contexte):

de l'ordre XI – III – VI, et, p. 134-171, en faveur de l'ordre V – IV – VII. Évidemment, pour ces auteurs, les *Id.* VIII et IX, considérées comme apocryphes, sont plus récentes, voir ci-dessous, n. 32.

12) P. Maury, «Le secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques», BAGB (Lettres d'Humanité III), 1944, p. 71-147.

13) A. Blanchard, *Dans l'ouvrage du poète*.

14) Voir A. Blanchard, édition des *Idylles bucoliques* de Théocrite, Paris, L'Harmattan, 2010, post-face, p. 143-163.

Veux-tu, au nom des Nymphes, veux-tu, chevrier, ici t'asseoir
au penchant de ce tertre où sont les tamaris

et de l'Idylle V, v. 101:

Pstt ! Loin de l'olivier, les bêtantes ! C'est ici que vous devez brouter,
au penchant de ce tertre où sont les tamaris.

Autre exemple avec l'Idylle I, v. 106b-107:

Va sur l'Ida,
va près d'Anchise. Là sont chênes et souchet
et le joyeux bourdonnement que font, près des ruches, les abeilles,

et, au prix d'une légère adaptation, l'Idylle V, v. 45b-46:

Je n'irai pas de ton côté. Ici, du mien, *il y a des chênes, là du souchet,*
là le joyeux bourdonnement que font, près des ruches, les abeilles

L'opération est moins réussie, ayant sans doute encore un caractère provisoire, dans la seconde partie du recueil. C'est le cas quand deux idylles,, considérées encore de nos jours comme authentiques, sont en cause puisque le v. 16 de l'Idylle X:

Et quelle est la fille qui te fait souffrir ? – La servante de Polybotas
qui, l'autre jour, pour les moissonneurs, chez Hippokion, jouait de l'aulos,

est repris de façon incongrue en VI 41:

Pour n'être pas fasciné, par trois fois j'ai craché dans mon sein,
comme la vieille Cottarys me l'a enseigné,
qui, l'autre jour, pour les moissonneurs, chez Hippokion, jouait de l'aulos.

(il vaut mieux avoir le souffle de la jeunesse pour jouer de l'aulos).
Le v. 7 de l'Idylle IX:

*Quel plaisir quand le veau se fait entendre, quel plaisir quand c'est la vache,
quel plaisir quand ce sont la syrinx et le bouvier, quel plaisir quand
c'est moi,*

repris comme v. 77 de l'*Idylle VIII*:

*Quel plaisir la voix de la génisse, quel plaisir son souffle,
quel plaisir quand le veau se fait entendre, quel plaisir quand c'est la vache,
quel plaisir c'est, en été, de pouvoir, près d'une eau vive, dormir en
plein air,*

ce vers qui a inspiré et Virgile¹⁵ et Victor Hugo¹⁶, serait à la rigueur bienvenu en ce deuxième lieu s'il ne venait y rompre une suite de distiques. Jean Irigoïn et moi-même avons montré d'autre part, par des voies différentes, que c'est à l'*Idylle X* qu'il manque un vers pour que la structure numérique soit parfaite¹⁷. La qualité de la tradition manuscrite n'est pas à mettre en cause ici ; au contraire même, l'on peut penser qu'elle est très fidèle¹⁸, pour peu que l'on admette que le poète n'a pas eu le temps suffisant de trouver ne serait-ce qu'un endroit convenable pour placer un nouveau vers.

Il faut se demander maintenant comment se présentait matériellement le recueil que le poète était en train de construire quand la mort a interrompu son travail. Ce que nous pouvons dire avec assurance, c'est que ce recueil, en raison de son inachèvement, n'avait pas été recopié sur un rouleau de papyrus, première édition qui eût constitué le modèle obligé de toutes les copies ultérieures. Il restait à l'état de pièces détachées, coupons de rouleaux de papyrus ou tablettes de cire ou les deux, chaque élément portant les corrections voulues par l'auteur jusqu'au dernier moment. L'ensemble, sans être dispersé, a dû être livré aux premiers éditeurs, à Cos ou à Alexandrie on ne sait, dans un certain désordre par rapport au projet

15) Virgile, *Géorgiques*, II, 470.

16) Victor Hugo, *Contemplations*, V, 17, «Mugitusque boum».

17) Voir J. Irigoïn «Les Bucoliques de Théocrite. La composition du recueil», *QUCC* 19, 1975, p. 30-31, et A. Blanchard, *Dans l'ouvrage du poète*, p. 113.

18) Il faut beaucoup réfléchir avant de remettre en cause cette tradition. Il est en particulier stupéfiant de voir avec quelle violence l'*Id.* VIII a pu être malmenée par la critique moderne au nom d'idées préconçues. Ce que l'on risque à de tels jeux, c'est d'effacer les traces éventuelles d'une évolution dans la composition d'une œuvre littéraire, traces si rares (et d'autant plus intéressantes) quand il s'agit d'une œuvre antique.

de l'auteur. Mais il est très difficile de rendre compte des débuts de l'édition de Théocrite. Quand on a une première référence à une édition, on est déjà loin des origines: l'édition d'Artémidore date du 1^{er} siècle av. J.-C. et l'on peine à savoir quel y était l'ordre des poèmes.

Tout récemment, Kathryn Gutzwiller s'est appuyée sur la famille laurentienne de manuscrits, qu'elle considère comme reflétant l'état le plus ancien de la tradition, pour distinguer trois groupes successifs dans les idylles bucoliques: les *Idylles* I à VII (moins l'*Idylle* II), les premières rassemblées et qui ont été classées dans l'ordre alphabétique des incipits¹⁹, puis les deux *Idylles* VIII et IX, considérées par elle comme non authentiques et donc postérieures, enfin les *Idylles* X et suivantes, authentiques mais retrouvées et ajoutées plus tardivement encore: leur groupe déborde alors le cadre d'un recueil de dix bucoliques. En dehors de la question de l'authenticité des *Idylles* VIII et IX, on observera que les papyrus du 11^e et du 5^e-6^e siècle que nous possédons ne confirment pas vraiment cette thèse, non plus, d'ailleurs, qu'ils n'appuient vraiment la thèse antérieure de Wilamowitz selon laquelle la famille ambrosienne serait la meilleure²⁰. L'observation de ces papyrus inspire plutôt l'idée d'un classement des idylles par groupes de deux selon des parallélismes que l'on observe aussi parfois, selon moi, dans l'architecture voulue du recueil, mais pas nécessairement dans le même ordre. Ont été ainsi groupées, en tête de liste comme le montre le grand rouleau *P.Oxy.* 2064 + 3548, les *Idylles* I et VI, rapprochées en raison du mot frappant de δύσεως, «mal-aimant»²¹, appliqué dans un cas à Daphnis²², dans l'autre employé par lui à l'égard de Polyphème, puis deux concours de chant, *Idylles* V et VII

19) K. Gutzwiller, «The evidence for Theocritean poetry books», in M.A. Harder, R.F. Regtuit, G.C. Wakker (éd.), *Theocritus* (Hellenistica Groningana II), Groningen, 1996, p. 126-127. Le phénomène avait été remarqué par C. Gallavotti dans son édition des *Theocritus quique feruntur bucolici graeci*, Roma, 1946, p. xvii, n. 2.

20) U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Die Textgeschichte der griechischen Bukoliker*, Berlin, 1906, p. 110 et suiv. Cette famille ambrosienne (plus précisément l'*Ambrosianus* K) lui semblait permettre de retrouver l'ordre de l'édition de Théon.

21) *Id.* I 85 et VI 7.

22) L'*Idylle* I a pris ainsi une valeur «programmétique» que plusieurs modernes se sont alors plu à souligner: G. Lawall, *Theocritus' Coan Pastorals: A Poetry Book*, Washington, 1967, p. 28 et suiv., S.F. Walker, *Theocritus*, Boston, 1980, p. 30 et suiv.; C. P. Segal, *Poetry and Myth in Ancient Pastoral: Essays on Theocritus and Virgil*, Princeton, 1981, p. 25-46, D. Halperin, *Before Pastoral: Theocritus and the Ancient Tradition of Bucolic Poetry*, New Haven, 1983, p. 182, F. Cairns, «Theocritus' First Idyll: The Literary Programme», *WS* 18, 1984, p. 89-113, K. Gutzwiller, *Theocritus' Pastoral Analogies*, p. 83-104. On pourrait évidemment reconnaître la même valeur programmatique à l'*Idylle* VII. Pour la valeur programmatique de l'*Idylle* III, voir J. Irigoin, «Les Bucoliques de Théocrite», p. 34-35 (les dix pommes).

(se succédant ainsi dans le même *P.Oxy.* et le *P. Antinoé*), puis encore, selon la succession VII-III, très fréquente, les *Idylles* III et IV, se succédant ainsi dans le *P.Oxy.* 3547, et réunies de fait par le nom d'Amaryllis²³. Si les deux concours de chant choisis, *Idylles* V et VII, ont de quoi me surprendre – je veux dire: si l'*Idylle* V n'a pas été jointe à l'*Idylle* VIII comme on pouvait s'y attendre pour des raisons thématiques autant que numériques²⁴, c'est que l'*Idylle* VIII a été jointe à l'*Idylle* IX, non seulement comme autre concours de chant mais surtout comme comportant les deux mêmes noms de chanteurs, Daphnis et Ménéalcas, un cas unique dans le recueil²⁵ et destiné à empêcher toute autre tentative de classement. Restaient alors les *Idylles* X et XI, sans point de comparaison possible et donc laissées en fin de liste. Cela dit, j'insiste sur le fait que la conception qui vient d'être présentée n'est pas absolument prouvée par la concordance de tous les papyrus. L'impression qui prévaut, à ce niveau déjà, est celle d'une multiplicité de classements, cette multiplicité s'expliquant peut-être par une multiplicité d'éditions au départ, aucune ne faisant vraiment autorité. C'est ce que montre aussi un cas sans doute tardif mais révélateur: celui de la famille vaticane, dont le hasard a fait, pour nous modernes, l'édition de référence. Le savant byzantin qui est à son origine, savait (de façon directe ou indirecte) que Virgile dans sa huitième *Églogue*, s'était inspiré à la fois de l'*Idylle* I de Théocrite et du mime urbain des *Magiciennes*²⁶ que le reste de la tradition place au treizième rang de l'œuvre de Théocrite: il a donc donné à ce mime la deuxième position, portant, pour qui n'y prendrait pas garde, le groupe des idylles bucoliques à onze unités.

Je viens de parler de Virgile et, après ce qui vient d'être dit, le problème qu'il pose vient de deux rencontres structurelles étonnantes entre lui et Théocrite tel que je l'imagine: d'une part la reconnaissance de l'*Idylle* III comme première du recueil (ce que prouve la présence des deux noms Tityre et Amaryllis dans la première *Églogue*²⁷), d'autre part et surtout la mise

23) *Id.* III 1 et IV 36.

24) Voir, pour les raisons thématiques, J.M. Hunt «Bucolic Experimentation in Theocritus' Idyll 10» *GRBS* 49, 2009, p. 405, n. 37, et, pour les raisons de structure numérique, A. Blanchard, *Dans l'ouvrage du poète*, p. 110-111.

25) C'est aussi une des raisons pour lesquelles les *Id.* VIII et surtout IX ont été considérées comme non authentiques.

26) Cela ne veut pas dire que Virgile ait considéré l'*Id.* II comme bucolique, voir K. Gutzwiller, *Theocritus Pastoral Analogies*, p. 244, n. 94.

27) Virgile, *Buc.* I 1 et 4 (Tityre), 5 (Amaryllis) ; Théocrite, *Id.* III 2 et 4 (Tityre), 1 (Amaryllis). Sans doute cette partie du programme de Théocrite était-elle connue dans le milieu des poètes alexan-

au même endroit – si l'on tient compte du projet du poète grec tel que je le conçois –, c'est-à-dire en position 3 et 7, des deux grands concours de chant bucolique. Comme aucune édition antique ne tenait compte du projet de Théocrite, mon hypothèse est donc que Virgile, en cela un vrai poète hellénistique et connaissant bien les arcanes de la poésie grecque²⁸, a réorganisé, pour son propre compte, suivant les principes d'une structure numérique, ce que les éditions de Théocrite avaient transformé en masse informe. Mais c'est un ordre traditionnel qu'il a suivi, celui qui équilibre à parts égales les deux parties du recueil²⁹. Il n'a pas vu que le poète grec avait usé d'un raffinement supplémentaire en usant d'une autre proportion: deux tiers / un tiers, proportion précisément codée dans l'idylle finale (notre n° IX). On voit par là, soit dit en passant, combien il serait risqué d'essayer de reconstruire le recueil de Théocrite à partir de celui de Virgile.

L'imitation de Théocrite par Virgile m'amène tout naturellement au second point de mon exposé: celui de la mort symbolique du poète grec comme père d'un genre nouveau, le genre bucolique, un genre qui a connu un grand succès à Rome comme dans la sphère grecque antique, puis, à l'époque moderne, dans toute l'Europe occidentale, en affectant différentes branches de la littérature et de l'art. Cette mort symbolique de Théocrite ne date pas de l'antiquité mais précisément de l'époque moderne qui a vu le si grand succès du genre, c'est-à-dire du moment où les philologues, à partir de la fin du XVIII^e siècle, se sont mis à discuter l'authenticité de certaines des idylles bucoliques attribuées jusque-là au poète. Les Anciens ne mettaient pas en doute que ce qui faisait l'originalité et la gloire de Théocrite, c'était ses dix idylles bucoliques, placées en tête de son œuvre par la tradition. La *Souda* en témoigne encore, assez vaguement³⁰, et déjà Servius, comparant Virgile et Théocrite, ne fait pas de différence entre l'un et l'autre concernant le nombre de bucoliques: il constate seulement que le poète latin a fait éclater le genre et que toutes ses églogues ne sont pas *stricto sensu* bucoliques³¹.

drins et J. Irigoien, «Les Bucoliques de Théocrite», p. 35, estime que c'est pour cette raison que Callimaque, dans une épigramme (= *AP* XII 230), fait allusion à *l'Id.* III de Théocrite.

28) Voir ci-dessus, n. 12.

29) Voir Blanchard, *Dans l'ouvrage du poète*, p. 114-115.

30) *Sud.* s.u. Θεόκριτος.

31) Servius, *Buc. Proem.*, 3.21.

Je voudrais donc examiner maintenant la validité des critiques de genre qui se sont greffées sur le refus d'authenticité des *Idylles* VIII et IX et qui ont pu aussi être favorisées par l'idée moderne qu'il n'y a pas en soi de «genre nouveau»³² mais une évolution continue de genres plus ou moins définis selon des critères eux-mêmes en constante évolution.

Selon ces critiques, les idylles de Théocrite jugées authentiques ne seraient qu'un élément, certes important mais particulier, dans une histoire qui a commencé avant lui (épopée, drame satyrique, etc.), amalgamant diverses influences (chants rituels et pastoraux), et qui s'est poursuivie après lui non seulement avec des noms bien identifiés (Moschos, Bion), mais avant tout avec plusieurs poèmes du *corpus Theocriteum*, eux-mêmes jugés non authentiques, en particulier les *Idylles* VIII et IX. Ces deux poèmes marqueraient un changement significatif dans l'inspiration bucolique et annonceraient celle de Virgile. L'*Idylle* VIII a été longuement étudiée dans cette perspective, en particulier par Hans Bernsdorff en 2006³³, parce que son auteur a paru être un poète intéressant, dans une tension incessante entre l'imitation de Théocrite et le désir de faire montre d'autonomie. Les éléments manifestant clairement cette autonomie seraient nombreux: d'abord, sur le plan formel, comme un drapeau, l'insertion de distiques élégiaques ; ensuite la conception d'un monde bucolique appréhendé de façon moins réaliste ; une synthèse jamais faite par Théocrite entre un Daphnis mythique et un Daphnis simplement bouvier ; un développement de l'émotion en particulier amoureuse ; au final et surtout une conscience nouvelle du genre qui se manifeste tout autant dans les emprunts faits au Théocrite «authentique» que dans la distance prise par rapport à lui. On imagine donc qu'un tel auteur a dû signer son œuvre, d'autant qu'on le considère chronologiquement comme très proche de Théocrite³⁴ et que, s'il avait voulu faire un faux, il aurait été très vite démasqué. C'est seulement par la suite, au moment où un éditeur a voulu grossir avec ce poème le *corpus Theocriteum*, que le nom

32) C. Guillén, *Literature as System: Essays Toward the Theory of Literary History*, Princeton, 1971, p. 125

33) H. Bernsdorff, «The Idea of Bucolic in the Imitators of Theocritus, 3rd–1st century BC» in M. Fantuzzi, Th. Papanghelis, *Brill's Companion to Greek and Latin Pastoral*, Leiden / Boston, 2006, p. 173-207.

34) On admet ordinairement, chez ceux qui ne croient pas à l'authenticité de l'*Id.* VIII, que celle-ci est la plus ancienne des idylles post-théocriteennes: W. Arland, *Nachtheokritische Bukolik bis an die Schwelle der lateinischen Bukolik*, Diss. Leipzig, 1937, p. 64, la date d'avant 150 av. J.-C., L.E. Rossi, «Mondo pastorale e poesia bucolica di maniera: l'idillio ottavo del *corpus* teocriteo», *SFIC* 43, 1971, p. 25, suggère la seconde moitié du III^e siècle. Le problème de l'authenticité de l'idylle devient ainsi très facilement un problème de chronologie. On peut rappeler que, pour Gow, dans son édition, t. II, p. 171, au cas où l'*Id.* VIII serait authentique, elle serait une œuvre de jeunesse !

de son véritable auteur a été omis. Quant à l'*Idylle* IX, elle n'a pas suscité de si nombreuses d'études tant elle a été jugée médiocre: pour tout dire, une œuvre de grammairien, de maître d'école³⁵, là encore pouvant comporter des emprunts au Théocrite authentique, mais assemblés sans aucun génie. Sans doute traduisait-elle parfaitement la conscience qu'avait son auteur de l'existence d'un genre bucolique, comme suffit à le montrer l'expression Βουκολικὰ καὶ Μοῖσαι, v. 28³⁶ – et j'ajouterais volontiers la dissimulation isop-séphique du nom de Daphnis, patron mythique du genre bucolique, dans les six derniers vers. C'est avec raison que Kathryn Gutzwiller a considéré cette idylle comme servant de conclusion à un recueil générique.³⁷

Mais si l'on sait reconnaître aussi que cette œuvre médiocre contient le code d'un recueil comprenant, outre les huit idylles non contestées par les modernes, les *Idylles* VIII et IX, on est amené à formuler deux hypothèses. Ou bien, le grammairien qui, selon certains, a composé l'*Idylle* IX connaissait, par les confidences de Théocrite lui-même, le dessein de ce poète concernant son recueil et l'on mettra sur le compte de la médiocrité du confident le fait que ce dessein n'a pas été réalisé suivant un haut degré de perfection. L'objection que l'on peut opposer à cette première hypothèse est que le confident en question était alors tout désigné comme éditeur autorisé des *Bucoliques* de Théocrite. Pourquoi la tradition manuscrite n'a-t-elle pas transmis son édition ? Deuxième hypothèse: c'est le grammairien et lui seul, un certain temps après la mort de Théocrite et sans lien avec lui, qui a eu l'idée d'un recueil de dix bucoliques soigneusement organisé. Cela monterait qu'il n'était pas aussi médiocre que certains ont bien voulu le dire. Mais surtout il faudrait admettre que, pour les faire rentrer dans son système numérique, il a retouché *toutes* les bucoliques y compris les huit dont on ne refuse pas pour l'instant la paternité à Théocrite: Théocrite serait en somme le nom donné à un illustre inconnu. Inutile de dire

35) L.E. Rossi, «Origini e finalità del prodotto pseudepigrafo. Pseudepigrafia preterintenzionale nel *Corpus Theocriteum*. L'idillio VIII», dans G. Cerri (éd.), *La letteratura pseudepigrafata nella cultura greca e romana. Atti di un incontro di studi, Napoli, 15-17 gennaio 1998 = AION(filol)* 22, 2000, p. 255.

36) Cette expression Βουκολικὰ καὶ Μοῖσαι se retrouve dans l'épigramme (*A.P.* IX.205) que le grammairien Artémidore a attachée à son édition de Théocrite (première moitié du 1^{er} siècle av. J.-C.), la plus ancienne qui puisse être identifiée. J.B. Van Sickle, «Epic and Bucolic», *QUCC* 19, 1975, p. 65, et «Theocritus and the Development of the Conception of Bucolic Genre», *Ramus* 5, 1976, p. 26, suggère de voir dans cette expression un marqueur générique.

37) K. Gutzwiller, *Theocritus' Pastoral Analogies*, p. 176. Ma seule différence avec ce savant est que je ne pense pas que l'*Id.* IX serve de conclusion à un recueil générique rassemblant des poèmes composés par divers poètes bucoliques et non par le seul Théocrite

que je crois pas du tout à cette deuxième hypothèse qui, pas plus que la première, n'expliquerait pourquoi la tradition manuscrite n'a pas suivi intégralement l'ordre selon lequel l'inconnu a organisé les dix bucoliques du recueil alors qu'elle en transmettait le texte même sans défaillance, en particulier pour ce qui est du compte des vers.

Finalement, et ce sera ma conclusion, il vaut mieux attribuer à Théocrite lui-même la paternité de l'organisation d'un recueil comportant dix idylles bucoliques telle qu'elle est codée dans l'*Idylle* IX, et donc la paternité des *Idylles* VIII et IX. On admettra dans ces conditions qu'un poète qui a vécu un certain temps a pu évoluer et avoir eu conscience de cette évolution dans le cadre des parallélismes que lui imposait une structure poétique traditionnelle (dont Virgile manifeste la connaissance) mais qu'il a su utiliser de façon originale. Si Théocrite n'a pas «inventé» la poésie bucolique, il a su lui donner son statut de «genre» autonome, même si le moyen qu'il a trouvé pour atteindre cette fin, précisément un recueil fortement structuré de dix idylles, a été en partie obscurci par une mort prématurée – un des facteurs, après tout, qui ont libéré l'inspiration de Virgile et a permis au genre de se renouveler, l'engageant par la même occasion dans une longue série de métamorphoses.

Bibliographie

ARLAND, W. *Nachtheokritische Bukolik bis an die Schwelle der lateinischen Bukolik*, Diss. Leipzig, 1937.

BERNSDORFF, H. «The Idea of Bucolic in the Imitators of Theocritus, 3rd–1st century BC» in M. Fantuzzi, Th. Papanghelis, *Brill's Companion to Greek and Latin Pastoral*, Leiden / Boston, 2006, p. 173-207.

BLANCHARD, A. «Le procès en authenticité des *Idylles* VIII et IX de Théocrite: critique et hypercritique», in P. Hummel et F. Gabriel (dir.), *Vérité(s) philologique(s). Études sur les notions de vérité et de fausseté en matière de philologie*, Paris, Philologicum, 2008, p. 35-53.

BLANCHARD, A. «Le recueil des *Idylles* bucoliques de Théocrite. Un itinéraire de reconstruction», communication au colloque «Philosophie et

création esthétique» (Université de Nancy II, 13-14 mai 2004) ; publication: *Dans l'ouvrage du poète. Structures et nombres de la poésie grecque antique*. Paris, PUPS (coll. Hellenica), 2008.

CAIRNS, F. «Theocritus' First Idyll: The Literary Programme», *WS* 18, 1984, p. 89-113.

GOW, A. S. F. *Theocritus edited with a translation and commentary*, vol. II, Cambridge, 1952.

GUILLÈN, C. *Literature as System: Essays Toward the Theory of Literary History*, Princeton, 1971.

GUTZWILLER, K. *Theocritus' Pastoral Analogies. The Formation of a Genre*, Madison, 1991.

GUTZWILLER, K. «The evidence for Theocritean poetry books», in M.A. HARDER, R.F. REGTUIT, G.C. WAKKER (éd.), *Theocritus* (Hellenistica Groningana II), Groningen, 1996, p. 119-148.

HALPERIN, D. *Before Pastoral: Theocritus and the Ancient Tradition of Bucolic Poetry*, New Haven, 1983.

HUNT, J.M. «Bucolic Experimentation in Theocritus' Idyll 10» *GRBS* 49, 2009, p. 391-412.

IRIGOIN, J. «Les Bucoliques de Théocrite. La composition du recueil», *QUCC* 19, 1975, p. 27-44.

KÖHNKEN, A. «Theokrit 1950-1994 (1996)», *Lustrum* 37, 1995, p. 203-307.

LAWALL, G. *Theocritus' Coan Pastorals: A Poetry Book*, Washington, 1967.

MAURY, P. «Le secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques», *BAGB (Lettres d'Humanité III)*, 1944, p. 71-147.

MEILLIER, C. «Acrostiches numériques chez Théocrite», *REG* 102, 1989, p. 331-338.

SEGAL, C. P. *Poetry and Myth in Ancient Pastoral: Essays on Theocritus and Virgil*, Princeton, 1981.

ROSSI, L.E. «Mondo pastorale e poesia bucolica di maniera: l'idillio ottavo del corpus teocriteo», *SFIC* 43, 1971, 5-25.

ROSSI, L.E. «Origini e finalità del prodotto pseudepigrafo. Pseudepigrafia preterintenzionale nel *Corpus Theocriteum*. L'idillio VIII», dans G. Cerri (éd.), *La letteratura pseudepigrapha nella cultura greca e romana. Atti di un incontro di studi, Napoli, 15-17 gennaio 1998* = *AION(filol)* 22, 2000, p. 231-261.

THÉOCRITE, *Idylles I-XI*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, revu par F. Frazier, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

VAN SICKLE, J.B. «Epic and Bucolic», *QUCC* 19, 1975, 45-72.

VAN SICKLE, J.B. «Theocritus and the Development of the Conception of Bucolic Genre», *Ramus* 5, 1976, 18-44.

WALKER, S.F. *Theocritus*, Boston, 1980.

Rezime

Dvostruka smrt pesnika Teokrita

Radovi L. C. Valckenaera iz 1747. doveli su u sumnju autentičnost Idile IX, koju je sve do tada celokupna tradicija pripisivala Teokritu. Međutim, pošto je C. Meillier 1989. otkrio jedan numerički akrostih u devet poslednjih stihova, moguće je pokazati, putem apsurdna, da se Idila IX ne može pripisati nijednom drugom autoru sem Teokritu.

Boris Pendelj
Filozofski fakultet, Beograd

Ciceronova *Druga Filipika* – *Per contra*, izgovorena beseda: *pro et contra*

Apstrakt: U ovom prilogu autor nastoji dokazati da nisu dovoljno uverljivi argumenti na osnovu kojih bi se moglo zaključiti da je Ciceron *Drugu Filipiku* izgovorio, i da je tačno uvreženo mišljenje da ona predstavlja fiktivni odgovor na Antonijevu invektivu. U *Drugoj Filipici*, prvi put oslanjajući se na Demostena, Ciceron je nameravao da još jednom pokaže svoje besedničke sposobnosti, ali je, pre svega, želeo da napiše politički pamflet protiv, pokažeće se, svog najvećeg neprijatelja.

Ključne reči: Ciceronove *Filipike*, Steven Cerutti, Demosten, Ciceronova pisma Atiku, invektiva, fingirana beseda, politički pamflet.

Abstract: In this article the author argues that the arguments on which it could be concluded that Cicero spoke the *Second Philippic* are not persuasive enough, and that the widespread belief that it presents a fictional reply to Antony's invective is true. In the *Second Philippic*, relying for the first time on Demosthenes, Cicero intended to once again show off his oratorical skills, but, above all, he wanted to write a political pamphlet against, as it would turn out, his archenemy.

Key words: Cicero's *Philippics*, Steven Cerutti, Demosthenes, Cicero's letters to Atticus, invective, staged speech, political pamphlet.

Malobrojni su tekstovi posvećeni Ciceronovoj *Drugoj Filipici*, ili pak knjige i tekstovi u kojima se ona pominje, a da se u njima ne navodi da je ta beseda remek-delo, drugačija od ostalih Ciceronovih trinaest (sačuvanih) *Filipika*, kao i da je politički pamflet ili invektiva u pisanoj formi... Naime, većina istraživača smatra da Ciceron ovu besedu, sastavljenu kao odgovor na Antonijev napad na njega u Senatu, koji je trebalo da usledi istoga dana i na istome mestu, zapravo nije izgovorio. Umesto toga, ona je u izvesnom broju primeraka poslata nekolicini bliskih prijatelja i političkih istomišljenika, te se stoga može smatrati fingiranom besedom. Takvo, međutim,

opšteprihvaćeno mišljenje ne deli i Stiven Čeruti (Steven Cerutti)¹, koji je u tekstu "Further Discussion on the Delivery and Publication of Cicero's Second Philippic" pokušao da dokaže kako postoji sasvim dovoljno podataka na osnovu kojih se može zaključiti da Ciceron svoju drugu besedu protiv Antonija u Senatu jeste izgovorio, a ubrzo i objavio.

U poslednjoj rečenici kratkog uvoda sopstvenog prevoda Ciceronove *Druge Filipike*, Dejvid Roj Šaklton Bejli (David Roy Shackleton Bailey)² navodi da bi tu besedu valjalo pročitati u jednom dahu jer bi, u suprotnom, celokupan dojam izostao, a ostale bi samo preteranost i sitničavost.³ Na samom početku članka posvećenog tumačenju Ciceronovog „beseđenja“ *Druge Filipike* u Senatu, Stiven Čeruti navodi da i Šaklton Bejli u svom izdanju zastupa opšteprihvaćenu tezu da *Druga Filipika* nije izgovorena, već da je objavljena kao pamflet u kome Ciceron pokušava da stvori iluziju da je izgovorena, tobože u Antonijevom prisustvu, 19. septembra 44. godine. Čeruti nas potom podseća da se stav da Ciceron *Drugu Filipiku* nikada nije izgovorio temelji na tumačenju odlomaka iz triju Ciceronovih pisama Atiku, napisanih između 25. oktobra i 5. novembra 44. godine (*Att.* 15.13; 15.13a; 16.11),⁴ a na kraju uvodnog odlomka svoga članka navodi da će pokušati dokazati da je Ciceron imao dovoljno prilika da između *Prve* i *Treće Filipike* izgovori i *Drugu*, da bi potom još smelije tvrdio da bi se na osnovu dokaza koje će izneti moglo zaključiti da je *Drugu Filipiku* izgovorio, a ubrzo nakon toga i objavio. U ovome članku osvrnućemo se na Čerutijevo tumačenje odlomaka iz triju navedenih Ciceronovih pisama, ali ćemo navesti i činjenice na kojima relevantni naučnici zasnivaju stav da je *Druga Filipika* fingirana beseda, odnosno politički pamflet. Naposljetku, iznećemo i sopstveno viđenje.

U odlomku prvog od ključna tri pisma Atiku (*Att.* 15. 13.1–2), koje je napisao u Puteolima 25. oktobra 44, Ciceron, veli Čeruti, obaveštava Atika da mu je poslao primerak *jedne* besede, *poveravajući mu zadatak* da je pripremi za objavljivanje i da je potom i objavi:

1) *Classical Bulletin* 70 (1994), 23-28.

2) Shackleton Bailey 1986, 31.

3) R. Dž. M. Nizbet (Nisbet 1964, 75–76) među svim *Filipikama*, koje smatra Ciceronovim remek-delima, kao najbolju izdvaja *Drugu Filipiku*, a ono što je i prema njegovom mišljenju čini posebnom jeste njena energija, ali do sličnog zaključka dolazi drugim putem, i za razliku od Šakltona Bejlja, hvali je i u detaljima navodeći da u njoj nema slabijih delova.

4) Odlomci iz Ciceronovih pisama Atiku koje je koristio, Čeruti je citirao prema: D. R. Shackleton Bailey, *Letters to Atticus*, Cambridge 1967, 6 vols. Pri navođenju tih odlomaka u ovome prilogu korist ćemo isto izdanje.

Orationem tibi misi. Eius custodiendae et proferendae arbitrium tuum. Sed quando illum diem cum tu edendam putes? [2] Indutias quas scribis non intellego fieri posse. Melior est ἀναντιφωνησία, qua me usurum arbitrator.

Šaljem ti besedu, a ti je pričuvaj i razdeli prema svom nahodaenju. Ali kada će osvanuti i taj dan kada ćeš prosuditi da je valja objaviti? 2 Od primirja o kome mi pišeš mislim da nema ništa. Bolje je *no comment*, i toga ću se, čini mi se, i držati.

Analizu ovoga odlomka Čeruti počinje iznošenjem tumačenja izraza *custodiendae* Šakltona Bejlja, prema kojem je Ciceron u stvari želeo da Atik odloži objavljivanje besede, odnosno da ne žuri i da sačeka pravi trenutak. Čeruti potom svoje neslaganje sa takvim tumačenjem temelji na tonu čitavog odlomka, koji u vezi sa objavljivanjem besede ne oslikava uplašenog nego nestrpljivog Cicerona, a svoj stav potkrepljuje rečenicom: *Sed quando illum diem cum tu edendum putes?* Naše je mišljenje da tumačenja Šakltona Bejlja i Čerutija nisu u koliziji, jer želja da se beseda što pre objavi ne isključuje (pozitivnu) tremu koju je Ciceron mogao imati i od bliskog prijatelja ne kriti. Naime, Ciceronova potreba da sa prijateljima komentariše odlomke sopstvenih beseda, kao i da očekuje njihove pohvale, ali i da uvažava njihove kritike, nije uočljiva samo u navedenim trima pismima (*Att.* 15.13; 15.13a; 16.11), nego i u pismu Atiku iz 61. godine (*Att.* 1.13.5), u kome svom prijatelju saopštava da mu prijaju njegove pohvale, ali i da izuzetno uvažava njegovo mišljenje, kao i u pismu iz juna 44. godine (*Att.* 15.7), u kome saopštava Atiku da su mu posebno prijale pohvale Seksta Peduceja.

U nastavku, Čeruti navodi da se tumačenje *custodiendae* Šakltona Bejlja temelji na stavu da je Ciceron bio zabrinut zbog mogućih neželjenih posledica objavljivanja besede, i da je zbog toga želeo Atiku prepustiti da proceni kada će političke prilike biti povoljne za objavljivanje. Svoje neslaganje sa navedenim, autor članka potkrepljuje činjenicom da Ciceronu nisu bili neophodni Atikovi saveti, budući da se iz prepiske sa prijateljima (*Fam.* 10.2; 12.2, 3, 23) može zaključiti da je Ciceron boraveći u Rimu bio dovoljno upućen u dešavanja u Senatu za svoga odsustva sa većanja, od 19. septembra, kada je Antonije izgovorio svoju besedu protiv njega, do 9. oktobra, kada je Antonije pošao u Brindizi. Milerovu (Müller) tekstualnu konjekturu *custodiendae aut proferendae* odbacuju obojica. Skloniji smo tumačenju Šakltona Bejlja da bi se takvim čitanjem stekao utisak da je be-

seda mogla odmah da se objavi. A nije bez osnova ni njegovo prihvatanje mogućnosti da se veznik *et* nalazio ispred *custodiendae* (*et custodiendae et proferendae*), čime bi se još više naglasilo poverenje koje je Ciceron imao u Atika. Čeruti pak smatra da se čitanjem *custodiendae et proferendae* u stvari naglašava jača veza i da je pravi smisao izraza *budno motriti* objavljivanje besede u ograničenom izdanju i u uskom krugu proverenih prijatelja. Potom, on se ne slaže ni sa komentarom Šakltona Bejlja poslednjih dveju rečenica odlomka iz Ciceronovog pisma, te dovodi u pitanje tumačenje da se na Ciceronovom odbijanju Atikovog predloga da sklopi primirje (*indutias*) s Antonijem temelji njegova odluka da odloži objavljivanje *Druge Filipike*. Prema našem mišljenju, Čeruti ne traži prave razloge i prirodu Ciceronovog stava da je primirje neizvodljivo, nego taj stav objašnjava pretpostavkom da je besedu već bio izgovorio i da bi, s obzirom na njen odjek i posledice, do pomirenja teško moglo doći. Čeruti ne prihvata ni tumačenje Ciceronove kovanice ἀνατιφώνησις, reči zabeležene samo na ovome mestu, prema kojem Ciceron nije želeo da „odgovori” Antoniju objavljivanjem besede jer bi to po njega bilo isuviše opasno. Autor članka navodi srodne reči φώνησις i φωνέω, te napominje da nema potvrde⁵ da se one mogu odnositi na formalno besedništvo, i na osnovu toga iznosi pretpostavku da Ciceron nije mislio da ne treba „odgovoriti” izgovaranjem besede,⁶ nego da ne treba odgovoriti na nekakvu konkretnu, nama nepoznatu uvredu, koju je pretrpeo od Antonija. Čerutijevo tumačenje značenja Ciceronove kovanice teško je sa sigurnošću prihvatiti, jer se ne mogu prenebregnuti karakteristike epistolografije kao književnog žanra, ali i kao sredstva za komunikaciju između bliskih prijatelja, odnosno ljudi koji se izuzetno dobro razumeju i poznaju. Takođe, u žanru u kome se dopušta nekonvencionalno izražavanje, a pogotovo u kriznim vremenima, kada eliptična, pa i šifrirana pisma nisu retka, dvosmisleni ili nedovoljno jasni delovi podložni su različitim tumačenjima, i nisu neuobičajeni.

Zaključak da se „primirje” (*indutias*) koje Atik predlaže Ciceronu u njegovim poremećenim odnosima sa Antonijem ne odnosi na savet da Ciceron ne izgovori besedu, nego da teži otopljanju odnosa u širem smislu, Čeruti zasniva na odlomku iz drugog gorepomenutog Ciceronovog pisma (Att. 15.13a.3), napisanog oko 28. oktobra u Kumi ili Puteolima:

5) Prema: Liddell, H. G. and Scott, R., *A Greek-English Lexicon*, rev. H. Stuart Jones. Oxford.

6) Nejasno je zašto Čeruti pominje izgovaranje *Druge Filipike* jer Šaklton Bejli u svom komentaru navedenog mesta pominje samo objavljivanje besede.

Haec cum scriberem, tantum quod existimabam ad te orationem esse perlatam. Hui, quam timeo quid existimes! etsi quid ad me? quae non sit foras proditura nisi republica recuperata; de quo quid sperem, non audeo scribere.⁷

Dok ti ovo pišem, moja beseda, računam, samo što ti je stigla. Mili moj, šta misliš o njoj – nisam živ! A opet, čemu sve to, budući da ona neće ugledati svetlo dana ako država ne bude opet slobodna? O tome šta slutim, bolje da ti ne pišem.

Potvrdu svoga stava da 25. oktobra Atik nije mogao da savetuje Cicerona u vezi sa objavljivanjem, jer nije mogao da ima sud o besedi koja mu još nije bila ni uručena, Čeruti pronalazi u navedenom odlomku, u kome Ciceron još jednom ne krije svoje uzbuđenje⁸ u vezi sa tim kakvo će mišljenje o *Drugoj Filipici* imati njegov prijatelj. Međutim, ako je Ciceron očekivao Atikovo mišljenje o njoj tek kada je njegov prijatelj pročitao, moglo bi se zaključiti da je Atik bio potpuno neobavešten o besedi koja bi u Senatu sigurno izazvala burne reakcije. U to je teško poverovati, pogotovo ako se uzme u obzir stav da je Ciceron procenu o trenutku za masovnije objavljivanje prepustio Atiku, jer je bio ne samo nesiguran nego i nedovoljno obavешten.⁹

Čeruti potom dovodi u pitanje, kako kaže, uvreženo tumačenje fraze *non sit proditura foras*, prema kojem Ciceron besedu još nije nameravao da objavi ili razdeli, i navodi stav Džejn Krouford (Jane Crawford)¹⁰ da je ne bi podelio u pisanoj verziji, čak ni najbližim prijateljima, da nije nameravao da je i objavi.¹¹ Ali, u vezi sa tim se može postaviti sledeće pitanje. Ako se

7) Pri tumačenju ovoga odlomka Čeruti se ne osvrće na prevod kao ni na komentar Šakltona Bejlja koji, doduše, čini samo jedna beleška: *orationem* Cf. 413 (XV 13). 1.

8) Nervožu, prev. Šaklton Bejli.

9) Obimna korespondencija između Cicerona i Atika pisano je svedočanstvo o tome koliko su Ciceronu bile dragocene informacije o događajima u Rimu, koje je na taj način dobijao od svog prijatelja. Druga knjiga pisama Atiku posebno svedoči o tome kakav je oslonac Ciceron imao u njemu.

10) Crawford 1984, 2.

11) U tumačenju Dž. Filipisa (J. Phillips) da se objavljenom smatrala ona beseda čiji je primerak bio upućen jednoj osobi sa direktnim ili prećutnim dopuštenjem da se prosledi drugim čitaocima (J. Phillips, *The Publication of Books at Rome in the Classical Period*, Dissertation: Yale 1981, 16-17, u: Cerutti, 28), Čeruti pronalazi potvrdu svoga stava da je Ciceron, inicirajući objavljivanje besede, imao na umu njeno čitanje u užem krugu jer je Antonije imao jaku podršku u Senatu, a da bi njena masovna publikacija (*foras*) bila moguća tek nakon Antonijevog gubitka te podrške.

Ciceron usudio da izgovori *Drugu Filipiku* na javnom mestu – pogotovo u Senatu, gde su mogli da ga čuju i njegovi politički protivnici, a pogotovo senatori bliski Antoniju – zašto bi odlučio da besedu ne objavi odmah, nego da čeka povoljnije političke prilike, odnosno povratak slobode?

U odlomku iz poslednjeg navedenog pisma Atiku (*Att.* 16.11.1), napisanog u Puteolima 5. novembra, Čeruti pronalazi najubedljivije dokaze da je Ciceron nameravao da objavi *Drugu Filipiku*, kao i da su on i Atik na tome uveliko i radili.

Nostrum opus tibi probari laetor; ex quo ἄvθη ipsa posuisti, quae mihi florentiora sunt visa tuo iudicio. Cerulas enim tuas miniatulas illas extimescebam. De Sicca ita est ut scribis; a<b i>sta causa aegre me tenui. itaque perstringam sine ulla contumelia Siccae aut Septimiae, tantum ut sciant παῖδες παίδων sine vallo Luciliano eum ex C. Fadi filia liberos habuisse. Atque utinam eum diem videam cum ista oratio ita libere vagetur <ut> etiam in Siccae domum introeat!

Drago mi je da ti se dopada moje delo. Citirao si sve same bisere, i pohvalio ih, pa mi nekako pred očima još više blistaju. Ma, pribojavao sam se one tvoje crvene olovčice! A što se tiče Sike, sve je kako kažeš. Na jedvite jade u te se tračeve nisam upetljao. Stoga ću tek pomenuti, bez ikakve uvrede Sike ili Septimije, samo da bi potomci znali – neću prostački, k' o što bi Lucilije – da ima decu sa Fadijevom kćerkom. A bože zdravlja, valjda će doći i taj dan kada će se ta beseda tako slobodno i na sve strane čitati da će i u Sikinu kuću ući.

U navedenom odlomku Čeruti pronalazi potvrde da je Ciceron konsultovao Atika u vezi sa, prema njegovom, ali i opštem mišljenju, izgubljenim odlomkom iz *Druge Filipike*,¹² u kome se navodno pominje nekakva Antonijeva afera sa – naslućuje Čeruti – izvesnom Septimijom, Sikinom suprugom ili njegovom bliskom rođakom. A ključni dokaz takvog stava nalazi u rečenici: *utinam eum diem videam cum ista oratio ita libere vagetur <ut> etiam in Siccae domum introeat!* Naime, da Ciceron, veli Čeruti, nije nameravao da besedu pošalje bar

12) Gesine Manuvald (Manuwald 2007, 62) navodi da je Ciceron promenio odlomak na Atikovu sugestiju. Na osnovu pisma napisanog Atiku 5. novembra (*Att.* 16.11) može se zaključiti, prema sačuvanoj verziji besede, da je Ciceron na Atikovu sugestiju izmenio tekst na četiri mesta (§§ 3, 75, 103, 106 – složićemo se sa Šakltonom Bejljem da korekcija u §86 nije učinjena). Džon T. Remzy (Ramsey 2003, 158) pominje i petu reviziju, ali ne navodi mesto na kome je ona učinjena.

najbližim prijateljima, on zasigurno ne bi izrazio strepnju zbog očekivane Sike oštre reakcije na verovatno pikantne detalje koji mu ne bi prijali. I u vezi sa upravo navedenim Čerutijevim stavom može se postaviti još jedno pitanje. Zašto bi Ciceron – imajući na umu da bi slobodnom distribucijom besede bile obelodanjene, a samim tim i do Sike stigle, škakljive vesti o Antonijevoj aferi sa Septimijom – smatrao da još nije bio pravi trenutak za objavljivanje, ako je ona već bila izgovorena pred širokim auditorijem?

Na osnovu prepiske u kojoj su Ciceron i Brut nekonvencionalno komentarisali Ciceronove *Filipike* (*Ad Brut.* 2.3.4, 4.2), a samim tim i na osnovu činjenice da je Brut u aprilu 43. posedovao „kopije bar nekoliko *Filipika*“, Čeruti veruje da je *Druga Filipika* bila čitana u ograničenom krugu. Naime, u pismu napisanom 1. aprila (*Ad Brut.* 2.3.4)¹³, Brut piše da je pročitao dve besede protiv Antonija (*Phil.* 5 i 10)¹⁴, a potom i odobrava Ciceronov, navodno u šali iznesen predlog da besede protiv Antonija nazove *Filipikama*. U drugom pismu (*Ad Brut.* 2.4.2)¹⁵, napisanom 12. aprila, Ciceron obaveštava Bruta da će mu poslati besedu (*Jedanaestu Filipiku*), „budući da vidi da mu se njegove *Filipike* dopadaju“. Na osnovu tog odlomka, jasno je da je Brut mogao da pročita još jednu *Filipiku*, i bez namere da tumačimo koliko je Ciceron zaista ozbiljno upotrebljavao naziv *Filipike*, možemo se složiti sa G. Manuvald¹⁶ da je u navedenom pismu taj naziv upotrebio bez ikakvih konotacija. Navedena naučnica jedna je od onih koji smatraju¹⁷ da Ciceron *Drugu Filipiku* verovatno nije uvrstio u korpus *Filipika*, a svoj stav temelji na Kvintilijanu¹⁸, koji koristi uopšteno naziv *Filipike*, dok *Drugu*

13) *legi orationes duas tuas, quarum altera Kal. Ian. usus es, altera de litteris meis, quae habita est abs te contra Calenum. nunc [codd. : non Shackleton Bailey] scilicet hoc exspectas dum eas laudem. nescio animi an ingeni tui maior in his libellis laus contineatur; iam concedo ut vel Philippici vocentur, quod tu quadam epistula iocans scripsisti.*

14) Stručnjaci se uglavnom slažu da je prvo spomenuta *Peta Filipika*, održana 1. januara u Senatu, dok se mišljenja o drugoj ne podudaraju. G. Manuvald (Manuwald 2007, 50 nap. 141) prihvata mišljenje Šakltona Bejlja da Brut pominje *Desetu* (cf. Shackleton Bailey 1980, 227, ad. loc. ; 1986, xi), ali i pominje naučnike koji smatraju da je to *Sedma, Deveta*, odnosno *Jedanaesta Filipika*. Budući da niko ne pominje *Drugu*, tim pitanjem se nećemo baviti.

15) *de te etiam dixi tum quae dicenda putavi. haec ad te oratio perferetur, quoniam te video delectari Philippicis nostris.*

16) Manuwald 2007, 51.

17) *Ibid.* 53. S obzirom na unutrašnju strukturu, J. T. Remzi i G. Manuvald (Ramsey, Manuwald u: Shackleton Bailey 2009, xxi, xxii) smatraju da je, sem *Druge*, i *Prva* kasnije pridodata korpusu *Filipika*. Takođe, prema njihovom mišljenju, ključni faktor zbog kojega se prve dve *Filipike* razlikuju od ostalih je Antonijevo fizičko prisustvo u Rimu, dok je ostale Ciceron izgovorio nakon njegovog odlaska u Galiju krajem novembra.

18) 3.8.46.

Filipiku navodi kao *In Antonium*¹⁹. Takođe, prema njenom mišljenju, Ciceron verovatno nije svrstavao *Drugu* među *Filipike* jer je to atipična beseda protiv Antonija,²⁰ a za taj je naziv najzaslužniji Juvenal²¹, koji ju je nazvao božanstvenom *Filipikom* (*divina Philippica*).

Koliko su navedene činjenice relevantne da bi se zaključilo da je i *Druga Filipika* bila čitana, a pogotovo da je bila čitana u novembru 44, što Čeruti, kako smo malopre naveli, pretpostavlja na osnovu odlomka iz pisma Atiku (*Att.* 16.11.1)? G. Manuvald iznosi mišljenje da je Ciceron svoje *Filipike* objavljivao ubrzo nakon što bi ih izgovorio²² na osnovu pretpostavke da su tokom poslednjih godina Republike političke besede masovnije objavljivane i distribuirane, budući da su predstavljale važno sredstvo u političkim sukobima. U prikazu knjige G. Manuvald *Cicero, Philippics 3-9* Dž. Ozgud (J. Osgood)²³ navodi da se autorka priklanja uvreženom mišljenju da je Ciceron svoje besede objavljivao ubrzo nakon što bi ih izgovorio, ali u vezi sa tim stavom iznosi, prema našem mišljenju, opravdanu sumnju, jer o takvoj uobičajenoj ekspeditivnosti ne postoje evidentni dokazi.²⁴ Naime,

19) 8.4.9; 8.6.70.

20) Dž. D. Deniston (Denniston 1926, xvii) smatra da naziv *Filipike* nije najsrećnije odabran, i jedan je od mnogih naučnika koji *Drugu Filipiku* dovode pre u vezu sa Demostenovom besedom *O vencu* (*De Corona*).

21) 10.125–126. Naziv *Filipike* koristi i Plutarh, (*orationes Antonianae* Gelijske, a (*orationes*) *in Antonium* Gelijske, Seneka, Makrobije).

22) G. Manuvald (Manuvald 2007, 60 nap. 157) pominje i druge naučnike (Kelly 2007, Hall 2002, Steel 2005, Eich 2000) koji smatraju da su *Filipike* objavljivane ubrzo nakon što su bile izgovorene. 23) *Bryn Mawr Classical Review* 2008.03.04.

24) Ozgud potom citira njen gorepomenuti stav o značaju beseda u političkim sukobima, ali joj i zamera što nije u vezi sa tim navela podatak da je Ciceron nakon iskrcavanja u Regiju (na „prstu“ Italije) 7. avgusta 44. godine (O Ciceronovom boravku u Regiju videti: Ramsey 2001) od meštana, tek pristiglih iz Rima, dobio kopiju jedne Antonijeve besede (O sadržaju te besede podataka nema, ali se smatra da ju je karakterisao „neočekivano umereni ton“, videti: Ramsey 2001, 253, prema: T. R. Holmes, *Architect of the Roman Empire*, Vol. 1, Oxford, 1928, 22) održane u Skupštini, kao i edikt Bruta i Kasija (*Cic. Phil.* 1.7–8; *Att.* 16.7.1; *Plut. Cic.* 43.4). Stoga Ozgud značaj širenja informacija i do najudaljenijih gradova Italije tokom 44. i 43. godine poredi sa Cezarovim objavljivanjem sopstvenih pisama na početku sukoba sa Pompejem i Senatom 49. godine, i zaključuje, za razliku od Čerutija, da Ciceronove *Filipike* i zbog toga treba posmatrati i kao političke pamflete, poput Cezarovih *Komentara* i otvorenih pisama, objavljenih *acta senatus*, pojedinih edikta (Bibula, i Bruta i Kasija) itd. Takođe, valjalo bi pomenuti i besede koje su senatori često držali u Skupštini, ali ih uglavnom nisu objavljivali, dok je Ciceron, kako primećuje Dž. Hol (Hall 2002, 277), delio pismenu verziju *Četvrte Filipike*, održanu u Skupštini 4. decembra, istoga dana kada je u Senatu već bio izgovorio *Treću Filipiku*, kako bi se stekao utisak da u narodu uživa snažnu i široku podršku. Tako i Džon Granrad (Granrud 1913, 241) navodi među Ciceronovim besedama i one koje je sastavljao za druge, one koje su bile namenjene samo za objavljivanje (kao primere za takve besede navodi pet *Verina* i *Drugu Filipiku*), kao i mnogobrojne sastavljane poput novinskih izveštaja, i kao primer takvih beseda, sem *Treće Katilinarje*, navodi upravo *Četvrtu Filipiku*.

ako je Ciceron zaista kopije svojih beseda delio prijateljima ili ih objavljivao u širem smislu ubrzo nakon što bi ih i izgovorio, može se postaviti pitanje zašto u pismu napisanom 12. aprila (*Ad Brut.* 2.4.2) obaveštava svoga prijatelja da će mu poslati *Jedanaestu Filipiku*, izgovorenu krajem februara Senatu, a ne pominje *Dvanaestu*, koju je, takođe u Senatu, izgovorio ubrzo, početkom marta, i za čije je priređivanje za objavljivanje, ili bar za slanje bliskom prijatelju, svakako imao dovoljno vremena.

Za razliku od Čerutijevog stava da je Ciceron *Drugu Filipiku* nakon tobožnjeg beseđenja ubrzo i objavio, u vezi sa datiranjem njenog objavljivanja postoji više tumačenja. Ako zanemarimo tezu da za Ciceronovog života ona nije bila objavljena,²⁵ ostaje nam da je datiramo, odnosno da se priklonimo jednom od mišljenja da je objavljena početkom decembra, dakle ubrzo nakon Antonijevog odlaska u Cisalpinsku Galiju tokom noći 28/29. novembra²⁶, gotovo u isto vreme kada i *Treća* i *Četvrta*, izgovorene 20. decembra²⁷, ili ne mnogo pre njih²⁸. Bez obzira na broj i autoritet naučnika koji smatraju da je Ciceron svoju besedu objavio početkom decembra, na osnovu Remzijevog tumačenja nekoliko Ciceronovih pisama priklonićemo se njegovom mišljenju da je *Druga Filipika* objavljena u širim krugovima tek neposredno pre pomenutog pojavljivanja u Senatu i Skupštini 20. decembra. Remzi²⁹ prvo podseća da se Ciceron vratio u Rim 9. decembra (*Fam.* 11.5.1) i da je potom pisao Decimu Brutu i Luciju Planku, namesnicima Cisalpinske i Transalpinske Galije, zahtevajući od njih da zaštite državu tako što neće dozvoliti Antoniju da od njih preuzme komandu (*Fam.* 11.5.7; 10.3), ali i da se u isto vreme još nije usudio da se učešćem u radu Senata uključi u politički život. Potom, svoju sumnju u to da je Ciceron sa svojim prijateljem Atikom odlučio da besedu objavi početkom decembra Remzi³⁰ motiviše time što Ciceron nije nameravao da se pojavi u Senatu pre 1. januara i stupanja Hircija i Panse na dužnost konzula (*Fam.* 11.6a.1), ali i da se, kada je objavljen edikt D. Bruta u vezi sa njegovim protivljenjem da Antoniju prepusti komandu nad Cisalpinskom Galijom, predomislio i u Senatu i Skupštini izgovorio *Treću* i *Četvrtu Filipiku*.

25) Holmes 1928, 198–9, prema: Gelzer 1969, 352 nap. 51 i *RE* VIIa 1047, u: Ramsey 2003, 158. U vezi sa sudbinom Ciceronovih izgubljenih beseda videti: Crawford 1984, 1–2.

26) Denniston 1926, xvii; Shackleton Bailey 1986; 31, Craig 1993, 149; Hall 2002, 275 nap. 5.

27) King 1878, 106; Ramsey 2003, 158–159.

28) Lacey 1986, 16.

29) Ramsey 2003, 158.

30) *Ibid.*

Kako je očigledno da je Ciceron tada prevazišao svoj strah i verovatno objavio i *Drugu Filipiku*, smatramo da su u pravu oni stručnjaci koji veruju da je širu distribuciju povezivao sa Antonijevim odlaskom iz Rima, ali i oni koji misle da je čekao obnovu Republike, u koju, doduše, tokom jeseni 44. nije mnogo verovao.³¹

Sem u pismima, potvrdu svoga mišljenja o izvođenju *Druge Filipike* Čeruti pronalazi i u njenom uvodu (*exordium*):

An decertare mecum voluit contentione dicendi? Hoc quidem est beneficium. Quid enim plenius, quid uberius quam mihi et pro me et contra Antonium dicere? (*Phil.* 2.2)

Ili mu je naspelo da se sa mnom nadmeće u govorništvu? Nema meni bolje usluge! Postoji li bogatija i zahvalnija tema no što je ova: da govorim u svoju odbranu, a protiv Antonija?

Naime, na osnovu navedenog odlomka Čeruti iznosi kratak zaključak da je Ciceron svoj stav o sopstvenoj besedničkoj superiornosti u odnosu na Antonija mogao potvrditi samo besedeњem u javnosti, odnosno u Senatu. Naše je mišljenje da se Ciceron u navedenom odlomku samo još jednom sugestivno izrazio kako bi uverljivije dočarao fikciju da je besedu izgovorio odmah nakon Anotnija.

U vezi sa Ciceronovim „datiranjem“ besede (19. septembar), Čeruti ne dovodi u pitanje podatak iz *Pete Filipike* (*Phil.* 5.19–20) da Ciceron toga dana na zasedanju Senata nije učestvovao. Ali, ako je i ona deo korpusa *Filipika*, što, kako smo pomenuli, mnogi ne misle, i ako je izgovorena, da li je verodostojno tumačenje da se Ciceron za fiktivno datiranje opredelio jer je, kako Čeruti kaže, želeo da prilike prikaže dramatičnijim, svoj odgovor Antoniju ekspeditivnijim, a možda i da podseti publiku na razloge koji su provocirali njegov odgovor? Navedeni razlozi imali bi smisla, nastavlja Čeruti, samo u slučaju da je beseda bila izgovorena, i to pred istom publikom pred kojom je i Antonije prethodno i istoga dana (19. septembar) besedio. Međutim, Ciceron je, prema našem mišljenju, mogao tako da postupi i samo zbog toga da bi svoju neizgovorenu besedu učinio uverljivijom.

31) *quae non sit foras proditura nisi republica recuperata; de quo quid sperem, non audeo scribere* (*Att.* 15.13a.3).

Mnogi stručnjaci dužinu *Druge Filipike* navode kao jedan od argumenata, svakako manje važnih, za tumačenje da ona nije bila izgovorena. Čeruti pak navedeni argument u potpunosti odbija, te pominje da u Senatu, za razliku od sudnice, vreme trajanja besede nije bilo ograničeno, kao i da je takvu privilegiju, pre svih, mogao da ima upravo Ciceron. Možemo se složiti sa Čerutijem da vreme za besede u Senatu, pogotovo Ciceronu, nije bilo ograničeno, ali se možemo i zapitati zašto nijedna od ostalih jedanaest *Filipika* koje su održane u Senatu protiv istog čoveka ne samo da nije slična po formi i sadržaju *Drugo*³² nego nije ni približno jednake dužine – sve one su i više nego dva puta kraće.

Čeruti se priklanja opšteprihvaćenom stavu da Ciceron *Drugu Filipiku* nije izgovorio dok god je Antonije boravio u Rimu jer se plašio njegove osvete, konkretno, njegovih telohranitelja, o čemu, pominje on, postoje podaci u Ciceronovim pismima (*Fam.* 10.2; 12.2, 3, 23). Ali, on pominje i odlomak iz *Prove Filipike* (1.14), u kome Ciceron veli da će protiv Antonija besediti slobodno, ne mareći za sopstvenu bezbednost, i tako, na osnovu Ciceronovih reči iz jedne besede temelji svoje mišljenje da je imao dovoljno vremena da izgovori *Drugu Filipiku* između 9. oktobra, kada se Antonije uputio u Brindizi, i 20. decembra, kada je izgovorio *Treću* i *Četrtu Filipiku*. U prilog stavu da je *Druga Filipika* u tom periodu izgovorena, Čeruti pominje dva Ciceronova pisma (*Fam.* 12.23; *Att.* 15.13), na osnovu kojih je jasno da pomirenja između Cicerona i Antonija više ne može biti.

Pred kraj članka Čeruti pokušava i da datira besede *Druge Filipike*, što je nije mnogo važno u vezi sa procenom njegovog stava da je ta beseda i izgovorena. Međutim, valjalo bi pomenuti da je kao najverovatniji datum naveo 10. oktobar, dan nakon Antonijevog odlaska iz Rima.³³ U vezi sa takvim „datiranjem“ ne bi trebalo zanemariti Remzijevu³⁴ opasku da Ciceron, želeći da sačuva iluziju o 19. septembru, nije mogao da pomene navodni Oktavijanov pokušaj da ubije Antonija neposredno pre njegovog odlaska iz Rima 9. oktobra, što bi potvrdilo Ciceronove iznete pretpostavke da je pitanje trenutka kada će Antonije stradati (*Phil.* 2. §§113,116). Naime, u besedi u kojoj u drugom delu napada protivnikovu političku karijeru i njegov život uopšte, Ciceron je imao sasvim dovoljno materijala,

32) Hall 2002, 275.

33) Na osnovu Ciceronovog pisma Atiku iz 25. oktobra (*Att.* 15.13), u kome ga je obavestio da mu je poslao besedu, a prema kalendaru za taj period godine, kao moguće datume navodi 9, 10, 12,17,18. i 20. oktobar.

34) Ramsey 2003, 158.

ali bi on, kao „tipični italijanski *improvisatore*, koji je uglavnom besedio *ex tempore*, ali nikada nije objavljivao besede onako kako ih je izgovorio“³⁵, i te kako vešto iskoristio podatke i događaje u vezi sa Antonijem koji su datirani nakon 19. septembra.

Čeruti, takođe, navodi da je sporno tumačenje da je *Druga Filipika* samo objavljena na osnovu takve sudbine Ciceronovih beseda protiv Vera (II–IV), tvrdeći da je on u mladosti, željan uspešne političke i besedničke karijere, hteo da njegove besede po svaku cenu dopru u javnost³⁶, dok ostvareni Ciceron, u podmaklim godinama, krajem 44. godine, takve potrebe nije imao. Sa navednim Čerutijevim stavom ne možemo se u potpunosti složiti. Naime, ako se ukratko osvrnemo na razloge za objavljivanje beseda u Ciceronovo doba, svakako ćemo pomenuti zapažanja Vilfrida Štroha (Wilfried Stroh)³⁷, prema kojima je Ciceron objavljivao svoje besede da bi branio i propagirao svoje političke stavove, ali i da su razlozi za objavljivanje, kao i kod ostalih starijih besednika, ponajviše bili didaktički, i da su stoga, kao priručnici, one pre bile namenjene mladim ljudima za učenje retorike, nego širokoj čitalačkoj publici.³⁸

U kratkom zaključku, Čeruti iznosi poslednji argument u prilog tezi da je Ciceron *Drugu Filipiku* i izgovorio, tumačeći tu besedu kao ključni element u Ciceronovoj i Antonijevoj bitki za kontrolu države. Antonije je, veli Čeruti, i u odsustvu (iz Rima) moćan i opasan, a Ciceronu, u želji da ga uništi, jedino ostaje da podstakne Senat na odlučnu akciju što, prema njegovom konačnom zaključku, nije bilo izvodljivo u slučaju da je *Druga Filipika* bila samo politički pamflet. Ali, podsticanje Senata da preduzme odlučne korake protiv Antonija glavni je cilj i zajednička karakteristika

35) Granrud 1913, 240–241.

36) Nakon prve besede suđenje se okončava, a Ver odlazi u progonstvo.

37) W. Stroh, *Taxis und Taktik*, (Stuttgart 1975), 50, u: Crawford 1984, 6.

38) Stroh, 52, u: Crawford 1984, 6. U vezi sa didaktičkim i političkim razlozima za objavljivanje beseda videti: Stroh (52 nap. 93, u: Crawford 1984, 7), gde se navodi spisak naučnika koji imaju slično mišljenje. Neki pak naučnici, poput Dž. N. Setla (James N. Settle, *The Publication of Cicero's Orations*, Ph.D.diss., University of North Carolina at Chapel Hill, 1962, u: Manuwald 207, 57 nap.153), smatraju da je Ciceron pri objavljivanju svojih beseda na umu imao široku čitalačku publiku, budući da ih je smatrao književnim delima. Tako u pismu Decimu Lentulu (*Fam.* 1.9.23) Ciceron svoga prijatelja obaveštava da mu šalje svoja dela (*scripta*), u koja, sem retorskih spisa (*de oratore*) i svoje poezije (*de temporibus meis*), ubraja i besede (*orationes quaedam*). Dž. Filips pak objavljivanje beseda tumači kao Ciceronovu potrebu da zadovolji žudnju za slavom (Phillips 1981, 45, 48, u: Crawford 1984, 6 nap.19). Dž. Krouford takvo tumačenje prepoznaje u: O. Plasberg, *Cicero in seinen Werken und Reden* (Leipzig 1926).

svih Ciceronovih *Filipika*, bez obzira što se, kako kaže Hol³⁹, u njima javlja širok i raznolik opseg situacija i tema pogodnih za besedeње, kao što su, npr. komanda u provincijama, slavljenje poginulih u bitki, kratki izveštaji u Skupštini, harange na Antonija u Senatu... U *Drugoj Filipici*, za razliku od ostalih, Ciceron više želi da predstavi svoga protivnika kao smešnog nego kao opasnog čoveka, i zanimljivo je Holovo⁴⁰ zapažanje da je ona mnogo manje politička beseda nego verbalni napad koji u aristokratskim krugovima u poznoj Republici nije bio neuobičajen. U vezi sa tim, na kraju, sem maločas pomenutih mogućih Ciceronovih razloga za objavljivanje sopstvenih beseda, pomenućemo da se i u krizna vremena, i u strahu za sopstveni život, na Cicerona pri sastavljanju *Druge Filipike* odrazila ne samo njegova književnička sujeta nego i uticaj Demostena i njegove besede *O vencu* (*De Corona*), koju je dve godine ranije i preveo. U zaključku tako nećemo pominjati formu, stilske osobine, sličnosti i razlike u odnosu na preostale *Filipike*, čime se ni Čeruti nije bavio, ali ćemo se osvrnuti na njene sličnosti sa pomenutom Demostenovom besedom. U najvećem delu knjige *Cicero's Philippics and Their Demosthenic Model* autor Sesil V. Vuten (Cecil W. Wooten) poredi Ciceronove *Filipike* sa Demostenovim besedama tako što u pojedinačnim poglavljima tumači jednu ili više Ciceronovih *Filipika* i tako analizira stil, narativnu tehniku itd. I bez obzira na to što nijedno poglavlje nije posvećeno analizi *Druge* i *Treće Filipike*, Vuten napominje da se u *Drugoj Filipici* primećuje prvi pokušaj imitiranja Demostenovog stila i načina argumentacije⁴¹, a potom je i poredi sa Demostenovom besedom *O vencu*, i navodi sličnosti u taktici i strukturi.⁴² Vuten takođe primećuje da Ciceron, kao i Demosten, ponavlja neke motive kako bi očuvao jedinstvo svoje besede,⁴³ a završetak Ciceronove *Druge Filipike* je, prema njegovom mišljenju, tipično demostenovski i atipično ciceronovski. Sve ove navedene sličnosti i ugledanje na Demostena, bez obzira na to što neki smatraju da su promene u stilu Ciceronovih beseda nagoveštene

39) Hall 2002, 280.

40) *Ibid.* 288.

41) Wooten 1983, 50, 5.

42) *Ibid.* 53. U prvom delu svojih beseda obojica se brane i iznose kratke segmente iz sopstvenog života, koji su praćeni dužim odlomcima u kojima tumače svoje postupke u odbrani državne politike, i svaki napad na sebe predstavljaju kao napad na Atinjane ili Senat. U drugom delu obojica iznose detalje iz protivnikovog privatnog života, a zatim ga optužuju zbog pogrešnih političkih postupaka, i na njega svaljuju svu odgovornost za nedaće koje su zadesile državu. (*Ibid.* 53–54)

43) I ti motivi su često slični, npr. povraćanje u javnosti, sklonost trgovanju i mešetarenju, potkupljivost itd.

u Cezarijanama (46–45),⁴⁴ kao i mnogi ranije navedeni argumenti protivni Čerutijevim tumačenjima, kazuju nam da je Ciceron imao dovoljno vremena, volje i želje da sastavi besedu stilski svesno koncipiranu, politički jasno determinisanu i snažnom energijom ispunjenu, koja je ipak jedan neizgovoreni politički pamflet čije je objavljivanje izazvalo dalekosežnije i teže posledice po njenog autora nego što je on i mogao da pretpostavi.

Naposletku, naše je mišljenje da ni u Ciceronovoj prepisci, kao ni u ostalim pisanim izvorima, ne postoji nijedan validan podatak o tome da je Ciceron *Drugu Filipiku* u Senatu izgovorio, i smatramo da Čeruti nije odgovorio na još jedno važno pitanje. Naime, ako je Ciceron tu besedu izgovorio u Senatu, dakle na najuglednijem mestu i pred najuticajnijim auditorijem, da li bi mu bile toliko važne Atikove sugestije, i da li bi o pisanoj verziji besede sa zebnjom – ili nestrpljenjem, kako veli Čeruti – iščekivao njegov sud?⁴⁵ Nakon takvog (eventualnog) besedeđenja, u prepisci sa Atikom pre bi preovladao pobeđnički ton, kao u jednom pismu iz 61. godine, u kome svoga prijatelja obavještava da je u Senatu veličanstvenom besedom potukao svoga protivnika u njegovom prisustvu.⁴⁶

Hronologija

- | | |
|---------------|--|
| 31. avgust | Ciceron se vratio u Rim nakon odustanka od putovanja u Grčku. |
| 1. septembar | Na sednici Senata, koju je zakazao radi ukazivanja božanskih počasti Cezaru, Antonije napada Cicerona zbog nedolaska. |
| 2. septembar | Ciceron u Senatu uzvraća odsutnom Antoniju <i>Proom Filipikom</i> . |
| 19. septembar | Antonije u Senatu žestoko odgovara na Ciceronovu <i>Prou Filipiku</i> . Ciceron tobože u Senatu izgovara <i>Drugu Filipiku</i> ; narednih dvadesetak dana provodi u Rimu, ali ne učestvuje u javnom životu. |

44) Hall 2002, 299.

45) *Att.* 15.13a.3.

46) *Clodium praesentem fregi in senatu cum oratione perpetua plenissima gravitatis tum altercatione huius modi* (*Att.* 1.16.8).

9. oktobar Antonije odlazi u Brindizi da bi preuzeo komandu nad legijama.
- posle 9. oktobra Ciceron odlazi na svoje imanje u Puteolima.
25. oktobar U pismu iz Puteola Ciceron obaveštava Atika da mu je poslao *Drugu Filipiku*.
- oko 28. oktobra U pismu iz Kume ili Puteola Ciceron iskazuje svoje nestrpljenje iščekujući Atikov komentar *Druge Filipike*.
- tokom novembra Antonije se vraća u Rim.
5. novembar U pismu iz Puteola Ciceron obaveštava Atika da je pročitao njegov komentar *Druge Filipike*.
- 28/29. novembar Antonije odlazi u Cisalpinsku Galiju.
9. decembar Ciceron se vraća u Rim.
20. decembar Ciceron izgovara *Treću Filipiku* u Senatu, a potom i *Četvrtu Filipiku* u Skupštini.

Literatura

- CERUTTI 1994 S. Cerutti, "Further Discussion on the Delivery and Publication of Cicero's Second Philippic" *Classical Bulletin* 70: 23-28.
- CRAIG 1993 C. P. Craig, *Form as Argument in Cicero's Speeches. A Study of Dilemma* (American Classical Studies 31), Atlanta.
- CRAWFORD 1984 J. Crawford, *M. Tullius Cicero: The Lost and Unpublished Orations* (Hypomnemata 80), Göttingen.
- DENNISTON 1926 J. D. Denniston, *Cicero, Philippics I & II*, Oxford.
- HALL 2002 J. Hall, "The Philippics", James M. May (ed.) *Brill's Companion to Cicero: Oratory and Rhetoric*, Leiden.
- GRANRUD 1913 J. E. Granrud, "Was Cicero Successful in the Art Oratorical?", *The Classical Journal*, Vol. 8, No. 6, 234-243.
- KING 1868 J. R. King (ed.), *The Philippic Orations of M. Tullius Cicero*, Oxford.

- LACEY 1986 W. K. Lacey (ed., tr.), *Cicero: Second Philippic Oration*, Warminster.
- MANUWALD 2007 G. Manuwald (ed.), *Cicero, Philippics 3-9. Volume 1: Introduction, Text and Translation. Volume 2: Commentary. Texte und Kommentare*, 30. Berlin.
- NISBET 1964 R. G. M. Nisbet, "The Speeches", in: T. A. Dorey (ed.), *Cicero*, London.
- OSGOOD 2008 J. Osgood, *Bryn Mawr Classical Review* 2008.03.04. Reviewed by Josiah Osgood, Georgetown University, Gesine Manuwald (ed.), *Cicero, Philippics 3-9. Volume 1 Introduction, Text and Translation. Volume 2. Commentary. Texte und Kommentare*, 30. Berlin 2007.
- RAMSEY 2001 J. T. Ramsey, "Did Mark Antony Contemplate an Alliance with his Political Enemies in July 44. B.C.E.?", *Classical Philology*, 96, 253-68.
- SHACKLETON BAILEY 1967 *Cicero's Letters to Atticus*, Cambridge.
- SHACKLETON BAILEY 1986 *Cicero. Philippics*, Chapel Hill and London.
- SHACKLETON BAILEY 2003 *Cicero, Philippics I-II* (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge.
- SHACKLETON BAILEY 2009 *Cicero. Philippics 1-6* (Edited and Translated by D. R. Shackleton Bailey, Revised by John T. Ramsey and Gesine Manuwald, Loeb Classical Library.
- WOOTEN 1983 C. W. Wooten, *Cicero's Philippics and Their Demosthenic Model*, Chapel Hill and London.

Summary

Cicero's *Second Philippic* – *Per contra*, Undelivered Speech: *pro et contra*

It is a generally accepted view that Cicero, just as the orator in the *Fifth Philippic* stated, did not speak the *Second Philippic*, an invective against Mark Antony in response to Antony's invective against Cicero, in the Senate, on September 19th 44. Nevertheless, Steven Cerutti has tried to refute this opinion relying on his own interpretation of a few passages from Cicero's letters, as well as on a brief excerpt from the *Second Philippic*. The main sources regarding Cerutti's stance are the excerpts taken from three letters of Cicero to Atticus, written in the period between October 25th and November 5th. However, his interpretation of these excerpts is somewhat arbitrary and unconvincingly substantiated. The reason for the fictional setting of the date, Cicero's desire to show the situation as more dramatic, and his response to Antony as a more prompt one, Cerutti justifies only if the case was that Cicero actually spoke the *Second Philippic*, in the Senate at that, and before the same audience that had listened to Antony's speech. Such an interpretation disregards not only Cicero's desire to once again impress the audience, this time the reading audience, the influence of Demosthenes, especially his *Oratio De Corona*, but also the complex situation in which the orator found himself, as his determination to fight for the Republic intertwined with the legitimate fear of the possible consequences. Also, the view that Cicero did speak the *Second Philippic* poses many questions that have not been given valid answers to, or any answers whatsoever. In accordance with the above mentioned, we will support the opinion of many scholars that the *Second Philippic* is a political pamphlet, which is skillfully written owing to Cicero's rhetorical education, oratorical gift and experience, and his ability to deviate sometimes from the established rules of rhetoric with the aim of arousing emotions and evoking credibility, as well as concealing a justified fear for his safety.

Dragana Grbić
Balkanološki institut
Srpska akademija nauka i umetnosti, Beograd

Agripa, Plinije i geografija Ilirika

Apstrakt: Na primeru podataka koji se odnose na Ilirik, u radu se ispituje odnos Agripinog geografsko-kartografskog dela, čiji su ekscerpti sačuvani u geografskim knjigama Plinija Starijeg, sa Avgustovim *Res Gestae Divi Augusti* i drugim trijumfalnim spomenicima. Cilj je da se prikaže kakvog su odjeka pobeđe u Iliriku imale u savremenoj javnosti, zatim su kako su predstavljene u trijumfalno-propagandnim, geografskim i ikonografskim spomenicima Avgustovog doba i kasnije.

Gljučne reči: Agripina karta; Marko Vipsanije Agripa; Avgust; Plinije Stariji; Ilirik; antička geografija; Avgustovska propaganda; Panonski rat.

Abstract: Focusing on Illyricum, the article aims to explore the correlations between Agrippa's geographic-cartographic work, principally known through excerpts in Pliny the Elder's *Naturalis historia*, with the *Res gestae divi Augusti* and other triumphal monuments. The main purpose of the article is to illustrate how the victories in Illyricum were represented in contemporaneous triumphal geography, imagery and propaganda.

Key words: Agrippa's map; M. Vipsanius Agrippa; Augustus; Pliny the Elder; Illyricum; ancient geography; Augustan propaganda; Pannonian War.

Agripina karta – *Orbis pictus*

Tragovi izgubljenog geografsko-kartografskog dela Marka Vipsanija Agripe *Orbis pictus* sačuvani su zahvaljujući ekscerptima kod Plinija Starijeg. To je delo bilo jedan od tri glavna izvora za geografske knjige (III–VI)¹ monumentalne enciklopedije *Naturalis historia*. Plinije navodi Agripu među izvorima za sve četiri knjige posvećene geografiji sveta,² a 36 citata

1) Geografske knjige Plinija Starijeg predstavljaju dragocen izvor za administrativnu istoriju Carstva, za koje su glavni izvori bili zvanični dokumenti: *formulae provinciarum*, i drugi službeni dokumenti, npr. liste cenza, Avgustova *descriptio Italiae totius in regiones XI* (Plin. *NH* III 46 cf. *NH* III 49; III 62; zatim, sadržaj za treću i četvrtu knjigu. Drugi izvor bio bi *Periplus*, koji se pripisuje Varonu, ili više Varonovih dela (SALLMANN 1971).

2) Plin. *NH* I, ed. J. BEAUJEU, Paris 2003, 62, 64, 65, 67.

pouzđano se mođe pripisati tome autoru.³ Znamo da je Agripa sastavio komentare, prema kojima je izrađena monumentalna mapa sveta. O njegovom izgledu i obliku postoji više teorija,⁴ razlikuju se mišljenja o tome kako su komentari bili dostupni publici: da li je to bio zaseban spis ili su pak bili urezani uz mapu u vidu natpisa,⁵ teško je pouzđano utvrditi.⁶ O sadržaju se nešto mođe reći zahvaljujući Pliniju: Agripa je u delo uneo podatke o dimenzijama provincija, mora, o rekama, planinama, zatim, o razdaljinama između pojedinih mesta; beležio je, sem toga, i različite topografske podatke. Kako se osim Plinija Starijeg na Agripu oslanjaju⁷ i dva poznoantička anonimna spisa, *Dimensuratio provinciarum* i *Divisio orbis terrarum*,⁸ ekscerpti u *NH* imaju se sa čime uporediti. Po svemu sudeći, i Strabonov $\chi\omega\rho\omicron\gamma\omicron\alpha\phi\omicron\varsigma$ mogao bi biti upravo Agripa.⁹

Plinije na jednom mestu kaže da je sâm Agripa nameravao da objavi svoje delo, u čemu ga je omela smrt, a da je taj posao završio Avgust:¹⁰ (Plin. *NH* III 17) *Agrippam quidem in tanta viri diligentia¹¹ praeterque in hoc opere cura, cum orbem terrarum urbi spectandum¹² propositurus esset, errasse quis credat et cum eo divum Augustum? Is namque complexam eum porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippae a sorore eius inchoatam peregit.* Zahvaljujući podatku kod Diona Kasija poznato je da je karta bila izložena na tremu¹³ koji je podigla Agripina sestra Vipsanija Pola,¹⁴ i da taj posao

3) DETLEFSEN 1908, 64; BURNS 1964, 255–256 i nap. 5; Plin. *NH* III 8, 37, 86, 96, 150; IV 45, 60, 77, 78, 81, 83, 91, 98, 99, 102, 105, 118; V 9, 10, 40, 65, 102; VI 3, 37, 39, 57, 136, 137, 164, 196, 207, 209.

4) Za pregled problema i literaturu v. TROUSSET 1993, 137–157, kao i za rekonstrukciju karte, posebno str. 156.

5) DETLEFSEN (1909, 107) je smatrao da komentari nisu bili odvojeni od karte; up. W. KUBITSCHKE, *RE* X, 1919, 2100; TIERNEY 1963; SALLMANN 1971, 91–107, posebno nap. 38; DILKE 1985, 41–53; NICOLET 1991, 98–114; NICOLET 1988, 136–137; DUECK 2000, 126–127, itd. K. BRODERSEN (u: C. ADAMS / R. LAURENCE, *Travel and Geography in the Roman Empire*, London / New York 2001, 20, nap. 9) smatra da je to bio natpis bez grafičkog prikaza; up. CAREY 2006, 65; MURPHY 2004, 157, nap. 57.

6) Zanimanje za oblik karte interesantan je istraživačima zbog njenog presudnog uticaja na nastanak poznijih mapa (npr. na Pojtingerovu tablu).

7) Npr. *Dim. provinc.* 18 i *NH* III 150; SCHNABEL 1935, 429.

8) SCHNABEL 1935, 405–440, i: A. RIESE, *Geographi Latini minores*, 1878, 15–20 i 9–14. Up. Dicuil (fl. 814–25), *De mensura orbis terrae* (ed. J. TIERNEY).

9) Strab. II 5.17: $\chi\omega\rho\omicron\gamma\omicron\alpha\phi\omicron\varsigma$ $\pi\acute{\iota}\nu\alpha\acute{\xi}$; NICOLET 1991, 107; NICOLET 1988, 138; cf. DUECK 2000, 264.

10) Up. Plin. *NH* XXXV 23; 25. NICOLET 1991, 99 sa nap. 13. O tome v. niže.

11) Za Plinijev odnos prema Agripi, „idealnom Rimljaninu“ v. BURNS 1964, 254–258.

12) Cf. Eumenius, *Pan.* 5.20.2. NICOLET 1991, 113 i 122 nap. 48.

13) *Porticus Vipsania* se pominje kod Plinija u VI knjizi na mestu gde govori o položaju grada Haraksa (*NH* VI 139): ... *maritimam etiam Vipsan(i)a porticus habet ...*; za mesto portika v. npr. TIERNEY 1963, 151–66; SALLMANN 1971, 102 sa nap. 38; NICOLET 1991, 98–99; misli se da je bio podignut pored *Aqua Virgo*, u *Via Lata* (sada: Via del Corso).

14) *Vipsania Polla*: PIR¹ V 464.

nije bio završen do 7. godine pre Hr.¹⁵ Kao mogući datum kada je mapa konačno objavljena, Klod Nikole predlaže 2. godinu pre Hr., dovodeći u vezu s tim više spomenika i okolnosti.¹⁶ Tada je Avgust primio titulu *pater patriae*;¹⁷ iste je godine posvećen hram Marsa Osvetnika (*Mars Ultor*) na Avgustovom forumu, gde je podignut i *porticus ad Nationes*.¹⁸ Tu su bile izložene statue s natpisima koje alegorijski predstavljaju narode pokorene pod Avgustom.¹⁹ Premda rimski original nije sačuvan, o izgledu, sadržaju i simbolici te zbirke srazmerno smo dobro obavješteni zahvaljujući tome što je pronađena izvrsna replika u *Sebasteion*-u (*Augusteum*) u karijskoj Afro-dizijadi, izrađena očigledno po ugledu na Avgustov portik.²⁰ Osim toga, nedavno je otkrivena još jedna kopija u Valensiji.²¹ Upečatljivo je koliko se natpisi podudaraju sa podacima u *Res Gestae*, za koje je, prema Nikoleo-vom mišljenju, Avgust mogao imati nacrt već 2. godine pre Hr.²²

Agripina mapa se u potpunosti uklapala u Avgustov ideološki program. Ona je bila vizuelni medij Avgustove trijumfalne geografije:²³ u njoj su bile prikazane rimske pobjede i osvajanja pod Avgustom, koje je i sam obeležio natpisima na svom forumu, i koje pominje u svojim *Res Gestae*.²⁴

Mapa je, ne slučajno, prikazivala čitav naseljeni svet, *orbis terrarum*, οἰκουμένη.²⁵ Taj termin sâm Avgust tendenciozno ponavlja više puta: (c. 1) *Rerum gestarum divi Augusti, quibus orbem terrarum imperio populi Roma-*

15) Cass. Dio. LV 8.4: ἡ δὲ ἐν τῷ πεδίῳ στοά, ἣν ἡ Πῶλλα ἡ ἀδελφὴ αὐτοῦ ἡ καὶ τοὺς δρόμους διακοσμήσασα ἐποίηι, οὐδέπω ἐξείργαστο. Ūp. Mart. I 108, 1–4. REINHOLD 1933, 136; TIERNEY 1963, 151.

16) NICOLET 1991, 113–114. up. 41. On je, čini mi se, najbolje objasnio ulogu i mesto karte u Avgustovom programu u svojoj izvrsnoj monografiji (ona je prvobitno objavljena u Parizu 1988. godine, na francuskom, pod naslovom: „*L’inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l’Empire romain*“).

17) Ūp. Ovid. *Fast.* II 130: *pater orbis*.

18) Serv. *Aen.* VIII 721: *Porticum enim Augustus fecerat in qua simulacra omnium gentium conlocaverat: quae porticus appellabatur ‘Ad Nationes’*. Ūp. Plin. *NH* XXXVI 39.

19) Carey 2007, 66–67. Ūp. Dueck 2000, 126; Zanker 1988, 112–14; 194–5; 210–15; Smith 1988, 33–74; Nicolet 1991, 41–3. Kod spomenika trijumfalnog karaktera nabranje pobjeda, pokorenih naroda, zemalja, uobičajen je postupak; up. tekst natpisa i spomenik Tropaeum Alpium (CIL V 7817; Plin. *NH* III 136), La Turbie.

20) REYNOLDS 1981; SMITH 1988. Za natpise i statue balkanskih plemena koja pripadaju toj seriji i njihovu interpretaciju up. GRBIĆ 2011.

21) PAZ DE HOZ 2007.

22) NICOLET 1991, 19, 42.

23) Ūp. ZANKER 1988, 143.

24) Ūp. više, nap. 22, i: NICOLET 1991, 113–114: „... is it not tempting to believe that Augustus had Agrippa’s work completed in time so that men could conveniently see on the map the names that he had listed or the statues that he had placed around the map.“

25) NICOLET 1991, 32; 113. BRUNT 1990, 107–108 (= 1963, 175).

ni subiecit; (c. 3): ... *Bella terra et mari civilia externaque toto in orbe terrarum suscepi...*; zatim (c. 13): *totum imperium populi Romani terra marique ...*²⁶ Veza između *orbis terrarum* i *orbis Romanus*, kao i aluzije na rimsku svetsku dominaciju ponavljaju se.²⁷ Dovoljno je setiti se Jupiterovog proročanstva u Eneidi: *ego nec metas rerum nec tempora pono: imperium sine fine dedi*.²⁸ Livijev Romul javlja da bogovi žele da Rim bude *caput orbis terrarum*,²⁹ a Rimski narod će biti *princeps orbis terrarum populus*.³⁰ *Imperi ... maiestas* je kod Horacija ... *porrecta ... ad ortus solis ab Hesperio cubili*.³¹ Moglo bi se navesti niz drugih primera, kako u pisanoj tako i u vizuelnoj sferi.³² *Orbis pictus* bi pripadao obema kategorijama. Kada se govori o Agripinoj karti, mora se pomenuti da su mnoge vrednosti Avgustovog vremena utkane i u Plinijevu enciklopediju, budući da je neodvojiva od tog dela. To je geografija u kojoj je opisan čitav naseljeni svet, ali očigledno je da je to svet koji gravitira oko Rimske države, kako ga tretiraju Avgust i stvaralaštvo njegovog vremena.³³

Izvesno je da se u Agripinom delu naučno-dokumentarna vrednost³⁴ preplitala sa političkom i simboličkom. Međutim, kao što je i geografija *Res Gestae* činjeničnog, a ne alegorijskog karaktera,³⁵ tako je i sa njima komplementarna karta realno prikazivala imperijalističke ambicije Rima i rezultate njihove realizacije pod Avgustom.³⁶ Stoga se vredi okrenuti njihovim podacima, jer s jedne strane upućuju na događaje političke istorije, a sa druge dopuštaju da naslutimo mesto i ulogu tih događaja u avgustovskoj ideologiji.

26) Up. MURPHY 2004, 5: veza između *urbs* i *orbis (terrarum)*; up. *ibid.* pogl. „Map, Triumph and Encyclopedia“, 22–25.

27) NICOLET 1991, 45; 110–111; GRUEN 1996, 190–194; ANDO 2000, 277, 286–287.

28) Verg. *Aen.* I 278. up. *Aen.* VI 851, *tu regere imperio populos, Romane, memento...*

29) Liv. I 16.7.

30) Liv. praef. 3.

31) Hor. *Carm.* IV 15.13–16. NICOLET 1991, 45; 110–111; GRUEN 1996, 147; 191.

32) Tako su među statuama portika u Afrodizijadi, pored pokorenih naroda bile prikazane personifikacije Okeana i Hemere—Dana i Okeana, kao i *ἡ μεγάλη Σεβαστῶν* up. REYNOLDS 1981, 325, br. 12–13; SMITH 1988, 52–53, tab. VII, 3–4; up. SEG 31, 1981, 916 = *LAph* 9.16. ANDO 2000, 278dd.

33) NICOLET 1991, 99; MURPHY 2004, 23.

34) Mapa podrazumeva lično poznavanje i iskustvo. Up. CAREY 2003, 36: „The map makes a strong claim to autopsy, which in turn implies conquest, particularly when linked to a man who had been a military commander in almost every part of the empire.“

35) NICOLET 1991, 57. 17: „exposé of great sobriety“.

36) NICOLET 1991, 15–24. BRUNT, *JRS* 53, 1963, 170–176 = *Roman Imperial Themes*; Up. T. COREY Brennan, BMCr, <http://bmc.brynawr.edu/1992/03.02.18.html> (u prikazu knjige: NICOLET 1991): „a veritable billboard advertising Rome’s progress toward world.“

Ilirik u Agripinoj karti

Kada je u pitanju Plinijeva geografija Ilirika (odnosno provincijâ Dalmacije i Panonije, na koje je kasnije podeljen), većina razdaljina koje polihistor donosi najverovatnije je potekla od Agripe.³⁷ On navodi Agripu kao svoj izvor u poglavlju NH III 150, gde donosi dimenzije Ilirika: *Illyrici latitudo qua maxima est CCCXXV p. colligit, longitudo a flumine Arsia ad flumen Drinium DXXX. a Drinio ad promunturium Acroceraunium CLXXV Agrippa prodidit, universum autem sinum Italiae et Illyrici ambitu | XVII |*. Plinijev citat može se uporediti sa istim pasusom sačuvanim u *Dim. provinc.* (ed. SCHNABEL 1935, 429): *Illyricum, Pannonia ab oriente flumine <D>rinio, ab occidente desertis, in quibus habitabant Boi et Carni, a septentrione flumine Danubio, a meridie mari Adriatico. Quarum spatia panduntur in longitudine m.p. DCXX, in latitudine m.p. CCCXXV.*³⁸ Osim ovih, polihistor je od Agripe mogao preuzeti i podatke u poglavljima NH III 97 koji se tiču razdaljina između gradova.³⁹ *A Lacinio promunturio secundus Europae sinus incipit, magno ambitu flexus et Acroceraunio Epiri finitus promunturio, a quo abest LXXV;*⁴⁰ NH III 141: *Scardona in amne eo XII passuum a mari;* NH III 142: *Narona ... a Salona LXXX p., adposita cognominis sui fluvio a mari XX p.;* NH III 144: *a Narone amne C p. abest Epidaurum colonia.*⁴¹

Obično se smatra da je *Orbis pictus* odražavao predstavu o Iliriku (tj. području koje će ući u sastav provincije Ilirik) kakvu su Rimljani imali u vreme Oktavijanovog rata 35–33. pre Hr.⁴² Agripa se prilikom tog pohoda, u kojem je izvesno imao prominentnu ulogu,⁴³ mogao dobro upoznati sa

37) PARTSCH 1875, 42; 62–65; SALLMANN 1971, 185.

38) DETLEFSEN 1901, 23–24.

39) Doduše, podaci o udaljenosti između gradova mogli su biti preuzeti i od Varona (*Disciplinarum de geometria liber*), up. Plin. NH III 109. Moguće je i to da je Plinije kombinovao podatke (up. npr. Plin. NH III 46).

40) OEHMICHEN 1880, 11–12 (c. 6) u podatke koji potiču od Agripe, za prostor Ilirika, ubraja samo ovaj podatak o širini i dužini. DETLEFSEN 1901, 22.

41) Up. npr. Plin. NH III 45. Plinije je u raspored preuzet iz Peripla mogao unositi status gradova koji je našao u zvaničnim dokumentima.

42) I. DEGMEDŽIĆ, *RadVM* 8, 1959, 30; DOMIĆ-KUNIĆ 2006, 74.

43) Tako Apijan, koji se koristio Avgustovim *Memoarima*, pominje Agripu samo jednom, kod opsade japodskog Metuluma. Dion Kasije pak svedoči o njegovoj aktivnoj ulozi u Oktavijanovim operacijama u Iliriku. On poveo akciju protiv Delmata Cass. Dio XLIX 38, 3–4: καὶ Δελμάται σὺν αὐτοῖς ἐπανάστησαν. καὶ Παννονίους μὲν ὁ Γέμιος, καίτοι τῆς Σισκίας ἐκπεσῶν, ὁμῶς μάχαις ἀνεκτίσασατο, τοὺς τε Σαλάσσους καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς μετ' αὐτῶν νεωτερίσαντας ὁ Μεσοάλας ὁ Καυαλέριος ἐχειρώσατο: ἐπὶ δὲ δὴ τοὺς Δελμάτας πρότερος μὲν ὁ Αγορίππας, ἔπειτα δὲ καὶ ὁ Καισαρ ἐπεστράτευσεν. Up. DUŠANIĆ 2008, 113.

terenom,⁴⁴ a to je iskustvo bilo dragoceno za njegovo kartografsko delo. Ne samo tada; po svemu sudeći, on je u Iliriku imao poslove vezane za eksploataciju rudnika.⁴⁵ Neke podatke o tom području mogao je pribaviti i kasnije.

Više indicija, međutim, ukazuje na to da su na karti preslikane posledice događaja iz perioda koji je usledio nakon Oktavijanovog rata. Pomenuti podatak da je kartu objavio Avgust nakon Agripine smrti od ključnog je značaja, jer između ostalog, ostavlja mesta da se pretpostavi jedna avgustovska redakcija tog dela. U prilog tome govori i činjenica da Plinije, pozivajući se na Agripin autoritet, eksplicitno pominje Avgusta.⁴⁶ U slučaju Ilirika, o tome bi moglo svedočiti ucrtavanje granice Carstva na Dunavu, kako je zabeleženo kod Plinija u poglavlju NH III 147: *ad septentriones Pannonia vergit. finitur inde Danuvio*. Tako je navedeno i u spisu *Dimensuratio provinciarum*, koji se, kako smo pomenuli, oslanja na Agripu: Ilirik je ograničen *a septentrione flumine Danubio, a meridie mari Adriatico*.⁴⁷ Širina i dužina odgovaraju brojevima koje donosi Plinije, citirajući Agripu.⁴⁸ Stoga se može posredno zaključiti da je mapa na portiku *Vipsania* u svom konačnom obliku težila da prikaže stanje savremeno njenom objavljivanju. Naime, u obliku u kakvom ga je Agripa ostavio, *Orbis pictus* nastao je pre konačnog utvrđivanja severne granice Ilirika.⁴⁹ Sasvim je verovatno da su u ovom monumentalnom delu, nakon Avgustove redakcije, mogli biti prikazani rezultati Panonskog rata (12–9. god. pre Hr.), odnosno utvrđivanje granice Carstva na Dunavu. Taj rat započeli su Marko Vinicije i Marko

44) Značajnu ulogu u vojnim kampanjama imale su ekspedicije (*explorationes*) čiji je cilj bilo prikupljanje podataka. Prilikom ekspedicija beležene su različite geografske informacije: topografija, karakteristike terena, razdaljine, ali i beleške o fauni, flori, stanovništvu (up. npr. N. J. E. AUSTIN / N. B. RANKOV, *Exploratio: Military and Political Intelligence in the Roman World from the Second Punic War to the Battle of Adrianople*, London 1995). Važan segment ovih ekspedicija bilo je mapiranje. Up. npr. Plin. NH VI 181: *missi ab eo milites ad explorandum*; XII 19: *cognita Aethiopiae forma*; VI 40. Strab. I 4. 6; II 5. 17. Up. NICOLET 1988, natpis vojnika koji je bio *chorographiaris*: AE 1947, 61 [I. T] *enatio* | L(uci) f(ilio) | [P]rimioni | [mi]liti praetor(iano) | c(o)hort(is) IIII | [ch]orographiar(io) | [ite]m caelatori | [fill]io piissimo mater. Uopšte, za žanr *comentarii* v. A. v. PREMERSTEIN, s.v. *Commentarii*, RE 4(1901) 726-759.

45) O tome: DUŠANIĆ 2004, 267–269; DUŠANIĆ 2008, 113 sa nap. 63 (= AE 2008, 529). Tezu podupire i podatak o mestu konstitucije iz 294. (*Cod. Iust.* V 16.22; VI 24.10): (*Metalla*) Agrippi(a)na (DUŠANIĆ 2004, 268, nap. 133; 2008, 114); kao položaj rudnika *metalla Agrippi(a)na* ili *Argentariae Agrippi(a)nae* predlaže područje južno od Sirmija.

46) V. više, Plin. NH III 17.

47) *Dim. provinc.* 18. SCHNABEL 1935, 429.

48) Plin. NH III 150.

49) PARTSCH 1875, 62.

Agripa (13. pre Hr.).⁵⁰ Međutim, Agripa je umro već sredinom marta 12. pre Hr.,⁵¹ a komandu je iste godine preuzeo Tiberije, koji je rat i završio sa značajnim uspehom.⁵² Opšte je prihvaćeno mišljenje da je opseg osvajanja 35–33. godine pre Hr. bio skroman.⁵³ Stoga se kao vreme kada su osvojena panonska plemena u unutrašnjosti: Dicioni, Mezeji, Dezidijati, Breuci, Andizeti,⁵⁴ mora uzeti Panonski rat. Premda nije dobio dovoljno prostora u antičkoj historiografiji,⁵⁵ postoji čitav niz drugih indicija koje ukazuju na to da je to bila vrlo važna faza u osvajanju unutrašnjosti Ilirika.⁵⁶ Teško je zamisliti da bi Avgust objavio monumentalni propagandni spomenik koji isključuje tako krupan događaj kakav je izlazak Rimske države na Dunav, koji je i sam obeležio u svojim Delima (*Res Gestae Divi Augusti*):

c. 30. *Pannoniorum gentes, quas ante me principem populi Romani exercitus nunquam adit, devictas per Ti. Neronem, qui tum erat privignus et legatus meus, imperio populi Romani subieci protulique fines Illyrici ad ripam fluminis Danuvi.*⁵⁷

Osim u *Res Gestae*, pokoravanje panonskih plemena našlo je odraza i u drugim spomenicima koji obeležavaju uspehe Avgustovih osvajanja, kao što je pomenuti *porticus ad Nationes* na Avgustovom forumu. Spomenik plemena Andizeta iz Afrodisijade u Kariji čiji je izvor bio rimski uzor, sasvim izvesno obeležava pobede iz vremena Tiberijevog Panonskog rata u ovoj oblasti.⁵⁸ Simbolika toga natpisa mora se povezati sa navedenim podatkom iz *Res Gestae* (c. 30), kao i sa onim kod Svetonija, jednako kao što

50) SYME 1971, 30 (= CQ 27, 1933, 145), 35; SYME 1934, 116.

51) REINHOLD 1933, 125–128. Marljivi Plinije (*NH* XXIII 58) beleži podatak da je Agripa bolovao, ali da svoju bolest krio od Avgusta: *ignorante divo Augusto*. v. BURNS 1964, 254–255.

52) O ozbiljnosti toga rata svedoči činjenica da je Avgust 12. godine, kako bi bio bliže frontu, došao u Akvileju (PAPAZOGLU 1969, 264). Tiberijev Panonski rat, i uopšte Tiberijeve zasluge za uspehe u Iliriku i na Dunavu značajno su umanjene u izvorima koji mu nisu bili naklonjeni. Kod Diona Kasija, samo kratke beleške (Cass. Dio LIV 36.2). Up. LEVICK 1999, 18d.

53) SYME 1971, 141–142. Što se tiče pojma Ilirika kod Apijana, zatim i dometa ovih osvajanja ključno je, čini mi se (1933, 70): „It follows that Appian is using a source which is not in any way influenced by the later provincial boundaries. The ‘Illyris,’ all of which he says was secured by Octavian (*Ill.* 28), therefore, does not cover Bosnia, for most of Bosnia must be included in ‘the forested land of the Pannonians.’ Another early source (sc. Strabo) brings us to a similar conclusion“. Za Strabona up. DUECK 2000, 126.

54) Up. prethodnu nap. Kasnije su ta plemena razdvojena u dve provincije — Dalmaciju i Panoniju — na koje je Ilirik podeljen, up. Plin. *NH* III 142–143; 147–148.

55) Up. SYME (CQ 27, 1933, 70–71) = 1971, 141–142; Vell. Pat. II 96. 2–3; Suet. *Tib.* 9 (up. niže, str. 9).

56) Nedavno i: DOMIĆ-KUNIĆ 2006, ukazuje u tome pravcu, premda bi se argumentaciji kojom to dokazuje moglo ponešto dodati.

57) Up. SYME 1934, 116.

58) SEG 35, 1082; *I Aph* 9.23; up. GRBIĆ 2011, 133–135. Andizeti su bili istočni susedi Breuka; živeli su u području oko ušća Drave u Dunav.

spomenik Japoda, iz iste serije, simbolizuje uspeh u Oktavijanovom ratu (35–33. pre Hr.), a statua Pirusta, bez sumnje, slom Dalmatsko-panonskog ustanka (6–9. god.).⁵⁹ Čini mi se izvesnim da je Avgust, pre nego što će izložiti delo *urbi ad spectandum*,⁶⁰ dao da se unesu podaci o rimskim uspesima u Iliriku koji su usledili nakon Agripine smrti.

Ovde se moramo osvrnuti i na mišljenje da Plinijev podatak o položaju Skordiska i Tauriska u odnosu na Klaudijsku goru potiče sa Agripine karte,⁶¹ budući da je s prethodnim u direktnoj vezi. Plinije kaže (*NH* III 148): *mons Claudius, cuius in fronte Scordisci, in tergo Taurisci. Mons Claudius* se obično identifikuje sa Papukom (Požeškim gorjem) u Slavoniji.⁶² Oronim je, bez sumnje, izveden iz Tiberijevog gentilicija *Claudius*⁶³ i mora se datovati pre njegove adopcije u *gens Iulia* 4. godine.⁶⁴ Izvesno je da to ime stoji u vezi sa Tiberijevim uspesima u Panonskom ratu (12–9. pre Hr.).⁶⁵ Na to bi ukazivala i činjenica da se osim kod Plinija, *mons Claudius* pominje i kod Veleja Paterkula kao poprište borbi, kasnije, u Dalmatsko-panonskom ustanku (7. godine)⁶⁶, iz čega proističe da je taj naziv već bio u upotrebi. Kako se još ranije pretpostavljalo, vrlo je moguće da je ime ove planine bilo zabeleženo na Agripinoj karti,⁶⁷ bez sumnje iz propagandnih razloga. Plinije, međutim, u odnosu na *mons Claudius* određuje položaj Tauriska i Skordiska.⁶⁸ Podatak o razgraničenju ova dva plemena očigledno pripada jednom starijem sloju teksta i odnosi se na vreme kada su ona slobodna.⁶⁹ U vreme Panonskog rata (12–9. pre Hr.) u oblasti Klaudijske gore već se pominju plemena Andizeti i Breuci. Kako je Sajm istakao, rečit je Svetonijev podatak (*Tib.* 9): *exin Raeticum Vindelicumque bellum, inde Pannonicum,*

59) Za literaturu up. više, nap. 58.

60) Više, Plin. *NH* III 17.

61) ALFÖLDY 1964; PAPAZOGLU 1969, 287, nap. 323. Up. DOMIĆ-KUNIĆ 2006, 74 (up. niže nap. 66).

62) KÖSTERMANN 1953, 160–161; MÓCSY 1962, 526; ALFÖLDY 1964, 128; ALFÖLDY 1966, 234.

63) A. v. PREMERSTEIN, *JÖAI* 1, 1898, 148; A. RAU, *Klio* 19, 1925, 327. KÖSTERMANN 1953, 360, nap. 1; MÓCSY 1962, 526, 540; DUŠANIĆ 1967, 68, nap. 21; PAPAZOGLU 1969, 279.

64) Cass. Dio LV 13.1–2; 27.4; Vell. Pat. II 103.1–104.2; 112.7; Suet. *Aug.* 65.1; *Tib.* 15.2–16.1, 21.2–3; Tac. *Ann.* I 3.3–5. up. LEVICK 1999, 49–51.

65) MÓCSY 1961, 178; ALFÖLDY 1964a, 112.

66) Vell. Pat. II 112.3 up. MÓCSY 1962, 526. DOMIĆ-KUNIĆ 2006, 74, ne znajući za Velejev podatak, navodi Plinija kao jedini izvor.

67) Na to da je karta bila vrlo detaljna upućuje jedno mesto kod Plinija, gde izričito kaže da je bio prikazan Haraks, relativno mali parćanski grad; v. NICOLET 1991, 106; CAREY 2003, 64.

68) Up. PAPAZOGLU 1969, 287, n. 324.

69) Obično se smatra da se odnosi na vreme pre operacija koje je vodio *L. Calpurnius Piso Frugi* 13–11. pre Hr. Na ovom mestu se nećemo upuštati u probleme prostiranja i vremena pokoravanja Skordiska, o kojima se dosta raspravljalo (up. MÓCSY 1962, 526; ALFÖLDY 1964, 108, 112; ALFÖLDY 1966, 234, 239; PAPAZOGLU 1969, 261–265; DUŠANIĆ 1967, 68).

inde Germanicum gessit. Raetico atque Vindelico gentis Alpinas, Pannonico Breucos et Dalmatas subegit.⁷⁰ Breuci su ovde, jasno je, *pars pro toto*. Na isti način, u seriji statua iz Sebastejona u karijskoj Afrodizijadi, pretpostavljamo i na Avgustovom forumu u Rimu, pomenuti natpis Andizeta⁷¹ predstavlja plemena pokorena u Panonskom ratu.

Iz Agripine karte mogao bi poticati podatak o *deserta Boiorum*,⁷² koji se odnosi na područje severozapadnog ugla Panonije, gde su nekada živeli Boji, koji su se odatle povukli pod pritiskom Dačana pod Burebistom. Plinije beleži: ... *Noricis iunguntur lacus Pelso, deserta Boiorum; iam tamen colonia Divi Claudi Savaria et oppido Scarabantia Iulia habitantur / „...Uz Norik leži jezero Pelson i krajevi koje su napustili Boji; sada su pak naseljeni kolonijom Božanskog Klaudija, Savarijom i gradom Julija Skarabancija“*. Područje se pod istim imenom (ἡ Βοίων ἐρημία) pominje i kod Strabona⁷³, kao i u spisu *Dimensuratio provinciarum*, koji se oslanja na Agripine komentare.⁷⁴ U vreme cara Klaudija, ta je oblast priključena provinciji Panoniji.

Na kraju valja istaći da se naše fragmentarno poznavanje rane rimske prošlosti u ovome području može unaprediti samo povezivanjem podataka različitih vrsta. Takav je i ovde slučaj sa podacima iz trijumfalno-geografske sfere koji su — vredno je posebno naglasiti — savremeni događajima o kojima govorimo.

Literatura

- ALFÖLDY, G. (1964), Des territoires occupés par les Scordisques, *A.Ant. Acad.Sc.Hun.* 12, 107–127.
- ALFÖLDY, G. (1966), Notes sur la relation entre le droit de cité et la nomenclature dans l'Empire Romain, *Latomus* 25, 37–57.
- ANDO, C. (2000), *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, Berkeley / Los Angeles.

70) SYME 1971, 18, 30, 141.

71) Više, nap. 58.

72) Plin. *NH* III 146.

73) Strab. VII 1.5; VII 3.2. ὙΠ. VII 5.2: Βοίους καὶ Ταυρίσκους, ἔθνη Κελτικά τὰ ὑπὸ Κριτασίρω, φάσκοντες εἶναι τὴν χώραν σφετέραν, καίπερ ποταμοῦ διεύροντος τοῦ Παρίσου, ῥέοντος ἀπὸ τῶν ὄρων ἐπὶ τὸν Ἰστρον κατὰ τοὺς Σκορδίσκους καλουμένους Γαλάτας.

74) *Dim. provinc.* 18: *desertis in quibus habitabant Boi et Carni*.

- BALDWIN, B. (1995), Roman Emperors in the Elder Pliny, *Scholia N.S.* 4, 56–78.
- BRUNT, P. (1990), Augustan Imperialism, u: *Roman Imperial Themes*, Oxford, 96–109 (= *JRS* 53, 1963, 170-176).
- BURNS, M.A.T. (1963), Pliny's Ideal Roman, *CJ* 59, 253–258.
- CAREY, S. (2007), *Pliny's Catalogue of Culture: Art and Empire in the Natural History*, Oxford.
- CUNZ, O. (1890), Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius in den geographischen Büchern der naturalis historia, Leipzig.
- DETLEFSEN, D. (1906), Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas, Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie 13, ed. W. Sieglin, Berlin 1906.
- DOMIĆ-KUNIĆ, A. (2006), Bellum Pannonicum (12.–11. pr. Kr.). Posljednja faza osvajanja južne Panonije, *VAMZ* 39, 59–164.
- DUECK, D. (2000), *Strabo Of Amasia. A Greek Man of Letters in Augustan Rome*, London–New York.
- DUŠANIĆ, S. (1967), Bassianae and its Territory, *Arch. Iug.* 8, 67–81.
- DUŠANIĆ, S. (2004), Roman Mining in Illyricum: Historical Aspects, u: Gianpaolo Urso (ur.), *Dall'Adriatico al Danubio. L'Ilirico nell'età greca e romana. Atti del convegno internazionale Cividale del Friuli, 25–27 settembre 2003*, Pisa, 247–270.
- DUŠANIĆ, S. (2008), Valle Ponti Lead Ingots Notes On Roman Notables' Commercial Activities in Free Illyricum at the Beginning Of The Principate, *Starinar* LVIII/2008, 107–118.
- GRBIĆ, D. (2011), Augustan conquest of the Balkans in the Light of Triumphal Monuments, *ŽA* 61 [2012], 129–139.
- GRUEN, E. (1996), The expansion of the empire under Augustus, u: *CAH* X², 147–197.
- FRENCH, R. (1994), *Ancient Natural History. Histories of Nature. (Sciences of Antiquity.)*, London / New York.
- KLOTZ, A. (1931), Die geographischen commentarii des Agrippa und ihre Überreste, *Klio* 24, 38–58, 386–466.
- KÖSTERMANN, E. (1953), Der Pannonisch-Dalmatinische Krieg 6-9 n. Chr. Der Pannonisch-Dalmatinische Krieg 6-9 n. Chr, *Hermes* 81/3, 345–378.
- LEVICK, B. (1999), *Tiberius the Politician*,² London / New York.
- MÓCSY, A. (1962), Pannonia, *RE* Suppl. IX, col. 515–776.

- MURPHEY, T. T. (2004), *Pliny the Elder's Natural history: the Empire in the encyclopedia*, Oxford: Oxford University Press.
- NICOLET, C. (1991), *Space, Geography and Politics in the Early Roman Empire*, Ann Arbor.
- NICOLET, C. (1988), De Vérone au Champ de Mars : *chorographia* et carte d'Agrippa, *MEFRA* 100-1, 127–138.
- PAPAZOGLU, F. (1969), *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba*, Sarajevo.
- PAZ DE HOZ, M. (2007), A New Set of *simulacra gentium* Identified by Greek Inscriptions in the So-Called "House of Terpsichore" in Valentia (Spain), *ZPE* 163, 131–146.
- PHILIPPI, F. (1880), Zur Rekonstruktion der Weltkarte des Agrippa, Marburg.
- REYNOLDS, J. (1981), New Evidence for the Imperial Cult in Julio-Claudian Aphrodisias, *ZPE* 43, 317–327.
- REINHOLD, M. (1933), *Marcus Agrippa: a biography*, Zürich / New York.
- RITSCHL, F. (1842), Die Vermessung des römischen Reiches unter Augustus, die Weltkarte des Agrippa und Cosmographie des sogenannten Aethicius (Iulius Honorius), *RhM* I, 481–523.
- SYME, R. (1934), Lentulus and the Origin of Moesia, *JRS* 24, 113–137.
- SYME, R. (1971), *Danubian Papers*, Bucharest.
- SCHNABEL, P. (1935), Die Weltkarte des Agrippa, als wissenschaftliches Mittelglied zwischen Hipparch und Ptolemaeus, *Philologus* 90, 405–440.
- SMITH, R.R.R. (1988), *Simulacra Gentium: The Ethne from the Sebasteion at Aphrodisias*, *JRS* 78, 50–77.
- TIERNEY, J. J. (1963), The Map of Agrippa, *PRIA* 63, Sect. C, 4, 151–66.
- TROUSSET, P. (1993), La "carte d'Agrippa": nouvelle proposition de lecture, *DHA* 19–2, 137–157.
- ZANKER, P. (1988), *The Power of Images in the Age of Augustus*, Ann Arbor. Agrippa, Pliny the Elder and Geography of Illyricum

Summary

Agrippa, Pliny the Elder and Geography of Illyricum

The monumental geographic-cartographic work of Marcus Agrippa *Orbis pictus*, which consisted of *commentarii* and a large scale world map, is known only fragmentarily through the excerpts in geographical books of Pliny the Elder's *Natural history* and two late treatises, the *Dimensuratio provinciarum* and the *Divisio orbis terrarium*. The map combined scientific, ideological and political values. It represented the world in the light of Roman universal dominion and mapped the victories of Augustus' politics, corresponding with the *Res Gestae Divi Augusti* (c. 30) and other triumphal-propagandic monuments of Augustan age that repeat the motive of enumeration of the conquests (e.g. *porticus ad Nationes*).

In this paper we limit our focus on Agrippa's data on Illyricum and on some possible Augustus' redactional interventions. The map is usually considered to reflect the situation and geographic knowledge gathered at the time of Octavian's war in Illyricum (35–33 B.C.). However, it may be argued that, through an Augustus' redaction of the work, the map included some of the events that are posterior to the death of Agrippa (cf. Plin. *NH* III 17). Pliny the Elder (*NH* III 150), as well as the *Dimensuratio provinciarum* and the *Divisio orbis terrarium*, which all drew upon Agrippa's map, place the northern boundary of Illyricum on the Danube. Yet, the final expansion of the borders of the Empire to the Danube took place after Agrippa's death in 12 B.C. It was Tiberius who completed the subjugation of Pannonian tribes in the *Bellum Pannonicum* (12–9 B.C.) and who set the northern boundary of Illyricum, as Augustus himself boasts in *RGDA* c. 30: *Pannoniorum gentes, quas ante me principem populi Romani exercitus nunquam adit, devictas per Ti. Neronem, qui tum erat privignus et legatus meus, imperio populi Romani subieci protulique fines Illyrici ad ripam fluminis Danuvi*. Indicative in this respect is the mention of *mons Claudius* in Pliny's account on Pannonia, which is presumably taken from the map. The mountain, which in general opinion is to be located in the region of Slavonia (the territory of the *Breuci*) is named after Tiberius' *gentile* before his adoption into the *gens Iulia* (4 A.D.). Without a doubt, it evokes Tiberius' victories in *Pannonian war*. The evidence from Agrippa's map, recorded by Pliny the Elder, and

the *Res Gestae* must be associated with the passage in Suetonius (*Tib.* 9), in which he mentions the *Breuci*; also, with the inscription that commemorates the victory over the tribe of the Andizetes (*SEG* 35, 1082: Ἔθνους Ἰ Ἀνδιζήτων) found in the Sebasteion in Aphrodisias, which emulates the Roman original (probably the *porticus ad Nationes*).

Dragana Grbić
Balkanološki institut
Srpska akademija nauka i umetnosti, Beograd

O jednom nedavno objavljenom latinskom nadgrobnom natpisu

Apstrakt: U radu je popravljeno čitanje i tumačenje jednog nedavno objavljenog latinskog nadgrobnog natpisa iz Crne Gore, čija je teritorija u rimsko doba pripadala provinciji Dalmaciji. Povodom ličnosti navedenih u natpisu ukazuje se na put naseljavanja italskih porodica Pletorija i Stacija u priobalne dalmatinske gradove, a zatim i u unutrašnjost provincije.

Ključne reči: latinska epigrafika; latinska gentilna imena; rimska provincija Dalmacija; *municipium Splonistarum*; italske porodice.

Abstract: The paper offers an improved reading and interpretation of a recently published Latin funerary inscription from Montenegro, which belonged to the Roman province of Dalmatia. With regard to the persons referred to in the inscription, the author points to the paths of the settlement of the Italic families of *Plaetorii* and *Statii* in the coastal cities of Dalmatia, and later in the interior of the province.

Key words: Latin epigraphy; Latin *gentilicia*; Roman province of Dalmatia; *municipium Splonistarum*; Italic families.

Nedavno se pojavio epigrafski prilog u kojem je po prvi put objavljena stela sa natpisom, pronađena nedavno u selu Otilovići u okolini Pljevalja,¹ na teritoriji rimskog grada koji se najverovatnije zvao *Splonum*.² U pitanju je spomenik koji je zanimljiv sa više aspekata. Međutim, natpis nije dobro pročitan, sledstveno tome nije dobro ni protumačen.

U članku je predloženo sledeće čitanje:

*D(is) M(anibus) S(acrum) | Pleto|r(i) Maxi|mina vi|va sibi p(osuit) e|t
Victorino et Stat|ie (!) Fuscine (!) fil|lie (!) car(issimae) ac pi|ent(issimae)
m(emoriam) p(osuit) | marito.*

1) CVIJETIĆ 2012, sa fotografijama spomenika.

2) U naučnoj literaturi grad je poznat kao *municipium S.*, up. ALFÖLDY 1968; LOMA 1997 (o identifikaciji grada i njegovom imenu sa kritičkim osvrtom na svu ranije objavljenu literaturu); LOMA 2002, 160–162; 169–170.

Autor ukazuje da je reč *marito* napisana naknadno na donjoj ivici natpisnog polja, ali ne kaže, što je posao izdavača, odakle je ta reč ispala, tj. gde je klesar propustio da je ukleše, pa je onda, shvativši šta je uradio, stavio tu reč na kraj natpisa. Zatim, natpis nije preveden, samo je prepričan, ali tako da je u toj parafrazi izostala ličnost koja se pominje u natpisu: Viktorin.³ Potom sledi onomastički komentar o imenu *Pletor*, koje u natpisu, prema izdavačevom razrešenju, stoji u dativu. Ako bismo pokušali da prevedemo goreražrešeni tekst natpisa, to bi glasilo ovako: „Pletoru Maksimina za života postavi sebi i Viktorinu i Staciji Fuscini miloj i privrženoj ćerki postavi spomenik mužu“.

Dešava se da su latinski nadgrobni natpisi sročeni na lošem latinskom i nevešto, ali, po pravilu, podizaocima spomenika je važno, i tu se trude, da se zna ko je mrtav a ko živ, ko kome podiže spomenik, i u kakvim su odnosima, rodbinskim ili kakvim drugim, lica navedena u natpisu. U ovom slučaju te bitne stvari nisu jasne. Koji je od dvojice muškaraca Maksiminin muž? Pletor ili Viktorin? U kakvom je odnosu sa njom onaj drugi muškarac koji joj nije muž? To bi bilo jasno da je natpis dobro pročitano, tj. da je prvo ime u natpisu prepoznato i razrešeno kako treba. Naime, nije reč o ličnom imenu *Pletor*,⁴ već o Maksimininom gentilnom imenu *Plaetoria*, koje je ovde zabeleženo u skraćenom obliku. Sasvim je uobičajeno da se gentilna imena skraćuju, pogotovu ona najčešća. U ovom slučaju, iz kognomena koji je u nominativu jasno se vidi o kojem je padežu reč, to pokazuje i u celosti ispisano: *viva sibi*. Gentilicij je zabeležen u obliku *Pletor(ia)* umesto *Plaetor(ia)*.⁵ U pitanju je monoftongizacija diftonga *ae > e*, što je sasvim obična jezička pojava, pogotovo u epigrafskim tekstovima.⁶ Može se uočiti da je ovde sprovedena u čitavom natpisu: *Statie, Fuscine, filie*.

3) CVIJETIĆ 2012, 176: „Iz teksta se vidi da je spomenik za života podigla *Maximina*. Očigledno je njeno srodstvo sa *Statiom Fuscinom* (sic! D.G.), dok na bračne veze sa Pletorom ukazuje riječ *marito*, koju je klesar očigledno greškom izostavio pa naknadno uklesao na ramu natpisnog polja.“ O Viktorinu ni reči, ni tu, ni drugde u radu. U apstraktu (str. 173) stoji: „Iz natpisa doznajemo imena četvoro pokojnika (*Pletor, Maximina, Victorinus* i *Statia Fuscina*)“, tako je i u rezimeu na engleskom (str. 180).

4) Ime ne spada u latinska kognomina, v. SOLIN / SALOMIES 1994, 380. O njemu v. ALFÖLDY 1969, 267; ALFÖLDY 1969, 266; UNTERMANN 1970, 11–12; KATIČIĆ 1968, 90–94.

5) Isto gentilno ime posvedočeno je drugde u Dalmaciji i u Italiji sa redukovanim diftongom, v. primere citirane niže.

6) Up. npr. VÄÄNÄNEN 1981; HERMAN 2000, 31 (§4.1.); up. MIHĂESCU 1978, 184–185, §131; NEDELJKOVIĆ 2008, 19–21; up. NEDELJKOVIĆ 2012, 127–135, posebno 133. Gentilicij *Plaetorius* posvedočen je sa redukovanim diftongom i drugde u Dalmaciji (v. niže) i u Italiji.

Natpis treba razrešiti ovako:

*D(is) M(anibus) s(acrum) | Pl(a)eto|r(ia) Maxi|mina vi|va sibi {p(osuit)}
e|t Victor|ino || marito || et Stat|i(a)e Fuscin(a)e fi|li(a)e car(issimae) ac
pi|lent(issimae) m(emoriam) p(osuit).*

„Posvećeno Bogovima Manima. Pletorija Maksimina postavi spomenik sebi za života i Viktorinu || mužu || i Staciji Fuscini, miloj i privrženoj ćerki.“

Za *ac* umesto običnijeg *et* up. npr. *CIL* III 1981; *CIL* V 6015; *CIL* VI 2976; 3221; 30472; *AE* 1977, 178. Što se paleografskog komentara tiče, izdavač natpisa je propustio da ukaže na karakteristično slovo L u redovima 2 i 9, koje ima oblik grčke lambde.

Dakle, u natpisu su navedena tri, a ne četiri lica: Pletorija Maksimina, njen muž Viktorin i ćerka Stacija Fuscina. Sudeći po gentilnom imenu ćerke (*Statia Fuscina*), Viktorinov gentilicij je svakako bio *Statius* (sem ako bi Fuscina bila Maksiminina ćerka iz nekog ranijeg braka). On je ovde mogao biti omaškom ispušten, kao što je to slučaj sa rečju *marito*, koja je naknadno urezana, na okviru natpisnog polja.

Sudeći po tome kako je natpis konfuzno formulisan i nespretno uklesan, reklo bi se da je ova porodica pripadala nižim slojevima. Međutim, gentilna imena koja njeni članovi nose ukazuju na vezu sa italjskim porodicama koje su se doselile u Dalmaciju. Na to pitanje ćemo se ukratko osvrnuti u nastavku ovoga rada.

U republikansko doba, plebejska porodica Pletorija (*Plaetorii*), čije se poreklo vezuje za Tuskul ili Prenestu,⁷ pripadala je višim staležima. Pripadnika ovog *gens*-a bilo je i među rimskim senatorima.⁸ U Italiji je taj gentilicij epigrafski dobro posvedočen, a najveći broj potvrda potiče iz grada Rima i srednje Italije. Pod kraj Republike i u vreme ranog Principata *Plaetorii* su se proširili u Dalmaciju, preko severne Italije.⁹ Najranije

7) O tome vidi: WISEMAN 1971, 184, 251, br. 318–320; up. *ILLRP* 59, 689 = *ILS* 6214.

8) Up. npr. Cic. *Clu.* 45. 126; 53. 147. Za *gens Plaetoria* up. članke u *RE* XX/2, col. 1947–1953 (*Plaetorii*, *Plaetorius*); WISEMAN 1971, (u prethodnoj napomeni) 184, 251, br. 318–320. U doba Principata nisu značajni.

9) Up. *CIL* V 455, 541; 2052. Posvedočeni su i u liburnijskim gradovima Alveriji (*CIL* III 9889) i Aseriji (*AE* 2005, 1190)

potvrde tog gentilicija u Dalmaciji potiču iz veteranske kolonije *Aequum*,¹⁰ a njihovi nosioci su Italici. Među njima najrečitiji je natpis iz Potravlja kod Sinja (ILJug 1966, *Aequum*) *D(is) M(anibus) | Q(uinto) Plaeto|rio Q(uinti) f(ilio) Sergi|a Valenti de|functo anno|rum XV Q(uintus) Plae|torius Pud|e(n)s et N(a)evia | Secunda pa|rentes filio | infelicissi|mo posue|runt in fron|te p(edes) [...] in agro [p(edes)*. Spomenik ukazuje na rodbinske veze Pletorija sa drugom italiskom porodicom *Naevii*, koja je pripadala vladajućem sloju u toj koloniji¹¹ i koja je u tom području posedovala imanja.¹² U istom gradu javljaju se i *M. Plaetorius Albanus* (CIL III 2728) i *M. Plaetorius Valens* (CIL XI 23). Zajedno sa Pletorijima iz Ekvuma treba posmatrati i epigrafske potvrde iz Salone,¹³ gde se pripadnici ove porodice pominju više puta: *Pl(a)etori(a) Ursina* (CIL III 9279);¹⁴ *Pl(a)et[oria?]* (CIL III 2445); *L. Plaetorius Victorinus* (CIL III 9278); [*Plae|toria P[ri]mitiva; Plaetoria Victorina* (CIL III 13020); zatim, u dolini Trebižata, jedan vojnik kohorte *VIII vol(untariorum)* nosi ime *M. Plae(torius) P(---)* (CIL III 6365 = 8490).

Na osnovu natpisa se može pratiti kako se porodica Pletorija iz zaleđa Salone proširila prema jugoistočnom primorju, ka koloniji *Risinium*,¹⁵ čije je stanovništvo gotovo isključivo italskog porekla.¹⁶ Odatle su poznati *M. Plaet[orius?] M(arci) f. Sergia [---]* (CIL III 1730 = 8392, Perast) i *Plaetoria M(arci) f. Posilla* (CIL III 8399). Takođe, važna je činjenica da Marko Pletorije iz Rizinija ima istu tribu kao i *Q. Plaetorius Q(uinti) f. Sergia Valens* iz Ekvuma.¹⁷ Dalje, prisutni su bili i u zaleđu jugoistočnog primorja Dalmacije, gde se u dva natpisa iz Vuksan Lekića (teritorija Dokleje) pominju ličnosti *Plaetoria Titulla* i *Plaetoria Iulia* (ILJug 1848) i *L. Pl(a)etorius Vale(n)s* i *L(ucia) Pl(a)etoria* (CIL III 14602 = ILJug 1848a).¹⁸

10) Kolonija *Aequum* osnovana je pod Klaudijem: ALFÖLDY 1965, 119–121; WILKES 1969, 242 ili, verovatnije, pod Neronom: LOMA 2002, 152 i nap. 33.

11) WILKES 1969, 306. Za potvrde gentilicija *Naevius* u Dalmaciji up. ALFÖLDY 1969, 101–102.

12) WILKES 1969 uopšte ne pominje Pletorije iz Ekvuma; ALFÖLDY 1965, 120 kaže da su svakako Italici.

13) Up. ALFÖLDY 1965 119.

14) Ovaj natpis je citiran i kod CVIJETIĆ 2012, 176 nap. 11, doduše pogrešno, kao primer za lično ime *Pletor*.

15) O statusu kolonije antičkog Rizinija: ALFÖLDY 1965, 141 sa nap. 78, 142; Loma 2010, 288, 297–298, i nap. 51.

16) WILKES 1969, 255.

17) *Sergia* je toj koloniji ograničena na gradske dostojanstvenike, dok je *Aequum* bio upisan u tribu *Tromentina*: ALFÖLDY 1965, 119 i nap. 206.

18) Spomenik je oštećen nakon objavljivanja (r. 1-2): *L.Pl(a)etorius Vale(n)s | L(uciae) Pl(a)etoriae filiae*. Up. AE 1901, 90.

Novi natpis, nađen u Otilovićima, značajan je jer definitivno potvrđuje prisustvo italske porodice *Plaetorii* u municipiju *Splonum*, zatim, rasvetljava njihove rodbinske veze sa porodicama *Stacija* (*Statii*)¹⁹ i *Pakonija* (*Paconii*),²⁰ o čijem smo prisustvu i aktivnostima na istoku Dalmacije nešto bolje obavješteni.²¹ Naime, taj gentilicij već je posvedočen u jednom natpisu iz tog grada, u kojem se javlja u još radikalnije skraćenom obliku *Pl()*, a takvo skraćivanje ukazuje da je u pitanju poznato ime:²² *D(is) M(anibus) s(acrum) | M(arco) Pl(aetorio) Ursino | q(ui) v(ixit) a(nnos) LV | L. Pac(onius) Barbar(io) | et Ursin[a] | b(ene) m(erenti) [p(osuerunt)]*.

Plaetorii su se, kao i druge italske porodice: *Caesii*, *Cipii*, *Egnatii*, *Lurii*, *Paconii*, *Statii*²³ u drugoj polovini II veka doselili u unutrašnjost, u istočnu Dalmaciju iz kolonije *Risinum*, u kojoj su činili gornji sloj; a tu su, kako smo videli, i *Pletoriji* posvedočeni.²⁴ Moguće je i to da su ličnosti iz novog natpisa bili pripadnici nižeg staleža, romanizovani domoroci. Oni su najpre mogli biti potomci oslobođenika uglednih i bogatih italskih porodica *Pletorija* i *Stacija*.²⁵

Literatura

ALFÖLDY, G. (1965) *Bevölkerung und Gesellschaft der römischen Provinz Dalmatien*, Budapest.

ALFÖLDY, G. (1968) „Municipium S(iculotarum ?)“, *RE Suppl.* XI, 1010–1016.

ALFÖLDY, G. (1969) *Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia*, Heidelberg.

CVIJETIĆ, J. (2012) Novi epigrafski spomenik iz Otilovića kod Pljevalja, *Starinar* LXXII/2012, 173–179.

19) ALFÖLDY 1965, 142 i nap. 84; ALFÖLDY 1969, 122–123; WILKES 1969, 232, nap. 1; 302; LOMA 2010, 147, 286 (nap. 36), 297–298.

20) ALFÖLDY 1965, 142 sa nap. 84; WILKES 1969, 256; DUŠANIĆ 2004, 544, nap. 42; DUŠANIĆ 2006, 90–91; LOMA 2010, 146.

21) ALFÖLDY 1965, 142; LOMA 2010, 147–148.

22) C. PATSCH, *GZM* 21, 1909, 128, br. 8 = C. PATSCH, *WMBH* XII, 1912, 125, br. 8, sl. 50 = *ILJug* 1718 (Komini); up. ALFÖLDY 1969, 110 s.v. *Plaetorius*.

23) O ovim porodicama: ALFÖLDY 1965, 142; LOMA 2010, 147.

24) LOMA 2010, 166, 147–148, i 296–298 sa nap. 55; up. *AE* 2009, 1005.

25) O oslobođencima koji su vodili poslove bogatih porodica u Dalmaciji v. DUŠANIĆ 2006 (naročito str. 93–94).

- DUŠANIĆ, S. (2004) Roman Mining in Illyricum: Historical Aspects, *Dall'Adriatico al Danubio. L'Ilirico nell'età greca e romana. Atti del convegno internazionale Cividale del Friuli, 25–27 settembre 2003* (Gianpaolo Urso ed.), Pisa, 247–270.
- DUŠANIĆ, S. (2006) Prosopografske beleške o rudarstvu u Gornjoj Meziji – porodice imućnih doseljenika na rudničkom tlu, *Starinar* LVI, 85–102.
- HERMAN, J. (2000) *Vulgar Latin*, University Park, Pennsylvania.
- KATIČIĆ, R. (1968), Die einheimische Namengebung von Ig, *Godišnjak CBI* VI/4, 61–120.
- KATIČIĆ, R. (1978), *Ancient Languages of the Balkans*, The Hague / Paris.
- LOMA, S. (1997) Zur Frage des Municipiums S. und seines Namens, u: *Mélanges d'histoire et d'épigraphie offerts à Fanoula Papazoglou*, Beograd, 185–230.
- LOMA, S. (2002) *Princeps* i *peregrini incolae* u municipiju S(*plonistarum?*), *ŽA* 52, 143–179.
- LOMA, S. (2005) Stanovništvo Polimlja u rimsko doba u svetlu epigrafskih i arheoloških svedočanstava, *Mileševski zapisi* 6, 2005, 10–19.
- LOMA, S. (2010) *Klaudije Gal* i *Severovi novi senatori* – istraživanja iz epigrafike, *prosopografije* i *rimске političke istorije devedesetih godina II veka*, Beograd.
- MIHĂESCU, H. (1978) *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, București / Paris.
- NEDELJKOVIĆ, V. (2008) *Nacrt klasičnog latinskog vokalizma i prozodije*, Novi Sad – Sremski Karlovci 2008.
- NEDELJKOVIĆ, V. (2012) *Uvod u proučavanje vulgarnog latiniteta I: fenomenologija i izvori*, Beograd.
- SOLIN, H. / SALOMIES, O. (1994) *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim – Zürich – New York.
- UNTERMANN, J. (1970) Venetisches in Dalmatien, *Godišnjak CBI* 7, 11–12.
- VÄÄNÄNEN, V. (1981) *Introduction au latin vulgaire*, Paris.
- WILKES, J. J. (1969) *Dalmatia*, London.
- WISEMAN, T. P. (1971) *New Men of the Roman Senate*, Oxford.

Summary

Notes on a Recently Published Latin Funerary Inscription

The author proposes a new reading and interpretation of a recently published Latin funerary inscription (Cvijić 2012) that has been found in village Otilovići near Pljevlja, which in Roman times belonged to the *municipium S(plonum)*. Mistaking the gentile name of the woman *Plaetor(ia)* for a personal name *Pletor*, the editor speaks of four persons in the inscription, although only three are actually mentioned: the woman, *Plaetoria Maximina*, her husband *Victorinus*, and the daughter *Statia Fuscina*. Due to the misinterpretation, the important features of the inscription have been overlooked.

The inscription should read as follows: *D(is) M(anibus) s(acrum) | Pl(a) eto|r(ia) Maxi|mina vi|⁵va sibi {p(osuit)} e|t Victor|ino ||marito|| et Stat|i(a) e Fuscin(a)e fi|li(a)e car(issimae) ac pi|¹⁰ent(issimae) m(emoriam) p(osuit)*.

At the beginning of the Principate, the Italic *Plaetorii* had spread to Dalmatia where they are first attested in the veteran colony of *Aequum* and in *Salona*, whence they had spread to the south-eastern part of the Dalmatian coast (*Risinium*) and its hinterland (*Doclea*). Like other Italic families (e.g. *Cipii*, *Egnatii*, *Lurii*, *Luscii*, *Paconii*, *Statii*), the *Plaetorii* had relocated from the coast to the interior in the second half of the II century. The new inscription is significant because it positively confirms the presence of the *Plaetorii* in *municipium S(plonum)*. The same *gentile* has already been epigraphically attested there (see note 22), only more radically abbreviated to *Pl()*, which indicates that the name was well familiar.

The persons commemorated here may well have been Romanised natives. They were probably freedmen or descendants of freedmen of the notable and wealthy Italic families of *Plaetorii* and *Statii*.

Étienne Wolff
Université Paris Ouest
Nanterre la Défense

Deux éloges de Narbonne aux IV^e et Ve siècles, par Ausone et Sidoine Apollinaire

Abstract: Deux textes poétiques d'origine gallo-romaine font aux IV^e et Ve siècles l'éloge de la ville de Narbonne. L'un se trouve dans l'*Ordo urbium nobilium* (106-127) d'Ausone, l'autre dans le vingt-troisième des *Poèmes* (XXIII, 37-96) de Sidoine Apollinaire. On analyse et compare ces deux textes. On se demande en conclusion si le second répond au premier.

Mots-clés: Ausone, Sidoine Apollinaire, Narbonne, poésie, éloges, Wisigoths.

Abstract: Two poetic texts of Gallo-Roman origin from the fourth and fifth centuries praise the city of Narbonne. One is in the *Ordo urbium nobilium* (106-127) of Ausonius, the other in the twenty-third of the *Poems* (XXIII, 37-96) of Sidonius Apollinaris. We analyze and compare the two texts, and wonder if the second answers to the first.

Key words: Ausonius, Sidonius Apollinaris, Narbonne, poetry, praise, Visigoths.

Deux textes poétiques d'origine gallo-romaine font aux IV^e et Ve siècles l'éloge de la ville de Narbonne. L'un se trouve dans l'*Ordo urbium nobilium* (107-127) d'Ausone, l'autre dans le vingt-troisième des *Poèmes* (XXIII, 37-96) de Sidoine Apollinaire. Il n'est pas exclu que le second fasse écho au premier, mais nous n'en avons pas la certitude; on reviendra là-dessus en conclusion.

L'*Ordo urbium nobilium*¹, cycle de poèmes, rassemble en 168 hexamètres quatorze descriptions poétiques de longueur variée (de 1 à 41 vers) qui

1) On lira l'*Ordo urbium nobilium* dans l'édition de L. Di Salvo : Ausonio, *Ordo urbium nobilium*, a cura di L. Di Salvo, Napoli, Loffredo, 2000. L'œuvre a suscité plusieurs études : à celles que cite L. Di Salvo on ajoutera J.-M. Poinssotte, «Les villes dans l'espace romain pour un Gallo-Romain du

traitent de dix-sept villes largement personnifiées. La parution est postérieure à la mort de Maxime en 388 (IX, 1). Les villes espagnoles (XI) pourraient avoir été ajoutées en hommage à l'empereur Théodose, originaire d'Espagne, avant qu'Ausone n'éprouve une certaine aversion pour ce pays où se cachait son ancien élève Paulin converti à l'ascétisme (cf. *Épîtres* XXIII). Mais la défense affichée du paganisme exclut une datation après 391, puisque c'est cette année-là que Théodose interdit les cultes païens². En tout cas Ausone est alors en Aquitaine et il s'est définitivement retiré de la vie publique.

Rome est nommée en premier (I); Constantinople et Carthage se partagent la deuxième place (II-III), Antioche et Alexandrie la troisième (IV-V); suivent Trèves (VI), Milan (VII), Capoue (VIII) et Aquilée (IX), avec chaque fois mention du rang; viennent ensuite, sans que le rang ne soit plus précisé, Arles (X), Séville et d'autres villes d'Espagne (XI), Athènes (XII), Catane et Syracuse regroupées en un poème (XIII-XIV), Toulouse (XV), et Narbonne (XVI); Bordeaux clôt la série (XVII); un bref épilogue de six vers conclut sur le rapport d'Ausone à Rome et à Bordeaux. À Narbonne sont consacrés 21 vers (107-127), reproduits dans l'Annexe.

Le poème XXIII de Sidoine Apollinaire³ est postérieur à 462 et antérieur à 466⁴. En effet il évoque l'entrée des Wisigoths dans Narbonne en 462, et donne Théodoric II comme vivant; or il est mort en 466. Le texte est donc grosso modo de 75 ans plus tardif que celui d'Ausone.

Ce poème XXIII est l'éloge d'un certain Consentius, confrère en poésie de Sidoine, aristocrate comme lui et qui fit une carrière politique brillante⁵.

Ive siècle, Ausone», *Acta classica Universitatis scientiarum Debreceniensis* 34-35, 1998-1999, p. 429-439; L. Spahlinger, «Zur Struktur und Ordnung von Ausonius' 'Ordo urbium nobilium'», *Gymnasium* 111, 2004, p. 169-190; M. Gindhart, «Lineare und interaktive Ordnung. Zum Inszenierung der Städte und ihres Rombezuges im 'Ordo urbium nobilium' des Ausonius», *Jahrbuch für Antike und Christentum* 51, 2008, p. 68-81.

2) Voir Ausonio, *Ordo urbium nobilium*, a cura di L. Di Salvo, p. 17-18 et 72.

3) Les principales éditions des poèmes de Sidoine Apollinaire sont celle de W.B. Anderson, *Sidonius, Poems and Letters*, Cambridge (Mass.) 1936-1965, 2 vol., et celle de A. Loyen (voir ci-dessous). On attend la parution, prévue en 2012 chez Edipuglia à Bari, de l'édition, avec traduction et commentaire, des poèmes IX-XXIV de Sidoine par Stefania Santelia.

4) Voir Sidoine Apollinaire, t. I, *Poèmes*, texte établi et traduit par A. Loyen, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 196; S. Condorelli, *Il 'poeta doctus' nel V. secolo d.C. Aspetti della poetica di Sidonio Apollinare*, Napoli, Loffredo, 2008, p. 150 note 247. Ce poème XXIII a surtout jusqu'ici intéressé la critique pour son curieux éloge des spectacles du théâtre et des courses de chars, voir S. Santelia, «Una voce fuori dal 'coro': Sidonio Apollinare e gli 'spectacula theatri' (*carm.* 23, 263-303)», *Bollettino di Studi latini* 32, 2008, p. 43-56.

5) Voir sur ce personnage A. Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*, Paris, Les Belles Lettres, 1943, p. 78-83; *PLRE* II, p. 308-309, Consentius 2.

Voici l'occasion du poème. Sidoine avait été reçu dans la propriété de Consentius et s'apprêtait à le remercier en vers. Mais celui-ci devança le geste en adressant lui-même à Sidoine un poème en vers variés et en lui demandant de le payer avec les intérêts, c'est-à-dire en lui réclamant en retour un poème plus long. Sidoine répond par cette pièce de 512 hétéroclites phaléciens, un vers qui lui est cher⁶. Après avoir rappelé les circonstances du poème, il commence son éloge de Consentius, conformément aux règles, en louant la patrie de celui-ci, Narbonne. Le développement comporte 60 vers (37-96); on le trouvera dans l'Annexe.

On étudiera successivement chacun de ces deux textes. L'éloge de Narbonne d'Ausone a une structure assez nette.

En trois vers introductifs (107-109), où l'apostrophe et la personnification (*tu, Martie Narbo*, 107), ainsi que la litote (*nec...silebere*, 107), sont de ton élevé, Ausone indique que Narbonne a donné son nom à la Narbonnaise (107-108), qui fut jadis (*quondam*, 108) une très vaste province. Le procédé de l'hyperbole (*per immensum...regnum*, 108) se retrouvera plus loin dans le passage (*toto...orbe*, 127).

Dans une deuxième partie (110-116), marquée par une poésie géographique des noms propres (Ausone feint de s'excuser par le commentaire *paganica nomina*, «noms rustiques», de citer des peuples au nom grossier comme les *Volcae Tectosagi*, 115), et par le recours à l'anaphore (*qua*, 110, 112, 113), est définie l'extension de la Narbonnaise de jadis. Les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes la délimitaient en effet sous la République et le Haut-Empire. Plus tard elle fut divisée en trois provinces par les réformes de Dioclétien et Constantin.

Puis, en un vers et demi (116-117), est rappelé que Narbonne a été la plus antique colonie romaine hors d'Italie et le point de départ de la romanisation de la Gaule, et que, en tant que capitale de la province, elle était la résidence du proconsul. Le qualificatif *togati* (116) souligne ce caractère romain et met ainsi la Narbonnaise sur le même plan que la *Gallia togata*, c'est-à-dire la Cisalpine⁷.

La quatrième partie (118-123) repose sur une double interrogation rhétorique et exploite le lieu commun de l'indicible. Il est d'abord question des ports de la ville et de ses habitants, divers par le vêtement et le langage (ce qui est normal pour une ville portuaire et située sur une importante

6) Voir É. Wolff, «Sidoine Apollinaire et la poésie épigraphique», à paraître dans les Actes du Colloque de Venise des 3-4 mai 2012 «Memoria poetica e poesia della memoria».

7) Voir Ausonio, *Ordo urbium nobilium*, a cura di L. Di Salvo, p. 232-233.

voie romaine, la *via Domitia*). Ensuite, plus longuement, est évoqué le Capitole de Narbonne (c'est-à-dire un temple consacré à la triade capitoline), sans doute érigé à l'époque augustéenne, puis anéanti dans l'incendie de la cité en 145 (*Histoire Auguste*, «Antonin le Pieux» IX, 2). Il aurait été reconstruit en 149, mais le texte suggère (*quondam*, 120) qu'à l'époque du poète il n'existe plus ou du moins n'a plus sa splendeur d'autrefois⁸. Peut-être Ausone manifeste-t-il ici discrètement son amertume devant le déclin des lieux de culte et édifices païens. Le rapprochement entre ce Capitole et celui de Rome est explicite (122-123), ce qui fait de Narbonne une petite Rome gauloise. La thématique était déjà esquissée auparavant : le qualificatif de *Martius* (107), qui appartient au nom de la ville, faisait penser à Rome, ville de Mars (cf. par exemple Ovide, *Tristes* III, 7, 52 : *Martia Roma*); l'adjectif *togatus*, dont on a parlé, renforçait cette idée; ici elle est clairement énoncée.

Une dernière partie (124-127) met en évidence l'ampleur des rapports commerciaux instaurés par Narbonne : elle entretient un trafic maritime avec l'Extrême-Orient, l'Espagne, l'Égypte (désignée indirectement par l'adjectif *Libyci*) et la Sicile. Le passage finit par un mot recherché d'origine grecque (*cataplus*, 127), qui traduit au plan formel l'origine étrangère des marchandises importées.

Deux éléments majeurs émergent dans cet éloge. D'abord, la grandeur de Narbonne semble appartenir surtout au passé, comme l'indique le double emploi de l'adverbe *quondam* (108, 120) : elle n'est plus la capitale d'une grande province, son Capitole ne se dresse plus. Mais Ausone ne veut pas suggérer un déclin, comme pour Athènes, Catane et Syracuse, dont les mérites renvoient à un passé mythique (86-97). Le commerce florissant de la ville (comme à Arles, 78-80) et sa population nombreuse (comme à Vienne et Toulouse, 75 et 101) indiquent au contraire que sa grandeur continue et relève aussi du présent. En réalité il y a bien eu un certain recul économique de Narbonne à partir du III^e siècle, en raison notamment de l'ensablement de la lagune, mais la ville a gardé son rôle de métropole politique (elle est capitale de la Narbonnaise première) et religieuse (elle est métropole d'une province ecclésiastique qui coïncide théoriquement avec la Narbonnaise première)⁹; elle restait suffisamment

8) Voir A. Grenier, «Les Capitoles romains en Gaule et le Capitole de Narbonne», *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 100, 1956, p. 316-323; Ausonio, *Ordo urbium nobilium*, a cura di L. Di Salvo, p. 236-237.

9) Voir H. Leclercq, «Narbonne», dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* XII, 1^{re} partie (1935), col. 791-878, ici col. 821-824.

attrayante pour être convoitée et occupée quelques années plus tard par les Wisigoths d'Athaulf.

Ensuite, Narbonne est rapprochée de Rome, comme l'est aussi Arles, qualifiée de *Gallula Roma* (74). Or le rapport à Rome est essentiel dans l'*Ordo urbium nobilium*, la chose a été bien mise en évidence par Marion Gindhart¹⁰. Il y a les villes qui se sont posées en rivales de Rome (Carthage, Capoue), et celles qui la servent ou la reproduisent en miniature (Trèves, Milan, Arles, Narbonne). Narbonne fait partie des villes sûres qui défendent loyalement la romanité et l'empire. Cette romanité est exclusivement païenne. Tout comme Rome est *dium domus* (1), Narbonne avait un Capitole, copie en réduction de celui de la capitale. L'intérêt d'Ausone pour les édifices du passé est inséparable de son attachement culturel au paganisme (on sait que, si Ausone était chrétien, son univers culturel demeure presque exclusivement païen).

Venons-en maintenant au texte de Sidoine. Il est assez complexe et se compose de trois parties assez différentes entre elles.

D'abord Sidoine, s'adressant à Narbonne à la deuxième personne (*Salue, Narbo*, 37)¹¹, évoque selon un système d'accumulation énumérative conforme au goût de l'Antiquité tardive tout ce que possède la ville et ce qu'elle produit (37-47). On trouve notamment six vers composés uniquement de substantifs à l'ablatif (majoritairement quatre par vers) qui mentionnent ses murailles, ses citoyens, son enceinte, ses boutiques, ses portes, ses portiques, son forum, son théâtre, ses sanctuaires, ses capitoles (*Capitolis*), ses bourses (*monetis*), ses thermes, ses arcs, ses greniers, ses marchés, ses prairies, ses fontaines, ses îles, ses salines, ses étangs, son fleuve, ses marchandises, son pont, sa haute mer. Le passage recourt abondamment à l'homéotéleute et à la paronomase (*urbe et rure*, 38; *ponte, ponto*, 44), parfois avec un jeu étymologique (*portis, porticibus*, 40; *insulis, salinis*, 43)¹². On relève plus loin deux vers rapportés (*uersus applicati*, où les mots sont rapprochés d'un vers à l'autre selon un système de symétrie)¹³ : *unus qui uenerere iure diuos / Lenaeum, Cererem, Palem, Mineruam / spicis, palmite,*

10) Voir M. Gindhart, «Lineare und interaktive Ordnung», p. 79-80.

11) Partout ailleurs dans le poème, la deuxième personne est réservée pour Consentius; c'est ici la seule exception.

12) Le substantif *porticus* est en effet dérivé de *porta*. Quant au mot *insula*, il était vu, selon une fausse étymologie, comme un composé de la préposition *in* et du substantif *salum*, «mer»; voir R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, Cairns, 1991, p. 307.

13) Voir E. Faral, «Sidoine Apollinaire et la technique littéraire du Moyen Age», dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, vol. II, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1996, p. 567-580, ici p. 578-580.

pascuis, trapetis; «tu es la seule qui puisses à juste titre vénérer comme tes dieux Bacchus, Cérés, Palès, Minerve, grâce à tes épis, tes vignes, tes pâturages, tes pressoirs» (45-47; la symétrie en réalité n'est pas respectée et il y a un chiasme, puisque *spicis* correspond à *Cererem* et *palmite* à *Lenaeum*).

Tout ce passage est extrêmement travaillé, mais on aurait tort de ne voir dans la longue énumération que du remplissage. Sidoine, dans un ordre certes assez libre, insiste sur les constructions et la situation de la ville, sa population, son commerce actif. Et, si on fait la part de l'amplification poétique (*Capitoliis* par exemple est un pluriel hyperbolique¹⁴), son propos n'est pas très éloigné de celui d'Ausone.

Dans un deuxième temps (48-87) Sidoine enchaîne les paradoxes. Narbonne est louée par la négative, pour ce qu'elle n'a pas ou n'est pas. Elle n'est pas placée sur une hauteur, elle n'est pas entourée d'un large fossé ni d'un remblai avec des pieux : elle se fie dans ses hommes seuls pour la défendre (48-52). Ses murs ne sont pas incrustés de marbre, de dorure, de verre, d'écaille de tortue ni d'ivoire; ses portes ne sont pas en or ni décorées de mosaïques (53-58; pour illustrer ce raffinement absent, Sidoine recourt à un hapax, l'adjectif *asaroticus*, 56). Ce qu'elle montre, ce sont ses ruines et les traces du siège qu'elle a subi, qui illustrent sa loyauté (59-68). La gloire de Narbonne est donc son état de destruction. Sidoine fait allusion ici au siège de la ville en 436-437 par le roi wisigoth Théodoric Ier, qui souhaitait agrandir ses possessions toulousaines aux dépens des Romains; Narbonne lui résista avec succès¹⁵. Aussi Théodoric II, roi wisigoth fils du précédent et qualifié de *Martius...rector*, «chef martial» (par jeu de mots avec *Narbo Martius*, «Narbonne»), aime cette ville fidèle (69-73). Sidoine fait cette fois allusion à un autre épisode, la prise de Narbonne sans combat par les Wisigoths en 461-462¹⁶. Entre l'assassinat de l'empereur Majorien en 461 et la nomination d'Anthémios en 467, la réalité du pouvoir est en effet assurée en Occident par la patrice barbare Ricimer. Celui-ci utilisa les Wisigoths pour combattre Aegidius, *magistrer militum* des Gaules qui refusait de se soumettre à lui. C'est dans ces circonstances que Théodoric II s'empara de Narbonne. Dans la mesure où il agissait au nom du pouvoir légitime (ou du moins établi) de Ricimer et sur ordre de celui-ci,

14) H. Leclercq, «Narbonne», dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* XII, 1^{re} partie, col. 814, refuse d'identifier ces Capitoles avec le temple capitolin de Narbonne, à tort selon nous.

15) Voir Sidoine Apollinaire, *Poèmes* VII, 475-480; A. Loyen, «Les débuts du royaume wisigoth de Toulouse», *Revue des Études latines* XII, 1934, p. 406-415, ici p. 410; *Recherches historiques sur les panégyriques de Sidoine Apollinaire*, Paris, Champion, 1942, p. 45-46.

16) Voir A. Loyen, «Les débuts du royaume wisigoth de Toulouse», p. 414-415.

Sidoine peut le décorer du titre de *Romanae columen salusque gentis*, «pilier et salut du peuple romain» (71), même si la chose paraît au premier abord surprenante, puisque Théodoric II profitait en réalité de la situation pour accroître son territoire et que les Romains perdirent ainsi définitivement la ville. Mais Sidoine a toujours été favorable à Théodoric II, qui a appuyé l'élévation à l'empire de son beau-père Avitus en 455 et qu'il présente comme acquis aux valeurs romaines (*Poèmes* VII, 489-519). Bref, Narbonne n'est pas enlaidie par les destructions, au contraire ses blessures et ses citatrices font sa gloire. Suit une série de comparaisons historiques avec d'illustres blessés : les soldats de Marathon, Mucius Scaevola, et Scaeva un soldat de César (74-87). On sait l'importance des comparaisons historiques chez Sidoine : elles servent à ennoblir le présent en montrant qu'il est digne du passé¹⁷. Les deux premiers comparants n'ont pas besoin d'être explicités. Quant aux exploits de Scaeva, ils sont rapportés chez les Latins par César (*Guerre civile* III, 53, 4, mais sans mention de la perte de l'œil), Valère Maxime (III, 2, 23), Lucain (VI, 138-262) et Suétone (*Vies des douze Césars*, «César» 68, 4) : ils étaient donc bien connus du public cultivé. Mais peut-être Sidoine a-t-il choisi ce Scaeva pour créer une paronomase implicite avec Mucius Scaevola, qu'il ne désigne que par son nom de Mucius.

Une brève troisième partie (88-96), par le biais de l'interrogation rhétorique, évoque trois enfants célèbres de la Narbonne, l'empereur Carus et ses deux fils Carin et Numérien, qui furent associés à l'Empire par leur père¹⁸.

Un point essentiel est à dégager dans l'éloge de Narbonne par Sidoine. C'est la contradiction entre la première partie et la deuxième. Dans la première partie, Narbonne est montrée comme *potens salubritate*, «riche de santé» (37) et *bonus uideri*, «belle à voir» (38), et Sidoine passe en revue ses édifices et souligne son activité commerciale. Dans la seconde, Narbonne est une ville en ruines. Si l'on en croit Sidoine, les dégâts de 436-437 étaient donc encore visibles en 462-466, date du poème. Comment expliquer cette contradiction ? Il est probable que Sidoine veuille opposer le comportement de Théodoric Ier, qui assiégea la ville par pure volonté expansionniste, à celui de son fils Théodoric II, qui agissait au nom du pouvoir romain. La ligne politique de Sidoine a toujours été une vive opposition à ceux des rois wisigoths qui ne respectaient pas le *foedus* avec Rome, et profitaient

17) La plupart des sources attestent cette origine, voir *Histoire Auguste*, t. V, 2^e partie. *Vie de Probus, Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus, Numérien et Carin*, texte établi, traduit et commenté par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 338-339.

18) L. Pernot, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993, 2 vol., t. I, p. 141 et 154-156.

de l'effacement de l'empire pour affermir leur puissance et accroître leur part de Gaule. On sait qu'il résistera avec courage à Euric, le successeur de Théodoric II à partir de 466. L'éloge de Narbonne contient donc un manifeste politique, qui est souligné par le contraste entre la prospérité de la paix et les méfaits de la guerre. Au reste, l'incertitude demeure quant à savoir quel était l'état réel de la ville en 462-466, car la vérité de Narbonne se perd un peu derrière le propos politique et l'amplification littéraire.

Ausone et Sidoine n'ont pas écrit dans les mêmes circonstances et Narbonne n'offrait pas à chacun d'eux la même apparence. Ausone avait sous les yeux une ville florissante, Sidoine une ville qui devait être encore partiellement endommagée. Par ailleurs, les œuvres dans lesquelles s'inscrivent ces éloges ont des finalités différentes. Ausone dans l'*Ordo urbium nobilium* veut montrer que c'est en Occident, et particulièrement en Gaule, que se situent les villes qui portent les valeurs romaines et défendent fidèlement l'empire. Il exprime aussi son attachement aux monuments et aux rites du passé, au nom de la tradition et de la mémoire, sans renier pour autant son christianisme, dans une sorte de dépassement syncrétique des contraires. Sidoine de son côté se livre à un éloge de Consentius, et les règles de l'éloge d'un personnage voulaient qu'on commence par louer sa patrie et sa famille¹⁹. Son éloge de Narbonne est donc attendu, mais l'actualité politique lui permet d'énoncer discrètement ses idées sur les rapports entre les Wisigoths et Rome.

Les deux textes, au-delà des différences, possèdent de nombreux éléments communs. Ils relèvent l'un et l'autre l'abondance de la population de Narbonne (Ausone 119 : *populos uario discrimine uestis et oris*; Sidoine XXIII, 39 : *ciuibus*), et la vigueur de son commerce favorisé par sa situation portuaire (Ausone 124-127; Sidoine XXIII, 41-44 : *monetis*²⁰, */. . .horreis, macellis, /. . . / . . .merce*); ils mentionnent son Capitole (Ausone 120-123; Sidoine XXIII, 41 : *Capitoliis*); ils évoquent les eaux qui l'avoisinent, par allusion aux étangs qui la séparent de la mer (Ausone 118 : *lacusque*; Sidoine XXIII,

19) Le substantif *moneta* désigne un lieu où l'on frappe la monnaie. On considère en général que c'est seulement avec la domination des Wisigoths que Narbonne se remit à battre monnaie dans l'Antiquité tardive, voir P. Goessler, «Narbo», *RE Suppl.* VII (1940), 515-548, ici 547, 67-548, 12; M. Gayraud, *Narbonne antique, des origines à la fin du IIIe siècle* (Revue archéologique de Narbonnaise. Supplément 8), Paris, De Boccard, 1981, p. 561. La reprise des émissions monétaires serait donc toute récente. Sidoine place *monetis* immédiatement après *Capitoliis*, peut-être par un jeu érudit renvoyant à la topographie de Rome : en effet le lieu où l'on battait la monnaie à Rome, près du temple de Junon Moneta, se trouvait sur l'Arx, c'est-à-dire tout près du Capitole.

20) Voir H. Leclercq, «Narbonne», dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* XII, col. 834 et 847-849; M. Gayraud, *Narbonne antique*, p. 560.

43-44 : *insulis, salinis / stagnis*). L'aspect de Narbonne, malgré les événements de 436-437 dont peut-être Sidoine exagère l'importance pour appuyer son propos, n'avait apparemment pas tellement changé.

Un dernier point commun entre les deux éloges est leur aspect exclusivement païen. On aurait attendu en tout cas de Sidoine, qui certes à l'époque de la lettre n'est pas encore entré dans le clergé, une mention de l'évêque Rusticus (427-451) ou de la cathédrale de la ville, reconstruite de 441 à 445 après un incendie par les soins de cet évêque avec l'aide financière du préfet des Gaules Marcellus²¹. Il n'y a rien de tel, ni ici ni ailleurs dans son oeuvre. Peut-être n'a-t-il pas voulu insérer des éléments chrétiens dans un poème dont l'inspiration ressortit uniquement à la tradition païenne.

Il faut revenir en conclusion à la question que nous posions au départ : Sidoine répond-il ici à Ausone ? C'est possible, sans être du tout certain. Sidoine Apollinaire ne mentionne jamais Ausone (ce qu'il aurait pu faire dans les *Poèmes IX et XXIII* où il donne des listes d'auteurs latins), et on n'identifie aucune interaction textuelle significative entre eux. B. Hebert²², après quelques autres²³, rapproche les passages où Sidoine énumère les sages et les philosophes grecs en caractérisant d'un mot leur doctrine (*Poèmes II, 157-178; XV, 44-53; XXIII, 101-119*) du *Ludus septem sapientum* d'Ausone. Mais il montre lui-même que le procédé est fréquent dans l'Antiquité tardive. Cependant, si on ne relève aucun cas d'intertextualité indiscutable²⁴, il est difficile de penser que Sidoine ait pu ne pas connaître Ausone, importante personnalité politique et auteur majeur du IV^e siècle, et en outre gallo-romain comme lui. Sans abuser des raisonnements *a silentio*, il conviendrait plutôt de se demander pourquoi il ne le cite jamais alors que bien des traits les unissent. Quoi qu'il en soit, on peut accepter comme une hypothèse l'idée que Sidoine fait écho à Ausone, mais la preuve reste à faire; l'affirmation de L. Di Salvo, que «l'*Ordo* è presente in (...) Sidonio Apollinare», est donc aventureuse.

21) B. Hebert, «Philosopherbildnisse bei Sidonius Apollinaris. Eine Ekphrasis zwischen Kunstbeschreibung und Philosophiekritik», *Klio* 70, 1988, p. 517-538, ici p. 527.

22) Voir W.-L. Liebermann, «Ausone (D. Magnus Ausonius)», dans R. Herzog et P.L. Schmidt (éd.), *Restauration et Renouveau (284-374)*, Nouvelle histoire de la littérature latine, vol. V (éd. fr. sous la direction de G. Nauroy; 1^e éd. 1989), Turnhout, Brepols, 1993, p. 306-352, ici p. 339.

23) Malgré I. Gualandri, *Furtiva lectio. Studi su Sidonio Apollinare*, Milano, Cisalpino-Goliardica, 1979, p. 96-99; W.-L. Liebermann, «Ausone (D. Magnus Ausonius)», p. 350; A. Stoehr-Monjou, «Sidoine Apollinaire, *Carmina*, I-VIII», dans *Silves latines 2009-2010*, Neully-sur-Seine, Atlante, 2009, p. 95-205, ici p. 177.

24) Ausonio, *Ordo urbium nobilium*, a cura di L. Di Salvo, p. 35.

Annexe

Ausone, *Ordo urbium nobilium* 107-127:

*Nec tu, Martie Narbo, silebere, nomine cuius
fusa per immensum quondam prouincia regnum
obtinet multos dominandi iure colonos.*

*Insinuant qua se Sequanis Allobroges oris
excluduntque Italos Alpina cacumina fines,* (110)

*qua Pyrenaicis niuibus dirimuntur Hiberi,
qua rapitur praeceps Rhodanus genitore Lemanno
interiusque premunt Aquitanica rura Cebennae
usque in Tectosagos, paganica nomina, Volcas,* (115)
*totum Narbo fuit. Tu Gallia prima togati
nominis attollis Latio proconsule fasces.*

*Quis memoret portusque tuos montesque lacusque,
quis populos uario discrimine uestis et oris?*

*Quodque tibi Pario quondam de marmore templum
tantae molis erat quantum non sperneret olim
Tarquinius Catulusque iterum postremus et ille
aurea qui statuit Capitoli culmina Caesar?* (120)

*Te maris Eoi merces et Hiberica ditant
aequora, te classes Libyci Siculique profundi
et quicquid uario per flumina, per freta cursu
aduehitur : toto tibi nauigat orbe cataplus.* (125)

Sidoine Apollinaire, *Poèmes XXIII*, 37-96:

*Salue, Narbo potens salubritate,
urbe et rure simul bonus uideri,
muris, ciuibus, ambitu, tabernis,
portis, porticibus, foro, theatro,* (40)

*delubris, capitoliis, monetis,
thermis, arcubus, horreis, macellis,
pratis, fontibus, insulis, salinis,
stagnis, flumine, merce, ponte, ponto;
unus qui uenerere iure diuos* (45)

*Lenaeum, Cererem, Palem, Mineroam
spicis, palmite, pascuis, trapetis.
Solis fise uiris nec expetito
naturae auxilio procul relictis
promens montibus altius cacumen,* (50)

*non te fossa patens nec hispidarum
obiectu sudium coronat agger;
non tu marmora bratteam uitrumque,
non testudinis Indicae nitorem,
non si quas eboris trabes refractis* (55)

*rostris Marmarici dedere barri
figis moenibus aureasque portas
exornas asaroticis lapillis;
sed per semirutas superbus arces,
ostendens ueteris decus duelli,* (60)

*quassatos geris ictibus molares,
laudandis pretiosior ruinis.
Sint urbes aliae situ minaces,
quas uires humiles per alta condunt,
et per praecipites locata cristas* (65)

*numquam moenia caesa gloriantur:
tu pulsate places fidemque fortem
oppugnatio passa publicauit.
Hinc te Martius ille rector atque
magno patre prior, decus Getarum,* (70)

*Romanae columen salusque gentis,
Theudoricus amat sibi que fidum*

*aduersos probat ante per tumultus.
Sed non hinc uideare forte turpis,
quod te machina crebra perforauit; (75)
namque in corpore fortium uirorum
laus est amplior amplior cicatrix.
In castris Marathoniis merentem
uulnus non habuisse grande probrum est;
inter Publicolas manu feroces (80)
trunco Mutius eminet lacerto;
uallum Caesaris opprimente Magno
inter tot facies ab hoste tutas
luscus Scaeva fuit magis decorus.
Laus est ardua dura sustinere; (85)
ignauis, timidis et improbatis
multum fingitur otiosa uirtus.
Quid quod Caesaribus ferax creandis,
felix prole uirum, simul dedisti (90)
natos cum genitore principantes?
Nam quis Persidis expeditionem
aut uictricia castra praeteribit
Cari principis et perambulatum
Romanis legionibus Niphaten,
tum cum fulmine captus imperator (95)
uitam fulminibus parem peregit?*

Bibliographie

AUSONIO, *Ordo urbium nobilium*, a cura di L. Di Salvo, Napoli, Loffredo, 2000.

CONDORELLI, S. *Il 'poeta doctus' nel V. secolo D.C. Aspetti della poetica di Sidonio Apollinare*, Napoli, Loffredo, 2008.

FARAL, E. «Sidoine Apollinaire et la technique littéraire du Moyen Age», dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, vol. II, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1996, p. 567-580.

GAYRAUD, M. *Narbonne antique, des origines à la fin du III^e siècle* (Revue archéologique de Narbonnaise. Supplément 8), Paris, De Boccard, 1981.

GINDHART, M. «Lineare une interaktive Ordnung. Zum Inszenierung der Städte und ihres Rombezuges im 'Ordo urbium nobilium' des Ausonius», *Jahrbuch für Antike und Christentum* 51, 2008, p. 68-81.

GRENIER, A. «Les Capitales romaines en Gaule et le Capitole de Narbonne», *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 100, 1956, p. 316-323.

GUALANDRI, I. *Furtiva lectio. Studi su Sidonio Apollinare*, Milano, Cisalpino-Goliardica, 1979.

HEBERT, B. «Philosopherbildnisse bei Sidonius Apollinaris. Eine Ekphrasis zwischen Kunstbeschreibung und Philosophiekritik», *Klio* 70, 1988, p. 517-538.

Histoire Auguste, t. V, 2^e partie. Vie de Probus, Firmus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus, Numérien et Carin, texte établi, traduit et commenté par F. Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

LECLERCQ, H. «Narbonne», dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* XII, 1^{re} partie (1935), col. 791-878.

LIEBERMANN, W.-L. «Ausone (D. Magnus Ausonius)», dans R. Herzog et P.L. Schmidt (éd.), *Restauration et Renouveau (284-374)*, Nouvelle histoire de la littérature latine, vol. V (éd. fr. sous la direction de G. Nauroy; 1^e éd. 1989), Turnhout, Brepols, 1993, p. 306-352.

LOYEN, A. *Sidoiné Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*, Paris, Les Belles Lettres, 1943.

LOYEN, A. «Les débuts du royaume wisigoth de Toulouse», *Revue des Études latines* XII, 1934, p. 406-415.

MALTBY, R. *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, Leeds, Cairns, 1991.

PERNOT, L. *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993, 2 vol., t. I, p. 141 et 154-156.

POINSOTTE, J.-M. «Les villes dans l'espace romain pour un Gallo-Romain du IV^e siècle, Ausone», *Acta classica Universitatis scientiarum Debreceniensis* 34-35, 1998-1999, p. 429-439.

SANTELIA, S. «Una voce fuori dal 'coro' : Sidonio Apollinare e gli spectacula theatri (*carm.* 23, 263-303)», *Bollettino di Studi latini* 32, 2008, p. 43-56.

SIDOINE APOLLINAIRE, t. I, *Poèmes*, texte établi et traduit par A. Loyen, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

SIDONIUS, *Poems and letters*, Cambridge (Mass.) 1936-1965, 2 vol.

SPAHLINGER, L. «Zur Sktruktur und Ordnung von Ausonius' 'Ordo urbium nobilium'», *Gymnasium* 111, 2004, p. 169-190.

WOLFF, É. «Sidoine Apollinaire et la poésie épigraphique», à paraître dans les Actes du Colloque de Venise des 3-4 mai 2012 «Memoria poetica e poesia della memoria».

WOLFF, É. «Sidoine Apollinaire et l'histoire à travers sa correspondance», dans *La présence de l'histoire dans l'épistolaire*, édité par F. Guillaumont et P. Laurence, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2012, p. 43-54.

Rezime

Dve pohvale grada Narbone – Ausonije i Sidonije Apolinar

Dva galorimska poetska teksta iz IV i V veka imaju za temu pohvalu grada Narbone. Jedan tekst je Ausonijev i predstavlja deo njegovog spisa *Ordo urbium nobilium* (106–127), dok drugi dolazi iz pera Sidonija Apolinara i spada u dvadeset treću od njegovih dvadeset četiri *Carmina* (XXIII, 37–96). Ausonije i Sidonije, istina, nisu stvarali u identičnim okolnostima, a grad Narbona nije izgledao isto u IV i V veku. Osim toga, spisi kojima pripadaju ove dve pohvale imaju različite namene. Istovetna tema opravdava,

međutim, poređenje. Nakon izdvajanja karakteristika ova dva teksta, koji su zanimljivi kako po svojim idejama tako i po svojoj književnoj fakturi, osvetljujemo njihove međusobne razlike i sličnosti. U završnom delu studije postavljamo sledeće pitanje: da li tekst Sidonija Apolinara odgovara na Ausonijev tekst?

II Akkad

Filozofski fakultet, Beograd

Ὅντως σοι, κύρι ἀββᾶ Funkcija i uloga jedne partikule*

Apstrakt: Klasične partikule su tokom kasnije istorije grčkog jezika postepeno nestajale, ali su neke od njihovih funkcija preuzimale druge reči. Prilog ὄντως u *Lugu duhovnom* Jovana Mosha počinje da se koristi kao partikula kojom se sagovorniku privlači pažnja. Ova nova upotreba je po svoj prilici karakteristika govornog jezika ranog sedmog veka.

Ključne reči: pozni grčki, *Lug duhovni*, partikule, stil, kolokvijalni jezik.

Abstract: In Late Greek, the particles of the classical language were gradually disappearing, but some of their functions passed on to other words. In the *Pratum Spirituale* written by John Moschus the adverb ὄντως began to be used as a particle, whose role was to engage the interlocutor and draw his attention. This new use of the adverb is, most probably, a feature of the spoken language of the early seventh century.

Key words: late Greek, *Pratum Spirituale*, particles, stile, colloquial language.

Ono što se u jednom klasičnom grčkom tekstu verovatno prvo prime- ti je veliki broj malih reči – partikula – na prvi pogled ne sasvim jasnog značenja i funkcije. Njih je, kako se ispostavilo, lakše nabrojati nego defini- nisati.¹ Jedinstvenu definiciju nisu doneli mnogobrojni lingvistički radovi, pre svega funkcionalistički, koji se bave markerima diskursa (ili diskur- snim partikulama).² Samim tim, kada se govori o poznom grčkom, uglav- nom se govori o postepenom gubljenju klasičnih partikula,³ veoma retko o pojavljivanju novih. Izuzetak je tu THRALL (1962) koja u svoj pregled partikula u novozavetnom grčkom unosi i (τὸ) λοιπόν, ne objašnjavajući, doduše, koji su se to uslovi stekli da bi se ono svrstalo među partikule.

*Rad je nastao kao rezultat istraživanja u okviru projekta ev. br. 177015, koji podržava Mini- starstvo prosvete i nauke Republike Srbije.

1) Za tradicionalnu definiciju v. DENNISTON (1954, XXXVII). Za nešto skoriju up. DUHOUX (2000, 32).

2) Dobru ideju o problemima i mogućnostima daje FISCHER (2006).

3) V. BDF §107 i §438. JANNARIS (1897), koji, bar za neke slučajeve, daje istoriju upotrebe sve do mod- ernog doba, veoma je koristan jer pokušava da dâ sistemsko objašnjenje nestanka klasičnih partikula.

Ne pokušavajući da damo definiciju partikula kao klase, navešćemo njihove najupečatljivije zajedničke crte. Iako se među njih najčešće svrstavaju i koordinatori kao što je καί, što rešava problem koji bismo inače imali sa klasifikacijom, na primer, δέ i τε, njih ćemo ovde ostaviti po strani. Minimum koji reč treba da ispuni da bi se svrstala među partikule je da bude semantički prazna reč, koja ne vrši nikakvu gramatičku funkciju. Funkcija partikula je čisto komunikativna,⁴ pošto služe tome da sagovorniku (ili čitaocu) prenesu nešto od govornikovog stava prema iskazu, bilo da ukazuju na rečenični fokus, bilo da prenose određene nijanse kao što su ironija ili čuđenje.

Ovde ćemo pratiti kako je prilog ὄντως počeo da se koristi kao partikula, istina u jednom kratkom periodu. Ovaj se razvoj može pratiti u jednoj grupi dela srodne sadržine, pisanih u periodu između v i vii veka n.e. U pitanju su dela monaške književnosti, žitija i takozvane „dušepolezne pripovesti“, poučne priče pisane jednostavnim jezikom i, kako se čini, s mnogo kolokvijalnih primesa. Među ove pripovesti spadaju pre svega *Apophthegmata Patrum* u svoja dva glavna oblika, alfabetskom i sistematskom, koji su nastajali između polovine petog i prvih decenija šestog veka. Kao i *Lug duhovni* Jovana Mosha (c. 550–619), koji je inače već patrijarhu Fotiju bio poznat u dve redakcije, *Apophthegmata* su stalno dopunjavana i prekrajana, što je dalo jednu fluidnu tekstualnu tradiciju. Srećom, postoje relativno rani prevodi – za *Apophthegmata* latinski prevodi Jovana i Pelagija (po svoj prilici u pitanju su Gelasije, koji je bio papa 556–561, i Jovan, koji ga je nasledio i upravljao 561–574) i za *Lug* slovenski prevod, možda nastao još tokom misije Ćirila i Metodija.

U prvoj grupi su primeri u kojima prilog još uvek stoji uz predikat, ali ta veza deluje nešto slabije.

AP 9.13.15. καὶ ἀκούσαντες οἱ πάτερες εἶπον ὅτι ὄντως αὕτη ἐστὶ ἡ ὁδὸς τῆς σωτηρίας.

„i pošto su oci to čuli, rekoše: „To je zaista put ka spasenju.“

VH 39.4. ὄντως γὰρ, ἀδελφοὶ, ἐρῶθειῶ τὴν ἀσέβειαν τῶν τὰ ἐκείνου λαλούντων καὶ τὰ ἀκατάληπτα οἰομένων.

4) I pored nekih sličnosti, proces kojim partikule nastaju od drugih vrsta reči razlikuje se od gramatikalizacije. Partikule ne postaju obavezne i ne moraju proći kroz fonetsku eroziju ili morfološku redukciju.

„jer, braći, zaista crvenim zbog bezbožništva onih koji prenose njegove reči i razmatraju ono što se ne može pojmiti.“

PS 2940B ἔλεγον δὲ ἡμῖν οἱ πατέρες τοῦ αὐτοῦ τόπου περὶ αὐτοῦ, ὅτι Ὅντως, Χριστιανοί, μέγας ἐστὶν, καὶ φοβερός τοῖς δαίμοσιν;

O njemu su nam tamošnji oci govorili: „Hrišćani, zaista je velik i demonima strašan“.

Već u se u poslednjem primeru može prevesti i „Zaista, Hrišćani, velik je i demonima strašan“. Prelaz između ovih primera, u kojima veza između priloga i predikata još uvek postoji, i sledeće grupe, u kojoj prilog u stvari nije povezan s predikatom, već funkcioniše kao rečenički prilog, gotovo je neosetan.

AP 8.32.49. Ἀκούσας δὲ ταῦτα ἀββᾶ Σιλουανὸς ἐθαύμασε καὶ εἶπεν Ὅντως οἱ παραβαλόντες πατέρες ἄγγελοι ἦσαν, τὴν ἀρετὴν τοῦ ἀδελφοῦ θέλοντες δημοσιεῦσαι.

Kad je to čuo ava Siluan, začudi se i reče: „Zaista, oci koji su ovde odseli su bili anđeli koji su hteli da se vrlina ovog brata raščuje.“

AP 10.24.5. ὁ δὲ ἐπὶ τῷ λόγῳ κατανυγείς ἔβαλεν αὐτῷ μετάνοιαν λέγων ὄντως πολλὰ βιβλία ἀνέγνω, τοιαύτην δὲ παιδείαν οὐδέποτε ἔγνω.

A on, postidevši se zbog odgovora, načini pred njim metaniju, govoreći: „Zaista, pročitao sam mnogo knjiga, ali ovakvu učenost nikada nisam video.“

AP 13.12.13. ὁ δὲ μανιχαῖος ἐν ἑαυτῷ γενόμενος τὴν νύκτα ἐθαύμαζε λέγων Πῶς οὐδεμίαν ὑποψίαν ἔλαβεν εἰς ἐμὲ; ὄντως οὗτος ἄνθρωπος τοῦ Θεοῦ ἐστίν.

A manihejac se, pošto je noću ostao sam, čudio i govorio: „Kako uopšte nije posumnjao u mene? Zaista, ovo je božiji čovek.“

AP 14.11.17. λέγουσιν οὖν οἱ γέροντες ὄντως ὄν σὺ ἀγαπᾶς, ἀββᾶ, καὶ ἡμεῖς ἀγαπῶμεν, ὅτι καὶ ὁ Θεὸς αὐτὸν ἀγαπᾷ.

A starci mu kažu: „Zaista, onoga koga ti voliš, ava, i mi volimo, jer ga i Bog voli.“

VH 23.3. αὐτὸς δὲ μετὰ τοῦ ὑγιαῖναι διηγείτο ἡμῖν λέγων· ὄντως, τέκνα, ἔθλιψέ με ὁ σατανᾶς, ἐμποδίσας μοι τὴν καλὴν ὁδὸν ἀπελθεῖν.

A pošto je ozdravio, pričao nam je govoreći: „Zaista, deco, namučio me je satana tako što me je sprečio da idem dobrim putem.“

PS 3021C Τότε λέγει αὐτῷ καὶ ὁ μόναχος· ὄντως, ἀδελφέ, ὅτε ἤμην εἰς τὸν κόσμον, ἐκ τῶν ὀπίων μου ἐτρεφόμην

Tada mu i monah reče: „Stvarno, brate, kad sam bio u svetu, za život sam zarađivao od ušiju.“

U ovoj grupi primera, kao i u prvoj, ὄντως stoji na početku direktnog govora i u njima ga nije lako prevesti; bez njega nijedna od ovih rečenica ne gubi ništa od značenja i i izgleda da prilog nosi samo afektivnu vrednost. Koja je to tačno vrednost, nije lako reći, kao što nije lako odrediti koliko je ta reč uopšte vezana za glagol.

Za razliku od primera iz prve dve grupe, u trećoj su samo mesta iz *Luga*, najmlađeg od ovih dela.

PS 2857A ...θεωρῶ τὸν οἰκονόμον κλαίοντα, καὶ λέγω αὐτῷ· Ὅντως σὺ (al. σοι), κύρι ἀββᾶ, τί οὕτως κλαίεις;

...vidim ekonomu kako plače i kažem mu: „Nego, gospodine ava, zašto tako plačeš?“

PS 2932A Ἐλάλουν δὲ οἱ τυφλοὶ πρὸς ἀλλήλους καὶ λέγει ὁ εἰς τῷ ἀλλῷ· Ὅντως σοι, πῶς γέγονας τυφλός;

Slepici su pričali među sobom i kaže jedan drugome: „Je li, kako si oslepeo?“

PS 2936A Ἡ δὲ λέγει μοι· Ὅντως ὡς ἠθέλησας ἦλθες, ὡς θέλεις ἔνθεν οὐκ ἐξέρχῃ.

A ona mi reče: „Stvarno, ušao si kako si hteo, nećeš odavde izaći kako hoćeš.“

PS 2924C Ἐν δὲ τῇ ὁδῷ ὑπάγων ἀποκεφαλισθῆναι, θεωρήσας τὸν μοναχὸν ἀκολουθοῦντα, λέγει αὐτῷ· Ὀντως σοι, κύρι ἀββᾶ, οὐκ ἔχεις κελλίον ἢ ἐργόχειρον;

Dok je išao putem da mu se odseče glava, vidi onog monaha kako ga prati i kaže mu: „Stvarno, gospodine ava, zar nemaš keliju ili rukodelje?“

PS 3097C Τρέχει οὖν καὶ λέγει αὐτῷ· Τί ποιεῖς, καλὲ ἄνθρωπε; λέγει αὐτῇ· Τὸ ὄντως σοι, ἄφες με, γύναι, ὅτι ἐν πολλῇ θλίψει εἰμί.

Pritrči mu i reče: „Šta činiš, dobri čoveče?“ A on joj kaže: „Ama, stvarno, ženo, pusti me, jer sam u grdnoj mucii.“

Ovde se više ne može govoriti ni o rečeničkom prilogu, ὄντως je sada samo partikula. Njome počinje direktni govor i služi prvenstveno tome da se sagovorniku privuče pažnja. U skoro svim primerima prilogu sledi vokativ. Ovde se, međutim, u nekoliko slučajeva javlja dativ lične zamenice drugog lica. Ovo ὄντως σοι nije lako objasniti. U primeru 10) i Minjovo izdanje, nastalo poređenjem dva ranija izdanja iz xvii veka, daje dva čitanja, jedno s dativom i jedno s vokativom. KISSILIER (2004), koji se bavi ovim problemom, smatra da je u pitanju izraz iz novozavetnog grčkog, ὄντως σοι λέγω, s elipsom glagola. Za nevolju, tog izraza nema nigde u Novom zavetu. Najbliže ovim kasnijim upotrebama dolazi Luk. 23:47 Ὀντως ὁ ἄνθρωπος οὗτος δίκαιος ἦν, što bi se moglo svrstati u prvu grupu. Slično objašnjava i MIHEVC-GABROVEC (1967, 21 i 101). Ipak, izgleda da nema potrebe da se računa s elipsom, mada bi to objasnilo ovu neobičnu kolokaciju. Kao prvo, u skoro svim primerima iza ὄντως stoji vokativ. Pored toga, pošto je u pitanju izraz koji se ne javlja u književnosti pre Mosha, ni sam pisac nije mogao biti potpuno siguran kako da zapiše ono što je, po svoj prilici, izgovarao. O i u u njegovo vreme imali istu fonetsku vrednost, po svoj prilici /y/.⁵ Isto važi i u slučaju da ortografiju treba pripisati prepisivačima. Na pitanje zašto bi se,

5) Tačnu glasovnu vrednost je sada, naravno, nemoguće utvrditi. Za o i u v. HORROCKS (2010, 168) i GIGNAC (1976, 197); za drugačiji vokalizam u maloazijskom grčkom na početku ere v. BRUXHE (2010, 232).

onda, opredelio za oblik dativa, nije lako dati odgovor. Može biti da je sâm pisac pretpostavio neku vrstu elipse, a možda je u pitanju hiperkorekcija, pošto je u sedmom veku dativ već bio, izgleda, pred nestankom.

Ovo nas vraća na stilsku ulogu ove partikule. Ona se kod Mosha javlja isključivo u dijaloškim partijama. Kao i u drugim delima koja se svrstavaju u „monašku književnost“ i u *Lugu* se u dijalozima mnogo učestalije javljaju stilske varijante koje pripadaju nižim stilskim nivoima.⁶ Svrha je, očito, da se dijalogu dâ živost. Tako je i sa upotrebom partikule ὀντως. Drugo je pitanje da li je to element govornog jezika, međutim, pošto nije književna reminiscencija, ne postoji drugi izvor za ovakvu upotrebu. A pošto se tek kod Jovana Mosha javlja po prvi put, izgleda da ovde imamo retku priliku da tačno datiramo nastanak jednog kolokvijalizma. Iako je u pitanju samo jedna crtica, koja nije ostavila nikakve tragove u kasnijem grčkom, implikacije za proučavanje Moshovog književnog postupka su velike. On je naslednik jedne, u njegovo vreme već čvrsto ustanovljene tradicije, ali ne prestaje da je obogaćuje i osavremenjuje.

Bibliografija

Izvori

AP = J. C. Guy (изд.), *Les Apophtegmes des Pères: Collection systématique I-III*, Paris 1993 – 2006.

PS = *Pratum Spirituale*, J. P. Migne (изд.), *Patrologia Graeca*, 87, 2843-3116.

VH = G.J.M. Bartelink, *Vie d'Hypatios*, Paris, 1971 (Sources Chrésiennes 177).

Sekundarna literatura

BDF = F. Blass/A. Debrunner/R.W.Funk, *A Greek Grammar of the New Testament and other Early Christian Literature*, Cambridge/Chicago, 1961.

DENNISTON (²1954) = J. D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford.

DUHOUX (2000) = Y. Duhoux, „Particules à emploi ‘metrique’ selon Denys le Thrace“, *Emerita*, LXVIII/1, 31-46.

FISCHER (2006) = K. Fischer (yp.), *Approaches to Discourse Particles*, Amsterdam i dr.

6) Za ovo vidi HULT (1990, *passim*).

GIGNAC (1976) = F. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods, I – Phonology*, Milano.

HORROCKS (2010) = G. Horrocks, *Greek: A History of Language and its People*, Chichester/Malden.

HULT (1990) = K. Hult, *Syntactic Variation in Greek of the 5th Century A.D.*, Göteborg.

JANNARIS (1897) = *An Historical Greek Grammar*, London.

KISSILIER (2004) = M. Kissilier, „Byzantine text analysis – Textual and linguistic studies“, *Erytheia*, 25, 7-27.

MIHEVC-GABROVEC (1967) = E. Mihevc – Gabrovec, *Études sur la syntaxe de Jean Moschos*, Ljubljana.

THRALL (1962) = M. E. Thrall, *Greek Particles in the New Testament*, Michigan.

Summary

Ὅντως σοι, κύρι ἀββᾶ: The function and role of a particle.

Many classical particles have disappeared in the Late Greek. However, some of their functions were assumed by new collocations. Although it is difficult to define what a particle is, there are some features shared by most of them. Excluding the coordinating particles, and without trying to give a definition, we can enumerate their common properties: they are all semantically empty words with no grammatical function, serving to show the speakers intention by marking the focus of the sentence or by giving it an affective colour.

In the language of late antique “spiritually beneficial tales” genre, we can trace the development of the adverb ὄντως. In the first stage it is more loosely connected to the predicate. In the second stage it is used as a sentence adverb. Finally, in the *Pratum Spirituale* by John Moschus, it functions as a particle, used to draw the interlocutors attention. This use does not originate in the literary tradition, but seems to be a feature of colloquial language in the early seventh century.

II Akkad
Filozofski fakultet, Beograd

Knjiga o filozofu Sintipi – jedan vizantijski prevod sa sirijskog*

Apstrakt: Knjiga o filozofu Sintipi ili Roman o sedmorici mudraca je jedno od onih dela koja su se čitala i prevodila u celom starom svetu. Napisana u poznoantičkoj Persiji, ona ipak oblikom i inspiracijom pripada helenističkoj književnosti u širem smislu. Njen je prevod, preko sirijskog na grčki u Vizantiji postao veoma popularan kao deo korpusa čiji su deo bili i Ezopov život i zbirka Ezopovih basni.

Gljučne reči: popularna književnost, tekstualna tradicija, recepcija.

Abstract: The Book of the Philosopher Syntipas or The Seven Sages is one of those works of literature which were read and translated across the old world. Written in Persia in Late Antiquity, it still, both by its form and by its inspiration, belongs to the Hellenistic literature in the wider sense. Translated from Syriac into Greek, it became very popular in Byzantium, as a part of a corpus including The Life of Aesop and a collection of Aesopic fables.

Key words: popular literature, textual tradition, reception.

Postoji mala grupa tekstova koja se sa helenističkog Bliskog istoka proširila u skoro sve književne tradicije starog sveta. I pored toga što su dela koja u ovu grupu spadaju nastajala tokom tako dugog perioda, ona ipak dele mnogo zajedničkih elemenata. Najčuveniji i najrasprostranjeniji primer ove književnosti je pseudo-Kalistenov *Roman o Aleksandru*. Međutim, zbog uticaja koji je putem svojih prerada izvršila na kasniju zapadnoevropsku srednjovekovnu i modernu književnost *Knjiga o filozofu Sintipi* možda je čak i važnija.

*Knjiga o filozofu Sintipi*¹ ušla je u vizantijsku književnost kao prevod sa sirijskog. Prema Bekovoj definiciji vizantijske narodne književnosti (BECK 1971:1), kao književnosti koja nije nužno pisana govornim jezikom, nego

* Rad je nastao kao rezultat istraživanja u okviru projekta ev. br. 177015, koji podržava Ministarstvo prosvete i nauke Republike Srbije.

se od učene razlikuje time što obrađuje neklasične teme, ovo delo svaka-ko spada u „narodnu književnost“. *Knjiga o filozofu Sintipi* nema klasičnih uzora; tek se u poznoantičkoj književnosti na grčkom jeziku mogu naći slična dela.

Glavne ličnosti ove priče su kralj Kir, njegov neimenovani sin, prinčev učitelj Sintipa i jedna od kraljevih ženâ. Kralj, već star, nema naslednika. Zahvaljujući usrdnim molitvama, jedna od njegovih sedam žena rađa mu sina koga, kad tome dođe vreme, kralj daje na vaspitanje mudracima. Princ, međutim, ne pokazuje nikakav napredak, pa kralj staranje o njegovom obrazovanju prepušta nadaleko čuvenom filozofu Sintipi. Sintipin zadatak je da tokom sledećih šest meseci mladića nauči svoj svojoj mudrosti. On u tome i uspeva, međutim, po isteku šest meseci, filozof, pre nego što će pobedonosno predstaviti svog učenika kralju, proverava horoskop i nalazi da će se mladić naći u smrtnoj opasnosti bude li progovorio u sledećih nedelju dana. Sintipa zaklinje princa na ćutanje, a sam se skriva. Mladić se sutradan pojavljuje pred svojim ocem i svim njegovim doglavicima, ali sve vreme ćuti i ne odgovara ni na čija pitanja. Jedna od kraljevih žena odvodi ga u svoju sobu da bi ga, navodno, nagovorila da progovori. Međutim, umesto toga, ona pokušava da ga ubedi da ubije oca, a nju uzme za ženu. Princ sad krši svoju zakletvu time što je užasnuo odbija i, uzgred, otkriva da se zavetovao da će sedam dana ćutati. Maćeha, uplašena da će je odati kad bude ponovo progovorio, optužuje princa da je pokušao da je siluje. Kralj ga osuđuje na smrt. Na to sedmorica kraljevih mudraca odlučuju da spreče pogubljenje, pa tako svakog dana jedan od njih priča priče o posledicama nepromišljenosti kao i brzopletosti i o ženskim lukavstvima i tako nagovara kralja da sačeka da se mladić opravda. Maćeha svake večeri priča priče kojima opet ubeđuje kralja da ostane pri svojoj odluci da princ ima umreti. Po isteku sedam dana mladić ponovo progovori i opravda se, a Sintipa se pojavljuje iz svog skrovišta. Ostaje da se utvrdi kako treba kazniti maćehu i da li je Sintipa uspeo u svom poduhvatu. Maćeha je kažnjena, ali blago. Princ pokazuje svoju novostečenu mudrost tako što priča neke poučne priče i odgovara na kraljeva pitanja, uglavnom o prirodi vlasti i etici, a Sintipa za svoje podučavanje biva bogato nagrađen. Ovo je, dakle, okvirna priča, fabula koja je posvedočena još od priče o Josifu i Petefrijevoj ženi u Postanju, a u klasičnoj starini je

1) Držim se ovde oblika „Sintipa“ pošto je već uvrežen, iako je očigledno da bi cenjenog filozofa trebalo zvati Sindipom, ne samo zato što se grčki oblik tako mora čitati, već i zbog oblikâ koje ovo ime ima u verzijama na ostalim jezicima.

njen predstavnik priča o Hipolitu i Fedri. S druge strane, priče koje se u ovom okviru kazuju prilično su pikantne i popularnost celog dela treba pre pripisati tome.

Pitanje nastanka i prenosa ovog teksta leži uglavnom van polja vizantijske filologije. Prema različitim pričama koje se pripovedaju u *Knjizi o filozofu Sintipi* i, u manjoj meri, prema različitim imenima koja protagonisti nose mogu se jasno razlikovati dve glavne grane teksta: istočna i zapadna. Glavni predstavnici zapadne verzije su latinski *Dolopathos* i starofrancuski *Roman o sedmorici mudraca*, sa svojim mnogobrojnim potomstvom.² Istočne verzije se obično nazivaju zajedničkim imenom *Knjiga o Sindbadu* (STEINMETZ 2000:7). Najvažnije istočne verzije su persijska *Sindbâd-nâme* Muhameda b. Ali az-Zakiri as-Samarkandija (c. 1160), jevrejska *Mišle Sendbar* i sirijska *Istorija o mudrom Sendbanu*. Sve istočne verzije verovatno vode poreklo od izgubljene arapske verzije Muse b. Isa al Kisravija iz IX veka (STEINMETZ 2000:8). Grčka *Knjiga o filozofu Sintipi* spada među istočne verzije. Ona je prevedena sa sirijskog, ali njen sirijski original ne može biti *Istorija o mudrom Sendbanu*, koja nam je na tom jeziku jedina sačuvana. Sa *Sintipom* se najčešće predaje i jedna zbirka njemu pripisanih basni. U pitanju je jedna kraća zbirka Ezopovih basni, prevedenih u nekom trenutku na sirijski i zatim u XI veku sa sirijskog prevedenih nanovo na grčki.

Tokom devetnaestog veka, verovatno zbog puteva kojima su došle priповesti o Stefanitu i Ihnilatu i Varlaamu i Joasafu, nije se ni pomišljalo da je Sintipa mogao nastati bilo gde osim u Indiji. Ekstremni predstavnik ovog mišljenja je jedan od izdavača jevrejske verzije, Kasel (Cassel). Njegova je teza da ovo delo ima filozofsku poruku, tačnije, da je, uprkos svom veoma slobodnom sadržaju, u pitanju jedan „budistički katehizis“, koji su po istoku raširili manihejci (CASSEL 1888:1). Ime kralja, Kir, je, kako on smatra, proizišlo iz pogrešnog čitanja u sirijskom³ ili jevrejskom, i u pitanju je indijski vladar Por (CASSEL 1888:60). Ovo je, za njega, još jedan element indijskog uticaja na Grčku, koji je započeo još u pretklasična vremena. Za njega je dokaz za ovaj uticaj to što je Pitagorina doktrina, kako on tvrdi, sasvim budistička. Čak i za ime Πυθαγόρας smatra da je grecizovani oblik imena Buddhaguru (CASSEL 1888:31) „Budistički mudrac“. S druge strane, već se kod Kasela ukazuje i na vezu između Sintipe i priče o Sekundu, ćutljivom filozofu, koja je nastala negde tokom drugog veka

2) Zapadne verzije su dalje uticale na evropsku srednjovekovnu književnost. Neke od priča iz ova dva dela mogu se kasnije pronaći u *Gesta Romanorum* i u Bokačovom *Dekameronu*.

3) Slova pe (p) i kaf (k) su u sirijskom slična, ali ih ipak nije lako zameniti.

naše ere.⁴ Iako nije sačuvana nijedna indijska verzija *Knjige o Sindbadu*, izgleda da su mnoge priče iz nje našle svoj put do drugih dela, posebno *Pančatantra*. Iz indijskog je ovo delo prešlo u srednjopersijsku književnost, odakle se proširilo po bliskom istoku preko Musinog arapskog i sirijskog prevoda (KRUMBACHER 1955:903).

PERRY (1960) iznosi drugačiju teoriju. Po njegovom mišljenju ne treba pretpostavljati postojanje indijskog prototipa – *Knjiga o Sindbadu* je napisana na pahlaviju u poslednjoj četvrtini osmog ili početkom devetog veka, da bi se onda proširila putem Musinog arapskog prevoda. Doduše, kao ni indijska, ni pahlavi verzija nije sačuvana. Važan argument u prilog ovoj tezi je to što se u načinu pripovedanja, kako Peri smatra, vidi grčki uticaj. Po njegovom mišljenju, okvirna priča je grčkog porekla. U njenoj osnovi je grčki *Sekundov život*, priča o filozofu kojeg ćutanje dovodi na korak od smrti. Drugi uzor je aramejska priča o Ahikaru, nastala u šestom ili sedmom veku p.n.e. (BECK 1971:46).

Već su arapski i persijski pisci u devetom i desetom veku raspravljali da li je priča o Sintipi došla iz Indije ili je nastala u Persiji. O ovim mogućnostima 987/988. raspravlja Muhamad b. an Nadim⁵ (STEINMETZ 2000:8).

Knjiga o filozofu Sintipi sačuvana je u tri verzije na grčkom. Pored verzije pisane jednostavnim stilom, postoji i jedna stilski doteranija i jedna novogrčka verzija iz 1626. Odnos između prve dve verzije je, izgleda, problematičan. KRUMBACHER (1955:905) smatra da je verzija pisana u višem stilskom registru kasnija, međutim PERRY (1960:59) i Jernstedt, koji je prvi izdao ovu verziju u celini,⁶ smatraju da je verzija pisana u nižem stilskom registru kasnija.

Verzija u nižem stilskom registru postoji u najmanje pet rukopisa. Prema Perijevom mišljenju, najvažniji je bečki Vind. phil. 173 iz petnaestog veka. Postoji još jedan bečki rukopis, Vind. phil. 166, iz šesnaestog veka. JERNSTEDT (1912) daje izdanje stilski uređenije verzije i bazira se na moskovskom rukopisu Mosq. 298 (Vladimir 436), u kojem je i Kekavmenov *Strategik*, na minhenskom Monac. Gr. 525 (14. vek) i na Vat. 335. Ova verzija sačuvana je u nekih osam rukopisa. Novogrčka verzija iz sedamnaestog

4) Najranije svedočanstvo je papirus s početka trećeg veka (PERRY 1960:87).

5) Bagdadski prepisivač i knjižar, napisao je *Fihrist* kao popis svih knjiga napisanih na arapskom jeziku do njegovog vremena.

6) Pre njegovog izdanja bio je poznat samo deo koji je objavio EBERHARD (1872). On je izdanje pripremio prema Monacensis Gr. 525, pisanom u Trapezuntu u xiv veku. Tada objavljeni deo se proteže od prve priče šestog mudraca do kraja. Potpuno izdanje je dao JERNSTEDT (1912). Međutim, ovo izdanje danas je skoro nemoguće naći.

veka je sačuvana u tri rukopisa. Za jedan od njih, Dionys. 352, nije sigurno da sadrži isti tekst (BECK 1971:47).

Jedini način da se ovaj prevod datira je kratka pesma u dvanaester-cu, koja se nalazi na početku moskovskog rukopisa. U njoj se prevodilac predstavlja kao Mihajlo Andreopul, hrišćanin, i kaže da je prevod sačinio na zahtev Gavrila, duksa „medoimenog“ (μελωνύμου) grada. Još uvek se prihvata Komparetijevo (Comparetti) tumačenje ovih podataka. Počinjući od toga da Gavriilo nije često ime u Vizantiji i uz pretpostavku da je ime grada μελωνύμου ispravno, Kompareti je naručioca prevoda identifikovao sa melitenskim duksom Gavrilom, koji je kao nominalni podanik vizantijske krune samostalno vladao ovim gradom. Godine 1100, Gavriila je napao emir Sevastije. Gavriilo je zatražio pomoć od Boemunda, ali je Melitena ipak pala (COMPARETTI 1882:57). Ovo daje *terminus ante quem*. Ukoliko je, kao što izgleda verovatno, Andreopul bio žitelj Melitene, bio je u veoma povoljnom položaju da prevede ovo delo sa sirijskog, naročito zato što je Gavrilov zet bio Toros (Teodor), upravnik Edese – još uvek centra sirijske kulture (COMPARETTI 1882:58). Komparetijevo tumačenje je još uvek opšte-prihvaćeno. Ipak, ovaj uvod je ostao samo u moskovskom rukopisu.

Novogrčke verzije *Knjige o filozofu Sintipi* – jedna sačuvana u rukopisu iz 1626, druga u rukopisu iz 1667 – sasvim su očigledno kasnije, pa ih dalje nećemo uzimati u obzir. PERRY (1960:60) je pokazao da je, uprkos ranijem mišljenju, verzija koja sadrži vulgarne crte (kod njega *Retractatio*) mlađa od one koju je izdao JERNSTEDT (1912). Uprkos mnogim vulgarnim oblicima, ova verzija nije zaista pisana vernakularom.⁷ Bolje ju je opisati kao metafrazu u jednostavniji stil. Naime, starija verzija je pisana jezikom često kitnjastim, mada jasnim. Češće se nalaze razlike u frazeologiji nego u morfologiji ili sintaksi. Oblici perfekta, koji se u starijoj verziji nalaze u slobodnoj varijaciji s aoristom, često ostaju nepromenjeni, kao i participi (koji u obe verzije pretežno stoje kao dopune subjektu i u genitivu apsolutnom) i infinitivi. Ovakvih metafraza ima više u vizantijskoj književnosti četrnaestog veka,⁸ što takođe govori u prilog Perijevoj tezi.

Sudeći po broju rukopisa, po mnogobrojnim preradama, *Knjiga o filozofu Sintipi* morala je biti veoma popularna u Vizantiji, međutim niko je ne spominje. Bekovo je objašnjenje (BECK 2009:115) da se Sintipa širio „ispod teže“ u onom istom krugu čiji su pripadnici svoja dela pisali aticističkim je-

7) Pošto su svi rukopisi kasni, postoji mogućnost da se bar neki oblici imaju pripisati prepisivačima, a ne prerađivaču.

8) DAVIS (2010:59).

zikom. Međutim, ovo objašnjenje ne objašnjava mnogo toga. Treba objasniti puteve dve verzije, a ne samo jedne. Što se tiče kasnije metafraze, Vind. hist. Gr. 120 iz XVI veka sadrži samo *Knjigu o filozofu Sintipi*.⁹ Od dva rukopisa koja je koristio BOISSONADE (1828) kao osnovu svog izdanja, jedan (Paris. Gr. 2912 iz šesnaestog veka) sadrži samo *Sintipu*, a drugi (Paris. suppl. Gr. 105, takođe iz šesnaestog veka) sadrži pregled *Sintipe*, kao i kratko prepričan *Ezopov život* i *Ezopove basne*,¹⁰ ali i jedno gramatičko delo. Nije sasvim jasno gde su ovi rukopisi nastajali. Što se tiče ostalih rukopisa u kojima je *Sintipa* sačuvan, moskovski rukopis (Sinod. gr. 298/Vlad. 436), prema kojem je JERNSTEDT (1912) napravio svoje izdanje starije verzije, sadrži još i pravu zbirku popularne književnosti (pseudo-Kalisten, *Stefanita* i *Ihnilata*, Epifanijev *Fiziolog*), ali i Kekavmenov *Strategik* i čitavu zbirku polemičkih dela (jedno delo Kirila Aleksandrijskog protiv Nestorija, Fotijevo *Protiv Franaka*, i još neka),¹¹ dok Minhenski (Monac. Gr. 525), koji je napisao trapezuntski hartofilaks Andreja Livadin 1336, pored *Sintipe* sadrži veoma zanimljivu zbirku u kojoj su *Ezopove* i takozvane *Sintipine basne*, *Ezopov život* (u takozvanoj W redakciji. V. PERRY (1936:174), *Stefanit* i *Ihnilat* (što će reći grčki prevod *Kalila* i *Dimna*), putopis i himne autora rukopisa, odlomke iz nekih medicinskih dela, ali i Moshovu *Evropu* i neka pesnička dela izvesnog Lava, gramatičara i magistra.¹² Dakle, među rukopisima u kojima je sačuvana starija recenzija *Sintipe* za jedan se može sa sigurnošću reći da je bio vlasništvo jednog veoma dobro obrazovanog crkvenog velikodostojnika, a što se tiče drugog, očigledno je da je onaj za koga je izrađen bio dobro obrazovan i zainteresovan za polemička teološka dela. Mlađa recenzija se u rukopisima uglavnom nalazi sama i izgleda da se čitala među ljudima, doduše imućnim, ali nepripremljenim ili nevoljnim da se nose s jednim tekstom pisanim probranim starinskim stilom.

Nastala verovatno u Persiji, *Knjiga o filozofu Sintipi* se proširila po celom Bliskom istoku i dobrom delu Evrope. U grčku književnost je ušla relativno kasno i nije mnogo uticala na dalji razvoj književnosti pisane aticističkim grčkim; ipak, očigledno je mnogo i rado čitana među ljudima različitog obrazovanja i različitih zahteva; njen postanak je, što se vizantij-

9) HUNGER (1961:123)

10) ОМОНТ (1888:58)

11) Владимиръ (1894:662)

12) HARDT (1812:515) ga identifikuje s Lavom Asijanom. Ukoliko je ovo tačno, biće da MARKOPOULOS (2003:193) pogrešno smatra da su da su on i Lav Đakon (c. 950 – posle 994) ista osoba, pošto se u ovom rukopisu nalazi i njegova monodija na smrt Georgija Paleologa, generala i pašenoga Aleksija i Komnina.

ske književnosti tiče, manje važan od toga kojoj je publici namenjena. Ako je *Retractatio* zaista nastala u četrnaestom veku, onda je očigledno čitana uporedo sa starijom verzijom. Ovo govori u prilog tome da ne treba pretpostavljati neko opšte opadanje nivoa obrazovanja, nego, naprotiv, da se čitalačka publika proširila.

Literatura

BECK (1971) = Beck, H. G. 1971. *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, München.

BECK (2009) = Bek, H. G. 2009. *Vizantijski erotikon*, prev. T. Savica, V. Čkovrić, Beograd.

BOISSONADE (1828) = J. Fr. Boissonade, *De Syntipa et Cyri filio Andreopuli narratio*, Parisii.

CASSEL (1888) = P. Cassel, *Mischle Sindbad, Secundus – Syntipas*, Berlin.

COMPARETTI (1882) = D. Comparetti, *Reaserches respecting the Book of Sindibad*, prev. G. L. Gomme, London.

DAVIS (2010) = J. Davis, *Anna Komnene and Niketas Choniates 'translated': the fourteenth-century Byzantine metaphrases* u: R. Macrides (ur.), *History as Literature in Byzantium*, Ashgate.

HARDT (1812) = I. Hardt, *Catalogus codicum manuscriptorum Graecorum bibliothecae regiae Bavaricae*, T. 5. Monachii.

HUNGER (1961) = H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek 1: Codices historici, codices philosophici et philologici*, Wien.

JERNSTEDT (1912) = V. Jernstedt, *Michaeli Andreopuli Liber Syntipae*, Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St. Pétersbourg, VIII série. Classe historico-philologique 11. St. Pétersbourg.

KRUMBACHER (1955) = K. Κρούμπαχερ, *Ίστορία της βυζαντινής λογοτεχνίας*, μετ. Σωτηριάδου, Γ. Αθήναι.

MARKOPOULOS (2003) = A. Markopoulos, *Byzantine History Writing at the End of the First Millenium* u: P. Magdalino (ur.), *Byzantium in the Year 1000*, Brill.

OMONT (1888) = H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, t. III, Paris.

PERRY (1936) = B. E. Perry, *Studies in the Text History of the Life and Fables of Aesop*, Haverford.

STEINMETZ (2000) = R. H. Steinmetz, *Exempel und Auslegung: Studien zu den Sieben weisen Meistern*, Freiburg.

Владимиръ (1894) = Архимандритъ Владимиръ, *Систематическое описание рукописей московской синодальной (патриаршей) библиотеки, часть первая, рукописи греческия*, Москва.

Summary

Liber Syntipae, a Byzantine Translation from the Syriac.

The Book of the Philosopher Syntipas was introduced into Byzantine literature in the eleventh century through a lost Syriac intermediary. During the nineteenth century it was thought to have been originally written in India, like its close companion in the manuscript tradition *Stephanites and Ichnelates*. PERRY (1960) has since convincingly shown that it originated in Persia. The Arabic translation was translated into Syriac, and the Syriac translation was in turn translated into Greek by Michael Andreopoulos in Edessa. There are two early Greek versions, one written in a higher stylistic register, the other in a more simple *koine* with some vernacular elements. The former is the earlier of the two. The second, stylistically simpler version, was made in the fourteenth century, in the period when there was a wider literary audience unwilling or unable to read the works in a high, archaic style. Judging by the manuscripts in which these two texts are preserved, it was not circulated “under the counter”. The manuscripts of the younger version contain mostly *Syntipas* alone, but the manuscripts of the older versions are more varied. One of these was written by the *chartophylax* of the metropolitan of Trebizond, the other, containing Aesopic fables, *Stephanites and Ichnelates* and Pseudo-Callisthenes, along with some other popular works, contained some patristic polemical works, including *The Dialogues with Nestorius* by Cyrill of Alexandria.

Vojin Nedeljković
Filozofski fakultet, Beograd

Cura sphi fuerant... Na tragu jednog starog citata

Apstrakt: Pisac utvrđuje poreklo i rasmatra svrhu jednog latinskog citata u slavjanskoj *Pohvali slobodnih veština* Dionisija Novakovića.

Ključne reči: klasicizam, intertekstualnost, Ovidije, Horacije.

Abstract: The author seeks out the origin and discusses the point of a Latin citation which is found in an epideictic speech by Dionysios Novakovitch.

Key words: the classical tradition, intertextuality, Ovid, Horace.

Ove, 2012. godine objavljena je u Novom Sadu, pod uredništvom Nikole Grdinića, u izdanju Zavoda za kulturu Vojvodine, knjiga *XVIII stoleće*.¹ Svojevrsan zbornik zbornikâ, ona sadrži odabrane priloge iz tomova koji su pod istim imenom, i trudom istoga urednika, izlazili u poslednjih dvadesetak godina. Među obiljem interesantnoga štiva klasični filolozi će u toj knjizi naći i nešto što budi jednu plemenitu uspomenu: dva članka iz pera Mirona Flašara, velikog maga naših klasičnih studija u poslednjim decenijama prošlog veka.

Tim povodom hoćemo da na margini jedne njegove stranice pribležimo nekoliko napomena.

Jedan od Flašarevih priloga *XVIII stoleću* je dugi članak »Studium (liberalium) litterarum...«, izvorno objavljen pre petnaestak godina.² U njemu je reč o slavjanskom *Slovu o pohvalah i polzje nauk slobodnih*, koje je potkraj sedamsto tridesetih ili početkom sedamsto četrdesetih godina održao novosadski profesor i budući vladika budimski i erdeljski Dionisije Novaković, a objavio ga mnogo kasnije Dimitrije Ruvarac.³

1) GRDINIĆ 2012. Da mi ova publikacija ne promakne pobrinuo se moj dobri kolega doc. dr Nenad Ristović, koji mi je knjigu poklonio. Hvala mu na tome, kao i na kopiji Ruvarčevog rada (v. niže, fusn. 3).

2) FLAŠAR 1997. Članak je preštampan u GRDINIĆ 2012, 9–80, odakle ćemo ga i citirati.

3) RUVARAC 1924.

U tome članku Flašar (kao što će naslutiti svako ko je poznao njegovu pisanu ili živu reč) vodi čitaoca na jedno vrtoglavo putovanje kroz književne epohe i žanrove, pisce i spise, motive i termine. Okosnicu članka međutim čini istraživanje i razlaganje o ciglo tri latinska citata kojima se Dionisije Novaković poslužio na tri mesta u *Slovu*. Jedan je citat iz Ovidija – ali iz dve različite pesme, sklopljen na parče, i pitanje je zašto. Drugi je iz Horacija, ali s izostankom jednog važnog i slikovitog stiha; pitanje je opet – zašto. Na oba ta pitanja Flašar je dao fascinantne odgovore. Treći je citat o kojem ćemo ovde nešto reći.

Govoreći o značaju filosofije u sklopu dobrog obrazovanja, Novaković donosi jedan latinski distih, koji glasi ovako:

*Cura sophi fuerant olim regumque ducumque
praemiaque magna antiqui tulere sophi.*

Flašar je otvoreno izrazio svoju nedoumicu što se porekla tih stihova tiče: »Novaković ne spominje ime pesnika iz koga uzima citat. Možda je... bio u prilici da ga smatra dobro poznatim... Nisam u mogućnosti da... pozudano identifikujem tekstualni izvor i autora ovog pravilno sastavljenog elegijskog distiha. Ne mogu reći da li potiče iz neke obimnije pesme. Tekst mu se može čitati i kao potpun, u sebi zaokružen epigram« (75–76).

U potrazi za izvorom, Flašar je glavninu pažnje obratio na jednu upadljivu pojedinost: prisustvo imenice *sophi*, koja odista ne spada među obične latinske reči. Nju, uz nešto retkih i spornih pojava u ranijoj književnosti, »poznaje tek latinska poezija kasnih antičkih autora« (77). Nemajući načina da se iscrpno obavesti o pojavama te reči kod svih pisaca redom, Flašar se zadržao na opreznim pretpostavkama: Novakovićev citat mogao bi da bude iz Ausonija, ili, još verovatnije, iz Venancija Fortunata. Toj svojoj opasci Flašar je pridružio nekoliko pertinentnih i uostalom zanimljivih napomena o Fortunatovoj poeziji; najzad, nije propustio da na ponavljanje imenice *sophi* magistralno ukaže kao na instancu »retorske prosapodoze« (ibid.).

Mi ovde imamo da učinimo najpre jedno banalno zapažanje. Suprotno Flašarevoj tvrdnji, distih u citiranoj formi nije pravilan: pentametar se ne skandira dobro. Mi mislimo da je posredi omaška; dovoljno je premetnuti dve reči i sve se popravlja: *praemiaque antiqui magna tulere sophi*.⁴

4) Da Flašar tu popravku nije podrazumevao, to se vidi iz ove njegove rečenice: »Započet rečima „Cura sophi fuerant...“ latinski distih zaključen je sa „antiqui tulere sophi“« (GRDINIĆ 2012, 79).

Kvarenje reda reči česta je greška u navodima iz klasičnih pesnika, čiji mnogi hiperbatoni zlo prolaze pri manje brižljivom citiranju. Da li ovdašnja omaška ide na dušu izdavaču Ruvarcu ili kojem ranijem prepisivaču *Slova*, pitanje je,⁵ ali na svaki način, omaške ima. Na nju ukazuje ne samo metar, već i ono do čega stižemo kad se ona popravi. Bez nje, naime, stvar postaje mnogo jasnija: izlazi da je Novaković zapravo parafrazirao poznato mesto iz Ovidija, *Ars amatoria* 405–406:

*Cura deum fuerant olim regumque poetae,
praemiaque antiqui magna tulere chori.*

Za *regumque ducumque* umesto Ovidijevog *deum... regumque*, Novaković se – umesno spram onoga što je imao da kaže – oslanja na jedno drugo klasično mesto, iz Horacijevog *Pisma Pizonima*, 73–74 *res gestae regumque ducumque et tristia bella quo scribi possent numero monstravit Homerus*. Tu Horacijevu junkturu eksploatisao je već Klaudijan, *de consulatu Stilichonis* 3.175–176 *protegis hanc clipeo patriam regumque ducumque praecipueque tuam*. Bliža paralela, međutim, biće ova: velikaše, to jest *reges* i *duces*, spominje na način sličan Novakovićevom, u sličnom kontekstu »izdvajanja za kulturu«, i sa sličnim ukrštanjem dvaju klasičnih mesta, nemački humanista Gregor Bersmann (1538–1611) u jednoj od svojih elegija (*de dignitate ac fructu poetices*): *cura fuere olim regumque ducumque poetae, nec stetit ingenio gloria parta levis*.⁶ Da li je Novaković znao ili mogao znati elegije Gregora Bersmanna, to, u načelu, ostaje otvoreno. U svakom slučaju, on je kao i Bersmann dobro znao Ovidija i Horacija.

Što se tiče one druge pojedinosti, Flašar je s pravom opominjao na to da se pesnička upotreba grecizma *sophus* vezuje za poznu antiku. Preciznije, njome se služe učeni hrišćanski pesnici klasicističkoga kova: Pavlin od Nole (*Carm.* 10.37), potom Sidonije Apolinar (*Carm.* 15.188). Kod Venancija Fortunata stvar stoji nešto drukčije: on se ne služi rečju *sophus*, ali zato na više mesta karakteristično (još učenije!) poseže za rečju *sophum*, τὸ σοφόν, »veština (s rečima)«, »(stilsko) umeće«.⁷ No, nezavisno od ovoga, treba imati na umu da je u novovekovnom latinitetu reč *sophi* živela u teološkoj književnosti kao termin pod kojim su se razumevali antički filozofi

5) Prepis Novakovićevog *Slova*, mada naden u rukopisnoj zaostavštini prote šidskog Stevana Uroševića (†1805), nije bio pisan njegovom rukom (RUVARAC 1924, 196).

6) BERSMANN 1576, 139.

7) Vidi registar u LEO 1881, 418.

(i, u širem smislu, ljudi od klasične knjige i nauke) nasuprot starozavetnim prorocima i drugim prenosiocima otkrivene mudrosti.⁸ Što će reći da i Novakovićeви *sophi* po prilici potiču manje iz poznoantičkog pesništva, a više iz bogoslovske škole.

Po svemu tome sudeći, treći citat u *Slovu* Dimitrija Novakovića bitno liči na ona dva koja mu prethode. U osnovi opet leže Ovidije i Horacije: na njima i kroz njih, upola pod vidom sretne improvizacije, igra se igra uprezanja tuđih reči u vlastitu misao, i sve se to odvija pod rukom dobrog znalca koji klasične tekstove tretira kao majdan dragocene a pristupačne verbalne materije.

Literatura

BERSMANN 1576 = *Poemata Gregorii Bersmani Annaebergensis in libros duodecim divisa*, Lipsiae; v. www.uni-mannheim.de/mateo/camena/autbersman.html.

FLAŠAR 1997 = М. Флашар, »Studium (liberalium) litterarum као образац образовања понуђен српској школи у XVIII веку«, у зborniku *XVIII столеће*, knjiga II, sveska 2 (cela).

GRDINIĆ 2012 = Н. Грдинић (prir.), *XVIII столеће. Избор из зbornика XVIII столеће*, Нови Сад.

LEO 1881 = F. Leo (izd.), *Venanti Honori Clementiani Fortunati presbyteri Italici opera poetica*, MGH AA 4.1, Berolini.

ORTELIUS 1570 = A. Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, Antverpiae; v. memory.loc.gov/ammem/gmdhtml/gnrlort.html.

RUVARAC 1924 = Д. Руварац, »Дијонисије Новаковић: први учени српски богословски књижевник, професор, а потом владика будимски«, *Гласник Српске православне патријаршије* 13, 196–203; 14, 216–218; 17, 274–277.

8) Stvar nalazimo takoreći rezimiranu kod velikog profesora rimokatoličke teologije Dobmajera (Marian Dobmayer, 1753–1805), koji se u svojim knjigama rutinski služi terminom *sophi* na opisani način. – Uzgred spominjem da se rečju *sophi* poslužio i Bersman u elegiji *ad Jacobum Strasburgum* (BERSMANN 1576, 296: *nunc manibus veterum versans monumenta sophorum*). – Interesantno, latinski novi vek poznaje i upotrebu termina *sophi* u sklopu naziva *Regnum Sophorum*, koji se odnosi na suvremenu Persiju pod Savafidima: *Persicum sive Sophorum Regnum* zove se ona u čuvenom atlasu Abrahama Ortelijusa (ORTELIUS 1570).

Summary

Cura sophi fuerant... On the Track of an Old Citation

Bishop Dionysios Novakovitch was a champion of letters and education in the large and prosperous community of Orthodox Serbs within the 18th-century Habsburg Monarchy. His *Oration in Praise of the Liberal Arts* was written and delivered in Church Slavonic but contains several citations in Latin. The last and perhaps most important of these, a distich of classicizing facture, turns out to be an adaptation from Ovid contaminated with Horace. The unclassical term *sophi* "intellectuals", a part of the Neo-Latin theological jargon, was *monnaie courante* in the language of the seminaries.

*PRIKAZI I
SAOPŠTENJA*

Sandra Šćepanović
Filozofski fakultet, Beograd

V Symposium Praesocraticum

Kembridž, 10 – 13. septembar 2012.

Peti po redu *Symposium Praesocraticum* održan je na Fakultetu za klasične nauke (Faculty of Classics) Univerziteta u Kembridžu, Velika Britanija, a njegov zvanični domaćin bio je tamošnji emeritus profesor antičke filozofije, Malkolm Skofild (Malcolm Schofield). Organizacioni odbor, kao i na prethodnim skupovima pod istim nazivom održanim u Lilu (2000), Pizi (2004), Minhenu (2006) i Budimpešti (2009), sačinjavali su G. Betegh, A. Laks, G. W. Most, M. M. Sassi i O. Primavesi.

Tema petog skupa posvećenog razmeni ideja u oblasti predsokratovske filozofije bio je Heraklit. Tokom dva radna dana konferencije održane su po dve sesije. Među izlagačima, odlukom organizatora, našli su se kako dokazani stručnjaci u oblasti tako i mladi naučnici koji još uvek nisu poznati široj stručnoj publici, a po istom kriterijumu pozvani su i diskutanti, što je razmenu ideja učinilo posebno živom i doprinelo kvalitetu diskusije (među diskutantima bili su i M. Adomenas, P. Curd, R. Dilcher, L. Gianvittorio, E. Hülsz, G. Journée, S. Mouravieff, C. Rowett, D. Sedley i drugi).

Prvu sesiju prvog dana otvorila je Marija Mikela Sasi izlaganjem "How musical is Heraclitus' harmony? A reassessment of 22 B 8, 10, 51 DK", u kojem je postavila pitanje muzičke vrednosti Heraklitovih opisa harmonije u pomenutim fragmentima i razmotrila značaj ove metafore za ilustraciju Heraklitovog učenja o simultanom jedinstvu i raznolikosti svih stvari. Pitanjem odnosa između jezika i stvarnosti kod Heraklita bavio se Leopoldo Iribaren (L. Iribarren), i to na primerima fragmenata 22 B 1, 34 i 51 DK ("Not understanding the *logos*. A pragmatic approach to the relation between language and reality in Heraclitus [frgs. 1, 34, 51]"). Dvojezična konferencija (učesnici su govorili na engleskom i francuskom) nastavljena je na popodnevnom zasedanju izlaganjem Marijan Garen o „Pravim i lažnim ogledalima kod Heraklita” (Marianne Garin, "Vrais et faux miroirs d'Héraclite. L'énonciateur dans tous ses états"), odnosno o načinima na koje se u sačuvanim Heraklitovim fragmentima reflektuje ličnost samog filozofa. Kako je primetila Garen,

Heraklit je jedan od retkih predsokratovaca u čijim tekstovima nailazimo na autorovo „ja“. Pored doksografskih izveštaja o njegovom mišljenju i karakteru (koji nas često navode na stranputicu), o Heraklitu saznajemo i od njega samog, i to ne samo kada on eksplicitno govori o sebi, već i kada se skriva iza tuđih reči koje navodi u obliku direktnog obraćanja. Garen je opisala ovu pojavu na primerima fragmenata 22 B 56 i 121 DK, u kojima Heraklit indirektno progovara kroz usta domišljatih dečaka, odnosno svojih sugrađana Efešana. Jedan od najvećih savremenih stručnjaka za pitanja doksografije Jap Mansfeld (Jaap Mansfeld) ponudio je zatim iscrpnu analizu doksografskih izveštaja, koji Heraklitu pripisuju učenje o svetskoj duši, odnosno duši svega, za šta nema direktne potvrde u sačuvanim fragmentima (“Soul and Super-Soul [Aëtius 4.3.12 and 4.7.2 Diels in context]”). Aristotelov izveštaj o Heraklitovom počelu (ἀρχή) kao duši koju ovaj izjednačava sa isparenjem (ἀναθυμίασις) iz kojeg se sastoje i druge stvari (*De Anima* I 2 405a25-6) Stiven Men (Stephen Menn) uporedio je sa drugim tekstovima koji o tome govore, kao i sa nekim od autentičnih Heraklitovih fragmenata (“Heraclitus and Aristotle on exhalation and the sun: some texts”).

Drugi dan konferencije otvorili su Andre Laks i Glen Most, koji su predstavili radnu verziju poglavlja o Heraklitu koje pripremaju za *Loeb* izdanje pod nazivom *Rani grčki mislioci*. Ono što je najviše privuklo pažnju prisutnih jeste novi raspored građe koji Laks i Most predviđaju za ovo izdanje, odnosno podela na Učenje (Doctrine), Ličnost (Person) i Recepciju (Reception), za razliku od širokoprihvaćene Dils-Krancove podele na odeljke A (svedočanstva o životu i učenjima), B (autentični fragmenti) i C (neautentični fragmenti, imitacije, odjeci). Autori su na primeru Heraklita ukazali na prednosti i teškoće vezane za novi raspored materijala. U nastavku treće sesije, autor ovog izveštaja je u svom izlaganju preispitala antička i savremena tumačenja Heraklitovog fragmenta 22 B 52 DK u svetlu svojih nalaza o značenju termina αἰών u književnim delima koja prethode Heraklitu, kao i kod autora koji su ovom filozofu manje-više savremeni (Sandra Šćepanović, “Heraclitus’ fragment B52 and other uses of αἰών in early Greek poetry and philosophy”).

Završna sesija drugog dana konferencije, baš kao i skup u celini, predstavila je tematski raznovrsne radove. Stavros Kulumentas (Stavros Kouloumentas) u svom je izlaganju najpre analizirao moguća tumačenja Heraklitovog iskaza o jedinstvu suprotnosti, naime početka i kraja, kod kružnice (22 B 103 DK), a zatim ga uporedio sa paralelama u medicinskoj

literaturi, u kojima je reč o kontinuitetu i uniformnosti unutar tela ili duše (“Heraclitus and medical theorists on the circle”). Malkolm Skofild bavio se pitanjem odnosa ljudskog i božanskog zakona kod Heraklita (“Heraclitus on human and divine law”), pre svega na primeru fragmenta 22 B 114 DK, a u završnom izlaganju na simpozijumu Oliver Primavezi ponudio je iscrpno tumačenje svedočanstva o Heraklitovom učenju u delu *De principio rerum naturalium ex mente Heracliti* nemačkog filologa i evangelističkog teologa Gotfrida Oleariusa (Gottfridus Olearius, 1672–1715).

Peti *Symposium Praesocraticum* pokazao je, tako, da jedan od najzagonećenijih i najintrigantnijih predsokratovaca Heraklit iz Efesa i dalje privlači nesmanjenu pažnju stručnjaka, koji njegovom učenju pristupaju sa različitih istraživačkih pozicija.

U diskusiji kojom je konferencija zaključena ocenjeno je da je standard izloženih radova bio vrlo visok, te je dogovoreno da svi oni budu objavljeni u zborniku sa skupa, u izdanju *Cambridge University Press*-a.

Information for Authors

The journal *Lucida intervalla* publishes articles and book reviews with the aim to develop and promote the study of classical languages and its relationships with linguistics, literature, poetics, rhetoric, history, philosophy, politics, theology, and other disciplines. Manuscripts submitted to the journal should not be under consideration elsewhere. Each manuscript should contain a separate title page with the title of the text and the author's name, mailing address, e-mail address, phone and/or fax numbers. The title should be repeated on the first page of the text. The manuscript should be submitted with a 100-word abstract, key words and summary. If the manuscript is in Serbian, or any other language than English, it should contain a 100-word abstract, key words and summary in English. Manuscripts, including text, quotations, and notes, must be double-spaced throughout. Notes should appear at the end of each page. A detailed style sheet is available from the editor and will be sent to authors whose articles have been accepted for publication. Authors whose articles have been accepted should be prepared to send the contribution as an e-mail attachment or on CD. Manuscripts should be submitted to Marjanca Pakiž, the Editor-in-chief, Department of Classics, The Faculty of Philosophy of the University of Belgrade, Čika-Ljubina 18–20, Belgrade, Serbia (mpakiz@f.bg.ac.rs).

Uputstvo autorima

Časopis *Lucida intervalla* objavljuje članke i prikaze knjiga sa ciljem da razvija i promovise proučavanje klasičnih jezika i njegovih veza sa lingvistikom, književnošću, poetikom, retorikom, istorijom, filozofijom, politikom, teologijom i drugim disciplinama. Rukopisi koji su poslani časopisu ne bi trebalo da budu uzeti u razmatranje za objavljivanje na nekom drugom mestu. Svaki rukopis treba da sadrži posebnu naslovnu stranu sa naslovom teksta i autorovim imenom, poštanskom i e-mail adresom, brojem telefona i/ili faksa. Naslov treba ponovo napisati na prvoj strani teksta. Uz rukopis treba priložiti i apstrakt od 100 reči, ključne reči i rezime. Ako je rukopis na srpskom jeziku, ili na nekom drugom jeziku osim engleskog, treba da sadrži apstrakt od 100 reči, ključne reči i rezime na engleskom jeziku. Rukopisi, uključujući tekst, navode i napomene, treba da budu sa dvostrukim proredom. Napomene treba da stoje na dnu svake stranice. Detaljno uputstvo za pripremu teksta može se dobiti od urednika i biće poslato autorima čiji su rukopisi prihvaćeni za objavljivanje. Dati autori trebalo bi da pošalju svoj rad kao e-mail prilog ili CD. Rukopise treba slati Marjanci Pakiž, glavnom uredniku, Odeljenje za klasične nauke, Filozofski fakultet Univerziteta u Beogradu, Čika-Ljubina 18–20, Beograd, Srbija (mpakiz@f.bg.ac.rs).

Sadržaj sveske 41 (2012)

| | |
|--|-----|
| JEAN-PAUL BRACHET Le tribūnus et le commandement d'un tiers de l'armée | 5 |
| ORSAT LIGORIO Stlat. sta berber »?« | 35 |
| IGOR JAVOR Pesma o štitu – prilog komparativnom izučavanju pseudo-Hesiodovog Heraklovog štita | 39 |
| ALAIN BLANCHARD La double mort du poète Théocrite | 59 |
| BORIS PENDELJ Ciceronova <i>Druga Filipika</i> – <i>Per contra</i> , izgovorena beseda: <i>pro et contra</i> | 75 |
| DRAGANA GRBIĆ Agripa, Plinije i geografija Ilirika | 93 |
| DRAGANA GRBIĆ O jednom nedavno objavljenom latinskom nadgrobnom natpisu | 107 |
| ÉTIENNE WOLFF Deux éloges de Narbonne aux IV ^e et V ^e siècles, par Ausone et Sidoine Apollinaire | 115 |
| IL AKKAD Ὅντως σοί, κῦρι ἀββᾶ. Funkcija i uloga jedne partikule | 131 |
| IL AKKAD Knjiga o filozofu Sintipi – jedan vizantijski prevod sa sirijskog | 139 |
| VOJIN NEDELJKOVIĆ Cura sophi fuerant... Na tragu jednog starog citata | 147 |
| PRIKAZI I SAOPŠTENJA | |
| SANDRA ŠĆEPANOVIĆ V Symposium Praesocraticum | 155 |